



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

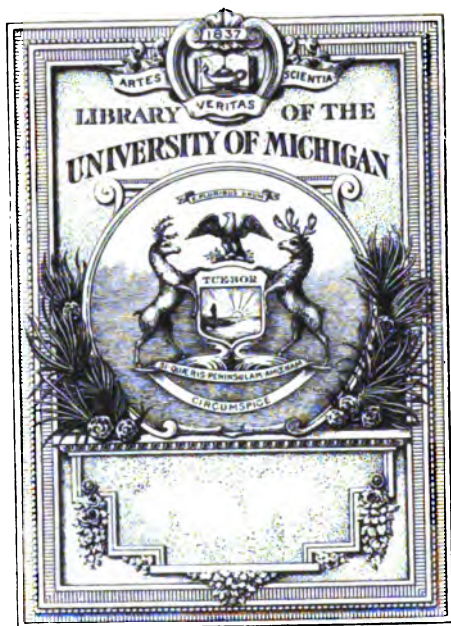
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

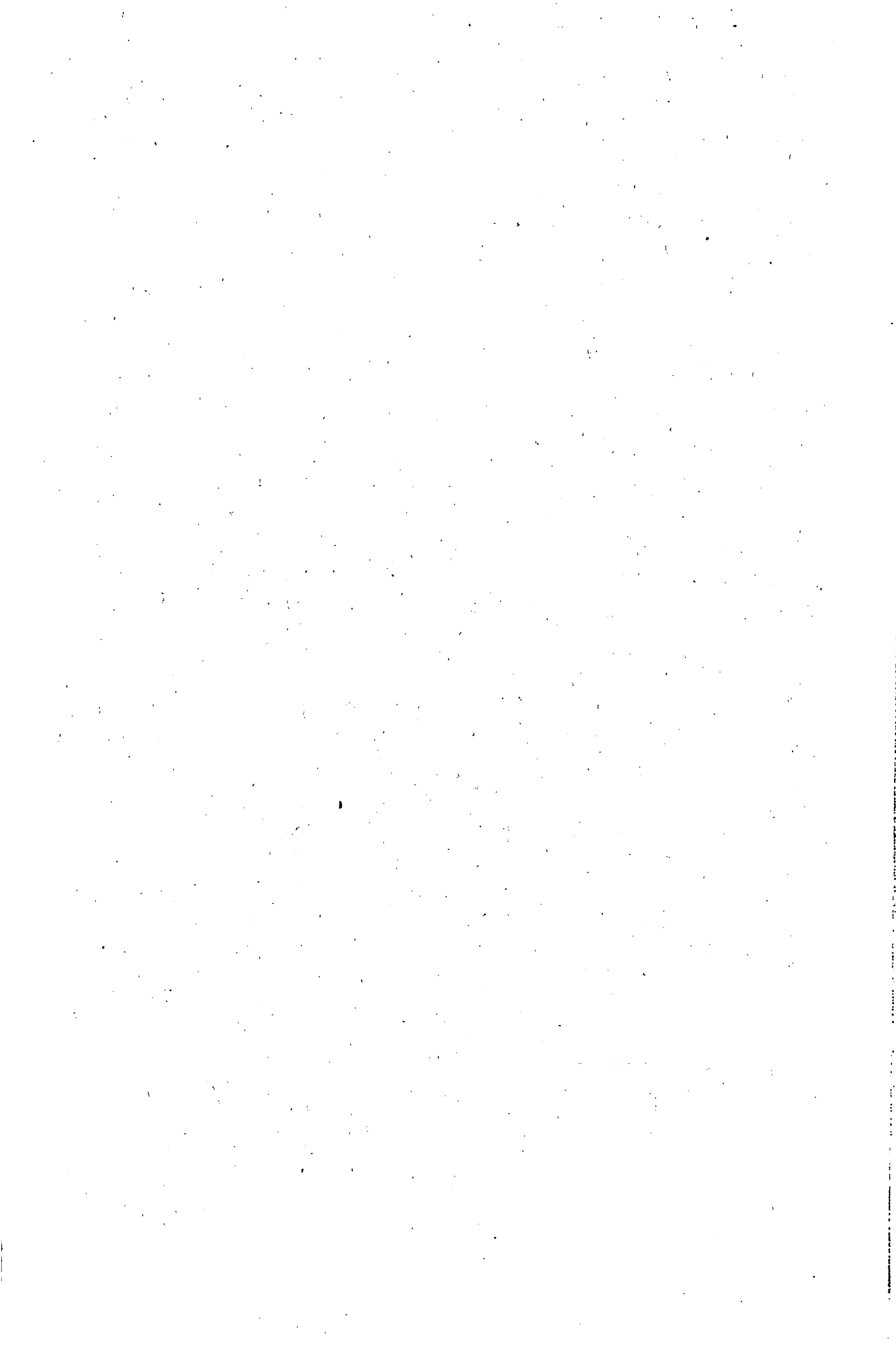
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

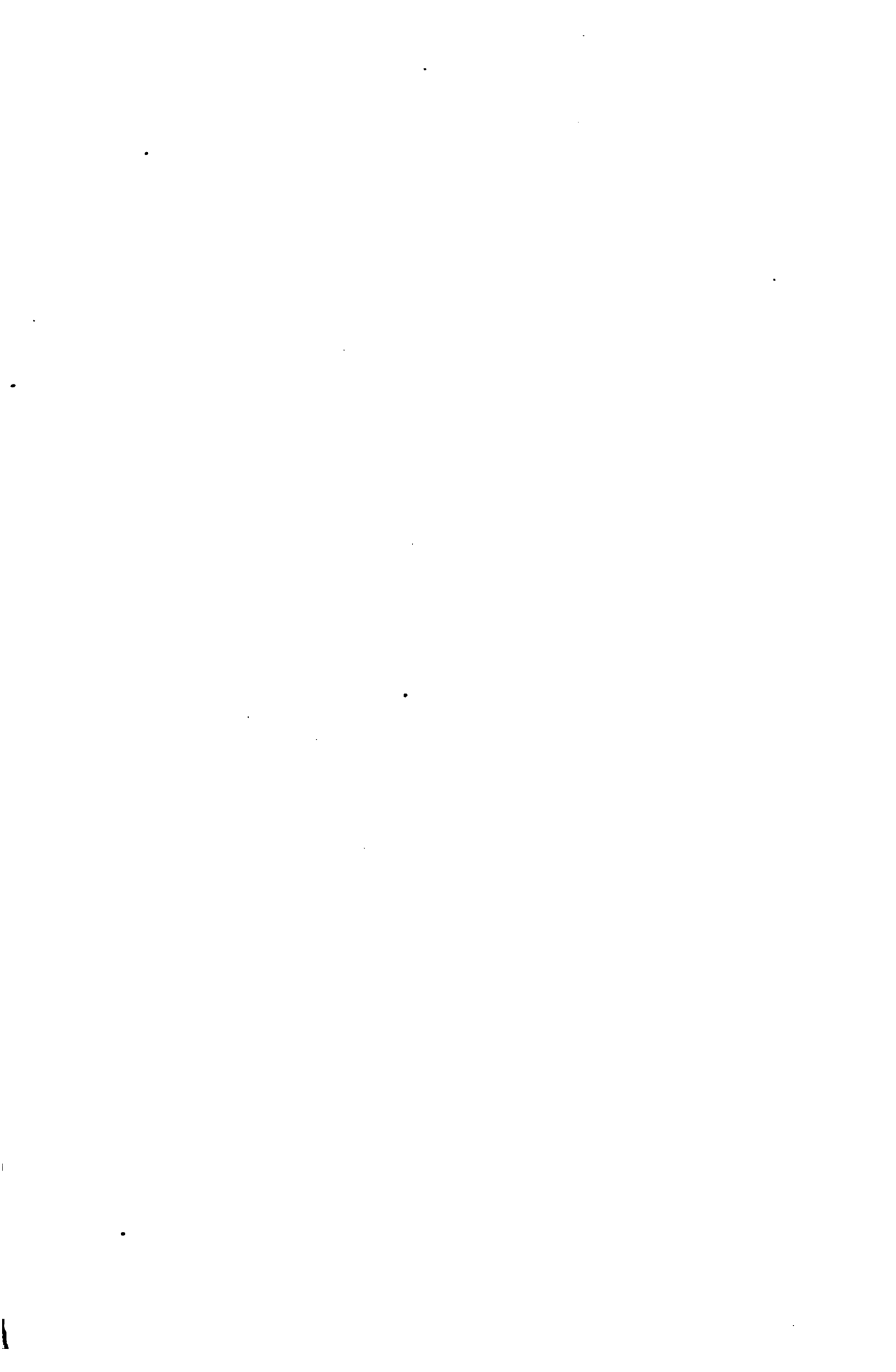
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



848
F433x
pt. 2







LA PETITE ILLUSTRATION THÉÂTRALE

REVUE LITTÉRAIRE PUBLIANT LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS

La Dame de chez Maxim

PIÈCE en trois actes par GEORGES FEYDEAU



ACTES II (suite) et III

La première partie de la Dame de chez Maxim (acte I et premières scènes de l'acte II) a paru en supplément théâtral avec le numéro de L'Illustration du 1^{er} août 1914. Le second fascicule, avec sa « revue de la presse », était déjà tiré et attendait sa couverture qui devait porter la date du 8 août... Les événements en ajournèrent la publication à une date indéterminée... Près de cinq années ont passé et c'est sous une couverture portant la date du 17 mai 1919 que paraît la seconde partie de la Dame de chez Maxim. SEE 843 FEB 35-2

La première partie est en réimpression pour ceux de nos abonnés nouveaux qui désiraient la recevoir. Un fascicule identique à celui du 1^{er} août 1914 leur sera adressé contre l'envoi à nos bureaux d'un mandat ou bon de poste de 1 franc.

Copyright by Georges Feydeau, 1919.

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.



La Petite Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)

France et Colonies 80 francs ✂ ✂ Étranger 100 francs

d'Orsay



Fleur de France
17 Rue de la Paix - Paris
Chypre

La Dame de chez Maxim

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

GEORGES FEYDEAU

—•—
Acte II (*suite*) et Acte III

(*Voir la note au verso.*)



M^{lle} Cassive, qui a créé la « Dame de chez Maxim ».

La Dame de chez Maxim a été représentée pour la première fois, le 17 janvier 1899,
au théâtre des Nouveautés.

—•—
INDICATIONS ET MISE EN SCÈNE CONFORMES A LA REPRÉSENTATION

—•—
Cette pièce, faisant l'objet de conventions particulières, ne pourra être représentée sans une autorisation spéciale de l'auteur ou de son représentant, M. Ballot, agent-directeur de la Société des Auteurs.

—•—
PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR A. BERT

Copyright by Georges Feydeau, 1919. — Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation, réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège et l'empire de Russie.

La première partie de la Dame de chez Maxim, publiée le 1^{er} août 1914, formait un fascicule de 40 pages : le second fascicule commence donc à la page 41. Les collectionneurs de La Petite Illustration Théâtrale pourront réunir les deux parties à la reliure, en supprimant ce feuillet de titre qui reproduit les deux premières pages de la brochure de 1914.

PERSONNAGES

<i>Petypon</i>	MM. GERMAIN.	<i>La Môme Crevette</i>	M ^{mes} CASSIVE.
<i>Général Petypon du Gréfé</i> ...	TARRIDE.	<i>M^{me} Petypon</i>	R. MAUREL.
<i>Mongicourt</i>	COLOMBEY.	<i>M^{me} Vidauban</i>	DE MIRAMONT.
<i>Le Duc</i>	TORIN.	<i>M^{me} Sauvarel</i>	J. MARSAN.
<i>Marollier</i>	MANGIN.	<i>Clémentine</i>	DALVIG.
<i>Corignon</i>	M. SIMON.	<i>La Duchesse de Valmonté</i> ...	CHANDORA.
<i>Etienne</i>	LANDRIN.	<i>M^{me} Ponant</i>	LAMART.
<i>Le Balayeur</i>	LAURET.	<i>M^{me} Claux</i>	TEMPLEY.
<i>L'Abbé</i>	VÉRET.	<i>M^{me} Virette</i>	MYLDA.
<i>Chamerot</i>	ROYER.	<i>M^{me} Hautignol</i>	BURKEL.
<i>Sauvarel</i>	MILO.	<i>La Baronne</i>	FLEURY.
<i>Guérissac</i>	DRAQUIN.	<i>M^{me} Tournoy</i>	DAGUIN.
<i>Varlin</i>	GUERCHET.	<i>Vidauban</i>	MM. SEGUS.
<i>Emile</i>	MIAH.	<i>Tournoy</i>	PROSPER.
<i>3^e Officier</i>	FÉRET.		

Invités, invitées, valets de pied, deux porteurs.

848
2433c
p. 2

Cette pièce est publiée ici avec toutes les indications habituellement réservées aux seuls metteurs en scène ; elles ont été notées par M. Georges Feydeau lui-même. C'est donc une assez rare curiosité offerte ainsi à nos lecteurs auxquels est, en quelque sorte, révélé, par un maître du théâtre, le mécanisme de la mise en scène et ce qui est résulté de l'expérience des répétitions pour donner toute leur portée aux effets comiques qui avaient été déjà prévus, voulus et combinés par l'auteur alors qu'il écrivait sa pièce.

Rappelons à ceux qui l'auraient oublié et apprenons à ceux qui l'ignorent que le « côté jardin », en terme de théâtre, est le côté gauche de la scène par rapport au spectateur et le « côté cour » le côté droit ; et que les numéros parfois accolés entre parenthèses aux personnages (1) (2) (3) désignent les places que ces personnages occupent sur la scène, les uns en raison des autres, et ce en les comptant de gauche à droite.





La Duchesse.

Potypon.

La Môme.

SCÈNE VIII. — La Môme : « La Marmite à Saint-Lazare!... romance. »

Scène VII

LES MÊMES, GABRIELLE, puis
M. et M^{me} TOURNOY

GABRIELLE, arrivant de droite premier plan. Elle a retiré son chapeau et son cache-poussière. — Là, mes malles sont montées!... Où est donc le général?

Elle remonte en cherchant des yeux le général.

M^{me} PONANT, qui est debout devant le général. — Général! Quelle est donc cette dame?

LE GÉNÉRAL, se levant, ainsi que les dames déjà assises. — Quelle dame?

M^{me} PONANT, indiquant Gabrielle, qui erre au fond. — Là!

LE GÉNÉRAL, regardant dans la direction indiquée. — Hein! Mais c'est la dame que j'ai vue hier chez mon neveu!

GABRIELLE, aux officiers. — Pardon, messieurs! vous n'auriez pas vu le général?

CHAMEROT. — Le général?

LE GÉNÉRAL. — Ah! ça, qu'est-ce qu'elle vient faire?

GUÉRISSEAC. — Mais, le voilà!

GABRIELLE. — Oh! c'est juste!

LE GÉNÉRAL. — Je ne l'ai pas invitée, moi!

GABRIELLE, radieuse, courant au général. — Ah! général!

LE GÉNÉRAL, qui s'est avancé de deux pas et se trouve à un mètre environ du groupe des dames, et séparé de Gabrielle

seulement par la chaise du milieu qui est entre eux deux. — A Gabrielle. — Chère madame... que c'est aimable à vous!

GABRIELLE, (2) par rapport au général (1). — Excusez-moi, général, de me présenter ainsi. Je descends du train, et j'ignorais qu'il y eût ce soir réception!

LE GÉNÉRAL, ne sachant trop que dire. — Mais, madame... comment donc!... certainement!... je... je vous en prie!...

GABRIELLE. — Oh! mais, je vais aller m'habiller!... J'ai déjà fait monter mes malles!...

LE GÉNÉRAL. — Hein!... (A mi-voix, de façon à n'être entendu que par le groupe des dames. — Eh! bien, elle est sans façon!

Les dames rient discrètement. Quelques-unes s'asseyent

GABRIELLE. — J'aurais bien voulu vous amener mon mari! Malheureusement, il n'a pu m'accompagner! Il vous prie de l'excuser.

LE GÉNÉRAL, moqueur, et moitié pour la galerie, moitié pour Gabrielle. — Ah! il me prie de...? Comment donc! Comment donc!... Mon Dieu, vous auriez peut-être pu trouver une autre personne de votre famille.

Il rit; les dames font chorus.

GABRIELLE, bien ingénument. — Je n'avais personne.

LE GÉNÉRAL, à Gabrielle. — Ah! c'est regrettable!... (Se retournant, l'air narquois, vers les dames.) C'est regrettable! Vraiment!

La duchesse rentre du dehors au bras du préfet et s'arrête à causer avec lui au fond, près du buffet.

GABRIELLE. — Mais moi, vous pensez bien que je me suis fait un devoir!... Aussi, malgré ce que vous m'avez raconté des revenants qui hantent ce château...

LE GÉNÉRAL. — Ah! ah! oui, c'est vrai! vous croyez à ces choses-là! Mais ça n'existe pas, les revenants!

GABRIELLE, ne voulant pas discuter. — Oui, enfin... je suis venue; c'est le principal! (S'écartant à droite, puis de là faisant signe au général et à mi-voix.) Général!

LE GÉNÉRAL, s'avançant jusqu'à elle, après avoir jeté un regard d'intelligence aux dames. — Madame?

GABRIELLE, bas. — Voulez-vous me présenter à ces dames?

LE GÉNÉRAL. — A ces...? Mais, comment donc! avec plaisir!... (Au moment d'aller vers les dames, s'arrêtant et à part.) Saperlipopette, c'est que je ne me rappelle pas du tout le nom qu'on m'a dit en me la présentant!... Ah! ma foi, tant pis! (A mi-voix, aux dames, tandis que Gabrielle se tapote les cheveux, la cravate, se préparant à la présentation.) Mesdames, je vous demanderai la permission de vous présenter cette dame! Seulement, ne me demandez pas son nom, j'en ne me le rappelle pas! Je n'ose pas le lui demander, parce qu'il y a des gens que ça vexé! Tout ce que je sais, c'est que c'est une excellente amie de ma nièce, M^{me} Petypon!

M^{me} VIDAUBAN. — Une Parisienne?...

LE GÉNÉRAL. — Oui, une Parisienne!

LES DAMES, se levant. — Ah! mais, nous serons enchantées!

M^{me} VIDAUBAN. — Mais comment donc!

Remue-ménage parmi ces dames. Elles sont placées ainsi qu'il suit, obliquement le long de la queue du piano: M^{me} Virette (1), Claux (2), Hautignol (3), Sauvarel (4), Vidauban (5). Au-dessus du piano, M^{me} Ponant cause avec les officiers, la baronne et l'abbé.

LE GÉNÉRAL, debout derrière la chaise du milieu, dont il tient le dossier entre les mains, — haut, au groupe des dames. — Mesdames! voulez-vous me permettre de vous présenter madame euh... (Se penchant vers les dames, le dos de la main droite en écran contre le coin gauche de la bouche, et très glissé, à mi-voix, comme s'il prononçait le nom de la personne qu'il présente.) Taratata-n'importe quoi-c' que vous voudrez!

M^{me} VIDAUBAN. — Comment?

LE GÉNÉRAL, vivement et bas. — Rien, chut! (Haut, présentant.) Madame Vidauban!

M^{me} VIDAUBAN, s'avançant d'un pas et avec une révérence. — Ah! madame, enchantée!...

GABRIELLE. — Mais c'est moi, madame, qui...

M^{me} VIDAUBAN, enjambant la chaise près de laquelle est le général. — Eh! allez donc, c'est pas mon père!

Elle descend se ranger (1) à côté de M^{me} Virette.

GABRIELLE, sursautant de stupéfaction. — Ah!

LE GÉNÉRAL, présentant. — Madame Sauvarel!

M^{me} SAUVAREL, même jeu, mais timidement, maladroitement. — Madame, enchantée!...

GABRIELLE. — Oh! madame, vraiment!...

M^{me} SAUVAREL, enjambant la chaise. — Eh! allez donc! c'est pas mon père!

Nouveau sursaut de Gabrielle, tandis que M^{me} Sauvarel descend (1) près de M^{me} Vidauban. Chaque fois, tout le rang remonte d'un numéro.

GABRIELLE, à part. — Hein! elle aussi?

LE GÉNÉRAL, présentant. — Madame Hautignol!

GABRIELLE, s'inclinant. — Madame!...

M^{me} HAUTIGNOL. — Madame, enchantée!

GABRIELLE, à part. — Nous allons un peu voir si celle-là aussi...?

M^{me} HAUTIGNOL, enjambant la chaise. — Et allez donc! c'est pas mon père!

GABRIELLE, à part. — Ça y est! elle aussi! Ça doit être un usage de la Touraine. (Haut.) Madame, enchantée!...

M^{me} Hautignol descend (1) à côté de M^{me} Sauvarel.

LE GÉNÉRAL, voyant les deux dames qui s'avancent coupées. — Mesdames Claux et Virette!

GABRIELLE, saluant. — Mesdames!

M^{me} CLAUX et VIRETTE, ensemble, s'inclinant. — Madame! (Enjambant la chaise en même temps, M^{me} Virette de la jambe droite, M^{me} Claux de la jambe gauche, ce qui fait qu'elles s'envoient mutuellement un coup de pied dans le jarret.) Eh! allez donc! c'est... Oh!

M^{me} VIRETTE. — Oh! pardon.

M^{me} CLAUX. — Je vous ai fait mal!

M^{me} VIRETTE. — Du tout! et moi?

M^{me} CLAUX. — C'est rien! c'est rien!

Elles prennent les n^{os} 1 et 2.

GABRIELLE, à part. — Eh! ben...! il faut venir en province pour voir ça!

LE GÉNÉRAL, avisant l'abbé au-dessus du piano. — Et, enfin, notre excellent ami, l'abbé Chantreau!

L'ABBÉ, descendant. — Ah! madame, très honoré!

GABRIELLE, s'inclinant. — C'est moi, monsieur l'abbé...!

L'ABBÉ, enjambant la chaise. — Eh! allez donc! c'est pas mon père!

Il remonte, tandis que son entourage lui fait un succès.

GABRIELLE, à part. — Le clergé aussi! Oh! ça, c'est tout à fait curieux! (Traversant pour aller aux dames qui sont devant le piano.) Vous m'excuserez, mesdames, de me présenter dans cette tenue; mais je descends de chemin de fer!

LE GÉNÉRAL, toujours derrière le dossier de sa chaise. — Mais oui, mais oui!... (Voyant la duchesse qui descend en causant avec le préfet. A part.) Ah! et puis à la duchesse!... (Haut à la duchesse.) Ma chère duchesse! Voulez-vous me permettre de vous présenter madame... euh... (Comme précédemment.) « Taratata-n'importe quoi-ce que vous voudrez!... »

LA DUCHESSE, à droite de la chaise. — Madame, quoi?

LE GÉNÉRAL, vivement et entre les dents. — Chut! oui! n'insistez pas! (Présentant, à Gabrielle.) La duchesse douairière de Valmonté!

Il descend à droite (3) par rapport à la duchesse (2) et Gabrielle (1). La duchesse salue.

GABRIELLE, à gauche de la chaise et face à la duchesse. — Madame, enchantée...! (Enjambant la chaise comme elle l'a vu faire aux autres.) Eh! allez donc! c'est pas mon père! (A part.) Puisque c'est l'usage!

Chuchotements parmi les femmes: « Hein! vous voyez?... Vous avez vu?... Hein?... la Parisienne!... etc. »

M^{me} HAUTIGNOL. — En tout cas, nous lui avons montré que nous étions à la hauteur!...

LA DUCHESSE, de l'autre côté de la chaise, à Gabrielle avec un joli sourire. — Excusez-moi, madame! mais mon vieil âge ne me permet pas d'être dans le mouvement.

GABRIELLE. — Mais comment donc!

LA DUCHESSE, pinçant du bout des doigts un pli de sa robe à hauteur du genou de façon à découvrir juste le haut du pied, elle esquise, en la soulevant à peine de terre,

un discret rond de jambe. — Eh! allez donc! (Avec une révérence de menuet.) C'est pas mon père!

GABRIELLE, minaudant. — C'est ça, madame, c'est ça! (Au général qui s'est effacé pour livrer passage à la duchesse, laquelle va s'asseoir sur la bergère de droite.) Et maintenant ne vous occupez plus de rien! Je me charge de tout!...

LE GÉNÉRAL, étonné. — Ah?

GABRIELLE, passant successivement — et en commençant par la gauche — d'une dame à l'autre, et chaque fois avec des petits trémoussements de la croupe. — Asseyez-vous, je vous en prie, mesdames!... Madame asseyez-vous, je vous en prie!... Si vous voulez vous asseoir, madame!... Asseyez-vous, je vous en prie, madame!... (Arrivée au bout de la rangée, brusquement au général.) Mais quoi? est-ce qu'on ne fait pas un peu de musique? quelque chose pour distraire cette aimable société?...

LE GÉNÉRAL*, tandis que les femmes sur l'invitation de Gabrielle se sont assises sur les chaises longeant le piano, M^{me} Sauvarel sur la chaise du milieu qu'elle a rapprochée du groupe. — Si! Si! on attend ma nièce, pour la prier de chanter.

GABRIELLE. — Ah! parfait! parfait!... Cette chère mignonne, je serai enchantée de l'embrasser.

LE GÉNÉRAL, avec une politesse narquoise. — Elle aussi, croyez-le bien!

GABRIELLE, aux invités. — Mesdames et messieurs, vous êtes priés de patienter un peu; nous attendons la nièce du général pour qu'elle nous chante quelque chose!

LES INVITÉS. — Oh! mais nous savons! nous savons!...

GABRIELLE, un peu dépitée. — Ah? Ah?... vous savez?...

LE GÉNÉRAL. — Mais oui! Mais oui!

GABRIELLE, de même. — Ah? ah?... Très bien! très bien!

LE GÉNÉRAL, à part. — Non! mais elle est étonnante!... De quoi se mêle-t-elle?

GABRIELLE, repassant successivement d'une dame à l'autre comme elle l'a fait précédemment pour les faire asseoir. — Vous ne désirez pas vous rafraîchir, chère madame?... et vous, chère madame?... vous ne désirez pas vous rafraîchir? Et vous?...

LE GÉNÉRAL, à l'avant-scène, dos au public, la regardant circuler et gagnant ainsi jusqu'aux dames de gauche. — Non! mais regardez-la: elle va! elle va!

GABRIELLE**, qui, arrivée au bout de la rangée, a traversé la scène pour aller à M^{me} Vidauban. — Et vous, chère madame, vous ne désirez pas vous rafraîchir? (Voyant qu'elle hésite.) Si! Si! (En se retournant elle se trouve face à face avec Emile qui descend du buffet avec un plateau chargé de rafraîchissements.) Valet de pied, voyons! passez donc des rafraîchissements!... Qu'est-ce que vous attendez?

Emile, interloqué, roule des yeux écarquillés sur Gabrielle, puis regarde le général, comme pour lui demander avis.

(*) M^{me} Claux (1) et Chamerot (2), extrême gauche; Guérisac (3), appuyé contre la partie cintrée du piano; M^{me} Hautignol (4), assise, ainsi que M^{me} Ponant (5), M^{me} Virette (6), M^{me} Sauvarel (7); Gabrielle (8), derrière la chaise du milieu; Général (9), à droite assis; M^{me} Vidauban (10), Vidauban (11), Duchesse (12); au fond, au-dessus piano: l'abbé, le sous-préfet; à droite au buffet: la baronne, invités, Emile.

(**) Gabrielle (3) au milieu de la scène, Emile (2), le général (1) près des dames de gauche.

LE GÉNÉRAL, jovialement. — Eh! bien, qu'est-ce que vous voulez, mon garçon... passez des rafraîchissements, puisque madame vous le demande... (Emile s'incline puis passe les rafraîchissements aux dames de gauche en commençant par en haut. Le général à part, gagnant la droite.) Ma parole, elle m'amuse!...

Emile, après avoir fait la rangée des dames, remontera par la gauche du piano et regagnera par la suite le buffet par le fond.

UN VALET DE PIED, contre le chambranle droit de la baie du milieu, annonçant au fond, presque en même temps que paraissent les deux arrivants. — Monsieur et madame Tournoy!

LE GÉNÉRAL, aussitôt l'annonce, remontant dans un mouvement arrondi. — Ah!

GABRIELLE*, qui s'est élancée également à l'annonce, venant à la rencontre des arrivants avant le général et, quand celui-ci arrive, l'écartant de la main gauche et se mettant devant lui. — Très verbeuse, passant sans transition d'une idée à l'autre: — Ah! monsieur et madame Tournoy! que c'est aimable à vous!... (Avec un rond de jambe dans le vide.) Eh! allez donc, c'est pas mon père!... (Ahuissement du couple.) Comme vous arrivez tard!... Excusez-moi de vous recevoir dans cette tenue, je descends de chemin de fer!

M. et M^{me} TOURNOY. — Mais, madame, je vous en prie!...

LE GÉNÉRAL, à Gabrielle. — Pardon! je vous serais obligé...

GABRIELLE, sans le laisser achever. — Oh! c'est juste! (Au couple.) Vous ne connaissez pas le général, peut-être?... (Au général.) Général! monsieur et madame Tournoy!

LE GÉNÉRAL, redescendant légèrement. — Ah! bien, elle est forte!

GABRIELLE. — Tenez, madame, si vous voulez vous rafraîchir au buffet... ainsi que M. Tournoy!

Elle les fait passer devant elle dans la direction du buffet.

LE GÉNÉRAL (1), par rapport à Gabrielle (2). — Ah! non, mais permettez!...

GABRIELLE, le repoussant doucement. — Laissez! laissez! ne vous occupez de rien!

LE GÉNÉRAL, redescendant milieu gauche de la scène. — Oh! mais elle commence à m'embêter!

GABRIELLE, redescendant sautillante vers le général. — Là! voilà qui est fait!

LE GÉNÉRAL (1). — Oui! Eh! bien, c'est très bien! mais je vous prierai dorénavant, madame...!

GABRIELLE (2), chatte. — Oh! non!... Pas madame! Ne m'appellez pas madame, voulez-vous?

LE GÉNÉRAL. — Eh! ben, comment voulez-vous que je vous appelle?

GABRIELLE, minaudière. — Mais je ne sais pas...? (Prenant de chaque main une main du général qui se demande où elle veut en venir, et l'amenant doucement à l'avant-scène; puis:) Comment appelez-vous votre nièce?

LE GÉNÉRAL. — Ma nièce?... eh! bien, je l'appelle: ma nièce!

GABRIELLE. — Eh! bien, voilà! Appelez-moi: « ma nièce »!... ça me fera plaisir! et moi, je vous appellerai mon oncle.

LE GÉNÉRAL. — Hein?

GABRIELLE, d'une secousse des mains sur les mains du

(*) M. Tournoy (1), M^{me} Tournoy (2), Gabrielle, contre console droite (3), le général (4).

général l'amenant chaque fois à elle. — Ah! mon oncle!
(Elle l'embrasse sur la joue droite.) Mon cher oncle!

Elle l'embrasse sur la joue gauche tandis que tous les assistants rient sous cape.

LE GÉNÉRAL, à part en remontant vers la droite tandis que Gabrielle va vers le groupe de droite expliquer à M^{me} Vidauban et à la duchesse que le général est son oncle. — Ah! non! elle est à enfermer! (Apercevant Clémentine et la Môme qui bras dessous reviennent par la terrasse.) Ah! vous voilà les cousines!... Eh bien! vous en avez mis un temps!

CLÉMENTINE (2). — Je prenais ma leçon, mon oncle.

LA MÔME (1). — Elle prenait sa leçon, notre oncle!

LE GÉNÉRAL (3). — Je sais! Au moins, ça t'a-t-il profité?

CLÉMENTINE. — Oh! oui, mon oncle!

LE GÉNÉRAL. — Bravo! (A la Môme avec un geste de la tête dans la direction de Gabrielle qui tourne le dos.) Et vous, ma chère enfant, préparez-vous à une surprise!

LA MÔME, descendant. — Une surprise! Laquelle? (Reconnaissant Gabrielle et, à part, bondissant vers la gauche.) La mère Petypon!... Ah! bien! jé comprends pourquoi le docteur filât comme un lapin!

Elle revient près du général.

LE GÉNÉRAL, à Gabrielle (4), lui présentant Clémentine qu'il fait passer (3). — Chère madame!... D'abord, ma nièce, Clémentine, la fiancée!

GABRIELLE, qui s'est retournée à l'apostrophe. — Oh! qu'elle est mignonne! Tous mes vœux, ma chère enfant!

Elle l'embrasse sur le front.

LE GÉNÉRAL (2), tout en prenant la main de Clémentine pour la ramener à lui. — Chère madame, je n'ai pas besoin de vous présenter mon autre nièce... (Un petit temps grâce auquel l'énoncé du nom qui suit peut s'appliquer aussi bien à la Môme qu'à Gabrielle.) madame Petypon...?

Il remonte au buffet avec Clémentine qui se mêle au groupe des invités.

LA MÔME, coupant la parole à Gabrielle, qui ouvrirait déjà la bouche pour répondre, se précipite vers elle, lui saisit les deux mains, et, avec aplomb, l'abrutissant de son caquetage et chaque fois lui imprimant dans les avant-bras des secousses qui se répercutent dans la tête de M^{me} Petypon. — Nous présenter! Ah! bien! en voilà une question! Le général qui demande s'il faut nous présenter: elle est bien bonne, ma chère! Elle est bien bonne! Non! C'est pas croyable! Comment, c'est toi?

GABRIELLE (2), ahurie. — Hein?

LA MÔME (1). — Ah! bien! c'est ça qui est gentil!... Et tu vas bien? oui? tu vas bien?

GABRIELLE (2), complètement ahurie. — Mais... pas mal! et... et toi?

LA MÔME. — Ah! que je suis contente de te voir! Mais regarde-moi donc!... mais tu as bonne mine, tu sais! tu as bonne mine! (En appelant, à l'assistance.) N'est-ce pas qu'elle a bonne mine!...

LE GÉNÉRAL, qui est descendu près des dames de gauche et se trouve par conséquent (1) par rapport à la Môme (2), d'une voix tonitruante. — Elle a bonne mine!

Il remonte en riant.

LA MÔME, toujours même jeu, à Gabrielle qui écoute tout ça bouche bée, l'air abruti, le regard dans celui de la Môme. — Figure-toi, depuis que je t'ai vue, j'ai eu un tas d'embêtements! Emile a été très malade!

GABRIELLE *. — Ah?

LA MÔME. — Heureusement, il a été remis pour le mariage de sa sœur!

GABRIELLE. — Ah?

LA MÔME. — Tu sais, Jeanne!

GABRIELLE. — Jeanne?

LA MÔME. — Oui! Elle a épousé Gustave!

GABRIELLE. — Gustave?

LA MÔME. — Tu sais bien, Gustave!

GABRIELLE, n'osant se prononcer. — Euh...

LA MÔME. — Mais si... le bouffi!

GABRIELLE. — Ah!

LA MÔME. — Oui! Eh! bien, elle l'a épousé, ma chère! Hein? qui aurait cru? « Gustave »! tu te rappelles ce qu'elle en disait?... Enfin, c'est comme ça: c'est comme ça! tout va bien... on dit noir un jour, on dit blanc le lendemain! c'est la vie! on est girouette ou on ne l'est pas. Tel qui rit... Mais, qu'est-ce que tu as? Tu as l'air tout drôle?... Je t'en prie, mets-toi à ton aise. As-tu soif? veux-tu boire? orangeade? café glacé?... orgeat? limonade?

GABRIELLE, abruti. — Bière!

LA MÔME. — Oui! parle! dis ce que tu veux! tu sais, tu es ici chez toi!

LE GÉNÉRAL, sur le ton blagueur. — Oh! elle y est!

GABRIELLE, de plus en plus démontée. — J' te... j' te remercie bien!

LA MÔME. — Oh! mais je te demande pardon!... Tu permets? hein! tu permets!

GABRIELLE. — Mais va donc, j' t'en prie, va donc! va d... (Sans transition, pendant que la Môme la laisse en plan pour aller rire avec les dames de gauche puis un instant après remonter au buffet.) Qu'est-ce que c'est que cette dame-là? (Un temps.) Elle doit me connaître, puisqu'elle me tutoie!... Il n'y a pas, j'ai beau chercher...? je ne la connais pas! Si encore le général m'avait dit son nom, mais il n'a dit que le mien en présentant. (Voyant le général qui cause avec le groupe des dames de gauche et prenant un parti.) Ah! ma foi, tant pis! (Allant au général et confidentiellement.) Dites-moi donc, général!

LE GÉNÉRAL. — Madame?

GABRIELLE. — Quel est donc le nom de cette dame?

LE GÉNÉRAL. — Quelle... dame?

GABRIELLE, indiquant du coin de l'œil la Môme qui est au buffet où Clémentine est allée la rejoindre. — Celle-là!... que vous venez de me présenter.

LE GÉNÉRAL, croyant à une plaisanterie. — Hein, la da... Ah! ah! très bien!... (Avec un sourire et un hochement de tête approbatif.) Elle est bonne!

GABRIELLE. — Comment?

LE GÉNÉRAL, avec un *crescendo* à chaque fois dans la voix. — Elle est bonne! Elle est bonne! Elle est bonne!

Tous les voisins rient et le général, pivotant sur les talons, remonte en riant pour rejoindre la Môme au buffet.

GABRIELLE, reste un instant comme abruti. — Qu'est-ce qu'il a? (Elle hésite une seconde, puis, à part.) Oh! il n'y a pas...! (Avisant M^{me} Vidauban.) Dites-moi donc, chère madame?

M^{me} VIDAUBAN, se levant. — Madame?

GABRIELLE. — Pouvez-vous me dire quelle est

(*) Clémentine va s'asseoir auprès de M^{me} Vidauban qui cause avec la duchesse.

cette dame (Elle indique la Môme de l'œil.) à qui le général vient de me présenter?

M^{me} VIDAUBAN. — Quelle est cette dame à qui...? Ah! ah! Vous voulez rire...! Très drôle! C'est très drôle!... (Tout le groupe rit.)

GABRIELLE, décontenancée, s'éloignant un peu pendant que M^{me} Vidauban se rassied. — Ah?... ah? (A part.) Ah ça! elle aussi! Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans ma question! (Tandis qu'Emile présente son plateau pour reprendre les verres vides, au groupe de droite, remontant vers l'abbé qui cause avec le sous-préfet au-dessus du piano.) Dites-moi, monsieur l'abbé, ne pourriez-vous me dire...?

L'ABBÉ. — Oui!... oui! J'ai entendu la question... (Riant et comme le général, mais avec une certaine onction.) Ah! ah! elle est bonne! elle est bonne!... Ah! ah! ah! (Il remonte un peu laissant Gabrielle bouche bée.)

TOUS LES INVITÉS DU VOISINAGE, faisant chorus. — Ah! ah! elle est bien bonne!

GABRIELLE. — Oui!... (Un temps, puis à part.) C'est curieux comme on est rieur ici! (S'adressant à Emile qui est en train de remonter avec son plateau.) Dites-moi donc, mon ami! quelle est donc cette dame qui cause avec le général?

EMILE (2), par rapport à Gabrielle (1). — Là?... Mais c'est madame Petypon!

Aussitôt Gabrielle descendue il va au-dessus du piano ramasser les verres vides qui traînent.

GABRIELLE, descendant d'un pas. — Hein?... madame Petypon!... (Descendant d'une envolée jusqu'à l'avant-scène légèrement à droite, — et bien large :) Le général est remarquable...! Lucien ne m'avait pas dit ça!... (Voyant la Môme qui, venant du buffet, se dirige rapidement du côté des dames de gauche, s'élançant vers elle et la happant au passage, de façon à la faire virevolter pour l'entraîner par les deux mains jusqu'à droite du souffleur.) Oh! venez ici! que je vous voie! que je vous regarde!

LA MÔME, ahurie. — Qu'est-ce qu'il y a?

GABRIELLE. — Figurez-vous que je ne me doutais de rien! C'est le valet de pied qui m'a dit que vous étiez madame Petypon!

LA MÔME*, inquiète. — Ah?

GABRIELLE (2). — Je ne savais pas que vous étiez la femme du général!

LA MÔME (1), immense. — Hein!

GABRIELLE, sans transition, l'attirant contre elle par une traction des mains. — Ah! ma tante!

Elle l'embrasse sur la joue droite.

LA MÔME. — Quoi?

GABRIELLE, même jeu. — Ma chère tante!

Nouveau baiser sur la joue gauche.

LA MÔME, pendant que Gabrielle l'embrasse. — Moi? Ah! zut!

TOUS, étonnés. — Ah!

GABRIELLE, s'épanchant. — Ah! que je suis contente! que je suis ravie! (L'embrassant à gauche.) Ma tante! (L'embrassant à droite.) Ma chère tante! (Lâchant la Môme et allant à M^{me} Vidauban.) C'est ma tante, figurez-vous, madame!

LE GÉNÉRAL, descendant (1), par rapport à la Môme (2). — Comment est-ce qu'elle vous appelle? ma tante?...

LA MÔME, ne sachant plus où elle en est. — Oui!... oui!

LE GÉNÉRAL. — Ah! elle est bien bonne! Moi, elle m'a demandé à m'appeler mon oncle!

LES DAMES. — Non, vraiment?

LA MÔME, vivement, passant entre les dames et le général. — Oui! oui! c'est une manie chez elle! elle est tellement expansive qu'elle éprouve le besoin de vous donner comme ça des petits noms de famille!

LE GÉNÉRAL (2), par rapport à la Môme (1). — Oui, enfin, elle est braque!

L'ABBÉ, qui est descendu (3), à Gabrielle (4). — Eh! bien, madame! vous êtes tout de même arrivée à être renseignée?...

GABRIELLE. — Mais oui, (Avec une petite révérence.) mon père!

LE GÉNÉRAL, à la Môme, en pouffant de rire. — Ah!... ah!... C'est à se tordre!... Moi, je suis son oncle! Vous êtes sa tante! Et l'abbé est son père! (Avisant de sa place Guérissac qui est à l'avant-scène gauche et le désignant à Gabrielle.) Dites donc, madame!

GABRIELLE. — Général?

LE GÉNÉRAL. — Est-ce que monsieur n'est pas votre neveu?

GABRIELLE, qui ne saisit pas la moquerie. — Monsieur?... Non!... non!

LE GÉNÉRAL, à Guérissac. — Ah! mon ami! Vous n'êtes pas son neveu!... C'est regrettable! Ce sera pour une autre fois!

GABRIELLE, petite folle. — Oh! mais je cause! je cause! et, pendant ce temps-là, je ne m'habille pas!... (Aux dames de gauche.) A tout à l'heure, mesdames, je ne serai pas longue... (Traversant la scène, et, au groupe de droite.) Je ne serai pas longue, mesdames, à tout à l'heure!

LA MÔME, renouant légèrement et de loin à Gabrielle sur un ton gavroche. — C'est ça, va! va!

GABRIELLE, passant entre M^{me} Vidauban et Vidauban, dérangeant chacun. — Pardon! Pardon, monsieur! pardon! (Elle sort premier plan droit.)

LE GÉNÉRAL, sur un ton péremptoire à la Môme qui est redescendue (2) par rapport à lui. — Ma nièce! elle est complètement folle, votre amie!...

TOUT LE MONDE, approuvant. — Ah! oui! Ah! oui!

L'ABBÉ, qui causait près du buffet avec le duc, descendant (3) et faisant des signes d'intelligence au général dont il est séparé par la Môme. — Hum! hum! Général.

LE GÉNÉRAL (1). — Qu'est-ce qu'il veut, l'abbé! (Même jeu de l'abbé qui indique la Môme de l'œil au général.) Ah! oui! (A la Môme.) Ah! ma nièce! je vous avertis qu'un complot a été tramé contre vous!

LA MÔME (2). — Contre moi?

LE GÉNÉRAL (1). — Ma nièce, vous allez nous chanter quelque chose!

TOUS, se levant. — Oh! oui! oui!

LA MÔME. — Qui, moi?... mais vous n'y pensez pas!... mais je ne chante pas!...

L'ABBÉ, finaud. — Oh! que si!

TOUT LE MONDE. — Oh! si! oh! si!

LA MÔME. — Mais je vous assure!...

LE GÉNÉRAL. — Allons, voyons, vous n'allez pas vous faire prier!

LA MÔME. — Puis enfin, je n'ai pas de musique!

TOUS, désappointés. — Oh!

CLÉMENTINE, qui est descendue entre le général et la Môme. — Oh! ma cousine, j'en ai vu un rouleau dans votre chambre!

LA MÔME. — Ah! c'est traître ce que vous faites là!

LE DUC, descendant (4). — Oh! si, madame! chantez-nous quelque chose!

LA MÔME (3), les yeux dans les yeux du duc, côte contre

(*) M. et M^{me} Sauvarel remontent un instant sur la terrasse où sont déjà quelques invités.

côte, de sa main gauche lui serrant la main qui pend le long de son corps et sur un ton pâmé. — Ça vous ferait plaisir... duc?

LE DUC. — Oh! oui!

LA MÔME, même jeu, lui broyant la main dans la sienne. — Ah! duc!... Je ne peux rien vous refuser!

LE DUC, radieux. — Ah! madame!

Il remonte jusqu'au-dessus du piano.

LA MÔME, à pleine voix. — Allons, soit!... Mais il me faudrait ma musique!

CLÉMENTINE, esquissant un mouvement de retraite. — Je vais vous la chercher!... (S'arrêtant.) Dans votre chambre, n'est-ce pas?...

LA MÔME, indiquant la porte de gauche. — Non, je l'ai descendue ce matin dans la bibliothèque!...

CLÉMENTINE. — Ah! bon!

Elle sort de gauche. Le monde remonte; les domestiques ont pris des chaises et les rangent en ligne oblique, ce à partir de la bergère de la duchesse.

LE GÉNÉRAL, à ses officiers. — Tenez, jeunes gens, aidez donc à ranger les chaises! ça gagnera du temps!

Les officiers prennent également des chaises et achèvent de les ranger pendant ce qui suit.

Scène VIII

LES MÊMES, PETYPON, puis CLEMENTINE

PETYPON (2), débouchant tout essouffé de la porte de droite premier plan. — Ouf! ça y est!

LA MÔME (1), se précipitant vers Petypon, l'amène à l'avant-scène, puis vivement. — Ah! te voilà, toi!... Qu'est-ce que ça veut dire? ta femme est ici!

PETYPON. — Je le sais bien!

LA MÔME. — Qu'est-ce que tu en as fait?

PETYPON. — Je l'ai enfermée!

LA MÔME, avec un sursaut de surprise. — Hein!

PETYPON. — Je l'ai aperçue qui entrait dans une chambre; la clef était à l'extérieur; alors, vling! vling! deux tours!

LA MÔME. — Mais c'est fou! qu'est-ce que tu y gagnes?

PETYPON. — J'y gagne du temps! Gagner du temps, tout est là, dans la vie!

CLÉMENTINE, revenant de gauche avec un rouleau de musique et descendant (1), à la Môme. — Voici votre musique, ma cousine!...

TOUT LE MONDE. — Ah! bravo! bravo!

Clémentine remonte.

PETYPON, flairant quelque nouveau danger. — Hein! pourquoi? Qu'est-ce que tu vas faire?

LA MÔME, tout en dénouant son rouleau de musique. — On me demande de chanter quelque chose.

PETYPON, bondissant. — En voilà une idée! mais, c'est insensé!... pas du tout!

LA MÔME, d'une voix pâmée. — Ça fait plaisir au duc! (Elle gagne vers la caisse du piano.)

PETYPON, emboitant le pas derrière elle. — Mais, je m'en moque, que ça fasse plaisir au duc!... Mais, malheureuse, qu'est-ce que tu vas leur chanter?

LA MÔME*, qui a développé son rouleau, cherchant dans

sa musique. — Je ne sais pas!... J'ai bien là: *La Langouste et le Vieux Marcheur*...

PETYPON, bondissant à cette idée. — Mais tu divagues!... *La Langouste et le Vieux Marcheur*, ici!

LA MÔME. — Oui, tu as raison! J'ai peur que ce soit un peu!... Ah! bien! attends!... j'ai là une complainte sentimentale!...

PETYPON. — C'est ça; voilà! une complainte sentimentale, ça fera l'affaire.

LA MÔME, en gambadant et en brandissant son morceau de musique, gagnant le milieu de la scène. — Allez! Qui o't'y qui va m'accompagner?

LE GÉNÉRAL, qui cause au fond avec l'abbé. — Eh! bien... l'abbé!

L'ABBÉ. — Moi! Mais, général, je ne joue que de l'orgue!

LE GÉNÉRAL. — Eh! ben? C'est la même chose!... (Non restrictif par conséquent dans la même modulation.) sans les pieds!

L'ABBÉ. — Ah! mais non, général! permettez!...

LE GÉNÉRAL. — Non!... Bon! adjudé! (A l'assemblée tout entière.) Qui est-ce qui joue du piano?

LE DUC, de sa place, indiquant sa mère. — Maman!

TOUT LE MONDE, se tournant vers la duchesse. — Ah! duchesse!...

LE GÉNÉRAL, descendant vers la duchesse. — Ah! duchesse! puisque l'abbé ne peut pas accompagner, vous ne pouvez pas nous refuser!

LA DUCHESSÉ. — Je veux bien essayer!

TOUS, murmure de satisfaction. — Ah!

LE GÉNÉRAL, à la duchesse. — Duchesse! mon bras est à vos pieds.

LA DUCHESSÉ, prenant le bras. — Oh! général, vraiment!...

Ils traversent obliquement la scène pour descendre au piano par le fond gauche.

TOUT LE MONDE, tandis qu'ils remontent. — Bravo! Bravo!

LE GÉNÉRAL, après avoir accompagné la duchesse, voyant le sac laissé par Gabrielle sur le piano. — Ah! ça, qui est-ce qui a fourré ce sac là?... (Appelant.) Emile!

ÉMILE, de la baie du milieu. — Mon général?

LE GÉNÉRAL. — Tenez! enlevez donc ça!

Il lui jette le sac qu'Emile rattrape au vol.

LA MÔME (2), se rapprochant du duc qui, s'étant effacé pour laisser passer le général et la duchesse, est descendu milieu de la scène, et à mi-voix. — Vous voyez, duc! vos désirs sont des ordres!

PETYPON (1), vivement, saisissant la Môme par le poignet et la faisant passer (1). — Oui, oui! ça va bien.

LE DUC, au public avec extase. — Elle est exquise! (Croyant la Môme toujours à côté de lui, dans un élan irréfléchi, il se retourne pour lui donner un baiser rapide. Avec passion.) Ah!

Baiser que reçoit Petypon qui s'est substitué à la Môme.

PETYPON, s'essuyant la joue. — Allons, voyons!

LE DUC. — Ah! pouah!

PETYPON, tandis que la Môme va au piano. — Je vous en prie, duc, on vous regarde!

LE DUC. — Oui, monsieur! oui! (A part, tandis que l'abbé va rejoindre la Môme qui cause avec la duchesse au piano.) Il n'y a pas à dire: elle est délicieuse!... Au fait, elle ne m'a pas donné son adresse! (Il se dirige carrément vers le piano pour aller parler à la Môme, mais en route rencontre Petypon qui se dirige vers le cintre du piano pour y prendre une chaise. — Mouvement de droite et de gauche des deux personnages pour se livrer passage.) Pardon!

(*) La Môme (1) et Petypon (2) devant la caisse du piano. Au-dessus du piano, le duc (3). A droite du piano, le général (4), l'abbé (5). A droite de la scène, près du buffet, les invités hommes et femmes. Avant-scène droite, M^{me} Vidauban, debout, causant avec la duchesse assise sur la bergère.

PETYPON. — Qu'est-ce que vous cherchez ?

LE DUC. — Non, c'était pour... Au fait, vous pouvez aussi bien...! Dites-moi donc, docteur, où demeurez-vous, à Paris ?

PETYPON, tout en prenant sa chaise par le coin gauche du dossier. — Moi, 66 bis, boulevard Malesherbes; pourquoi ?

LE DUC, avec malice. — Mais pour... (Avec un clin d'œil dans la direction de la Môme.) pour y aller !

PETYPON, qui n'y entend pas malice et lui tendant instinctivement sa main gauche comme pour la lui offrir, sans réfléchir qu'il tient sa chaise. — Ah!... Très heureux de vous recevoir !

LE DUC, prenant machinalement le côté droit du dossier. — Trop aimable ! (Ils secouent tous les deux la chaise comme s'ils échangeaient un shake-hand puis, tandis que Petypon lui laisse étourdiment sa chaise dans la main, à part.) Je suis l'amant... d'une femme du monde !

PETYPON, qui déjà retournait au piano, revenant. — Eh! ben, mais... j'avais une chaise !

LE DUC. — Oh! pardon! distraction !

Il lui remet sa chaise.

PETYPON. — Il n'y a pas de mal !

Il va porter la chaise à l'avant-scène gauche en la plaçant de façon à faire face à l'avant-scène droite, cependant que le duc remonte, radieux, vers le fond, au-dessus du piano. Pendant ce qui précède, les dames ont pris place sur les chaises alignées et sont assises dans l'ordre suivant: M^{me} Vidauban sur la bergère, puis M^{me} Sauvarel, Hautignol, Ponant, Viretté, baronne, Claux, puis l'abbé, le général et le duc. Sont restés debout derrière les dames: Guérissac derrière M^{me} Vidauban, puis à la suite, Chamerot, sous-préfet, Vidauban, un officier, M^{me} Tournoy, Tournoy, un officier, invités. Domestiques dans le fond. Petypon sur une chaise à gauche dans le cintre du piano.

LA MÔME*, qui a fini de donner ses instructions à la duchesse, descendant avec sa musique à la main, pour aller se placer devant la caisse du piano et, après avoir fait une révérence, annonçant. — *La Marmite à Saint-Lazare!*... Romance.

TOUT LE MONDE. — Ah!... Chut!... Chut! Ah!

PETYPON, à part, sur les charbons. — Mon Dieu! Qu'est-ce que c'est que cette romance-là ?

La duchesse prélude.

LA MÔME, chantant.

*Calme, ordonné, fait pour l' ménage,
Dans mon p'tit taudis,
'Vec ma marmite' pour tout potage
J'avais l' paradis.*

*Hélas! pourquoi, sur cette terre,
Le bonheur du (respirer.) re-t-il si peu?
Le mien devait être éphémère;
Voyez! il n'a pas fait long feu:*

(*) Note de l'auteur. — Ayant remarqué que beaucoup d'interprètes ont une tendance à chanter la romance ci-dessus bien plus face au public que face aux invités, je leur ferai observer qu'en ce faisant elles commettent un véritable non-sens au détriment de la situation. La Môme, à ce moment, est censée chanter pour les invités du général, donc elle doit leur faire face et ne pas descendre à l'avant-scène, comme le bon sens l'indique. Je compte sur les artistes qui interpréteront ce rôle pour prendre en considération cette observation. Lorsque j'aurai affaire à une cabotine, bien entendu, je l'autorise à agir au mieux de ses intérêts.

*Ma pau' marmite', la chère petite!
Faut-il que le mond' soy' méchant*!
Pour Saint-Lazar', v'là qu'on m' la prend,
Ma pau' marmite!*

TOUT LE MONDE, applaudissant. — Bravo! charmant! délicieux!

PETYPON, à part. — Ah! ça va bien!... ah! ça promet!

LA MÔME, annonçant. — Deuxième strophe! **

Chantant.

*On s'inquiète peu d' mon existence,
Comment j' m'en tir'rai?
A Saint-Lazare faut sa pitance,
Moi je turbin'rai!*

*Et, sans cœur, ils (respirer.) me l'ont bouclée!
Elle qui f'sait l'orgueil des fortifs!
« Elle n'était pas matriculée
V'là c' qu'ils ont do (respirer.) uné comm' motif!
A Saint-Lazar', v'là qu'on l'abrite!
T'en as donc pas assez comm' ça,
Grand Saint, qu'il t' faut aussi cell'-là,
Ma pau' marmite?*

TOUS, applaudissant. — Bravo! bravo!

GUÉRISSAC, à mi-voix, à Chamerot, aussitôt la fin de l'accompagnement. — Dis donc! Ça me paraît plutôt poivré ce qu'elle chante-là!

CHAMEROT. — Plutôt!

M^{me} HAUTIGNOL, à mi-voix à M^{me} Ponant. — Est-ce que vous comprenez quelque chose, vous ?

M^{me} PONANT. — Moi? pas un mot!

M^{me} HAUTIGNOL. — Ah! bien, je ne suis pas fâchée de n'être pas la seule!

LA MÔME, qui est allée pendant ce qui précède jusqu'à la duchesse lui faire quelques petites recommandations, revenant à sa place et annonçant. — Troisième strophe! (*Troisiè...meustrophe!*)

TOUS, avec satisfaction. — Ah!

LA MÔME. — Couplet sentimental!

Chantant.

*Eh! bien, soit, je t'en fais l'offrande,
— Puisqu'y faut, y faut! —
En priant que Dieu me la rende
Quelque jour là-haut!
Et j' f'rai trois crans, à ma ceinture
En attendant que j' trou' un' peau
Pour m'assurer ma nourriture
Puisqu' hélas! on n' vit pas que d'eau.
Sois heureux a (respirer.) vec la petite!
Je m' sacrifi' le cœur bien gros!
Pour le bonheur et le repos
D' ma pau' marmite!*

TOUT LE MONDE, très ému, se lève et vient féliciter la Môme. — Ah! bravo! bravo! ah! quelle délicieuse diseuse!... Ah! comme c'est chanté!...

LE GÉNÉRAL, descendant. — Bravo, ma nièce!

PETYPON, se levant. — Mon Dieu! heureusement qu'ils n'y ont rien compris!

LE DUC, qui est descendu entre les dames et la Môme. — Ah! merci, madame! Vous m'avez fait un plaisir...!

LA MÔME, se rapprochant de lui et pâmée, à mi-voix. — C'est vrai... duc?

(*) Prononcer « meuchant ».

(**) Prononcer: « Deuxiè...meustrophe! ».

LE DUC. — Oh! oui, madame!

LA MÔME, même jeu. — Ah! tant mieux, duc! tant mieux!

PETYPON, vivement, la rappelant à l'ordre en la tirant par sa robe. — Allons, voyons! allons, voyons!

LA MÔME, à mi-voix à Petypon, tandis que le duc en arrondissant devant les invités remonte fond droit. — Ah! laisse-moi tranquille, toi!

LA DUCHESSE, qui s'est levée, descendant (1) devant le coin gauche du piano, à la Môme (3) par-dessus Petypon (2) affalé sur une chaise dans le cintre du piano. — Ah! madame, je ne saurais vous dire l'émotion délicate que vous m'avez fait éprouver!... Ce cantique... est vraiment touchant!... C'est vrai: cet homme qui n'a qu'une pauvre marmite pour toute batterie de cuisine!... et qui l'offre en *ex-voto* sur l'autel de Saint-Lazare!

LA MÔME (3), sur un ton de moquerie contenue. — N'est-ce pas, madame la duchesse?

LA DUCHESSE. — C'est émouvant dans sa simplicité!... Seulement, il y a une chose qui me chiffonne dans la chanson!

LA MÔME (3). — Ah!... Quoi donc?

Les invités curieusement se rapprochent un peu.

LA DUCHESSE. — C'est ceci: Voilà un homme qui fait l'offrande de sa marmite; et il dit que pour la remplacer il va chercher... une peau!

LA MÔME, qui ne voit pas où la duchesse veut en venir. — Eh! ben?

LA DUCHESSE. — Eh! bien, c'est un pot qu'il devrait dire!

LA MÔME, n'en croyant pas ses oreilles. — Hein!...

Approbation des invités: « Mais oui, c'est juste!... c'est que c'est vrai!... Elle a raison!... »

Les officiers, qui eux sont à la « coule », remontent en riant.

LA DUCHESSE, achevant d'exposer son idée. — Une marmite; c'est un pot!... Ce n'est pas... une peau!

LA MÔME. — Hein? Quoi?... (Pris d'un rire convulsif.) Ah! ah! ah! Elle est bien bonne!... Un pot pour remplacer la marmite! Ah! ah! ah! ah! La duchesse qui s'imagine...! Ah! ah! ah! c'est à mourir!

TOUT LE MONDE, gagné par le rire. — Qu'est-ce qu'elle a? mais qu'est-ce qu'elle a?

PETYPON, à part, dans les trances. — Mon Dieu!...

LA MÔME, de même. — Ah! ah! ah! ah!... Ah! non c'est trop drôle! Ah! ah! ah!... Ah! ah! ah! ah! (Dans l'épuisement du rire.) Ah!... m...!...

Sursaut général.

PETYPON, qui s'est dressé d'un bond et reste cloué sur place. — Oh! (Parmi les invités, le rire s'est figé sur toutes les lèvres! un silence glacial règne! l'on se regarde et, peu à peu, l'on entend des chuchotements. « Qu'est-ce qu'elle a dit?... Qu'est-ce qu'elle a dit?... » Petypon, passant vivement devant la Môme et s'élançant face aux invités.) C'est la grande mode à Paris! Ça été lancé chez la baronne Bayard!...

LES INVITÉS, peu édifiés par ces arguments, tout en remontant. — Oui... Oh! ben!...

PETYPON, s'apercevant de l'échec de son intervention, pour faire diversion, à pleine voix. — Là! eh! bien, si on faisait quelque chose, à présent! On a fini de chanter; qu'est-ce qu'on pourrait faire?

LE GÉNÉRAL, qui est derrière le piano. — Eh! ben, dansez, maintenant!

LA MÔME, bondissant à cette idée jusqu'au milieu de la scène. — Oh! c'est ça! C'est ça! dansons!... (Pirouettant pour courir au piano.) Un quadrille!

TOUS, comme un écho. — Un quadrille!

PETYPON, rattrapant la Môme. — Hein! Ah! non! non!

LA MÔME, se retournant. — Quoi? Je vais accompagner!

PETYPON. — Ah! au piano? bon! bon! ça je veux bien!...

LA DUCHESSE, assise au piano, à la Môme qui est venue la rejoindre. — Tenez, madame, voilà justement un recueil de musique de danse!

LA MÔME, s'asseyant à sa droite. — Parfait!... Madame la duchesse, nous allons jouer à quatre mains!

PETYPON, qui est venu jusqu'au piano également. — C'est ça, à quatre mains!

Il s'assied sur la chaise avant-scène gauche.

QUELQUES PERSONNES*. — Un quadrille! un quadrille!

CHAMEROT, qui est au buffet avec un groupe d'invités, parmi lesquels Guérissac et le duc, se frappant brusquement le front et descendant perpendiculairement au buffet. — Ah! mon Dieu! Ce mot de « quadrille », quel éclair! (Appelant.) Guérissac!

GUÉRISAC, descendant (1) à l'appel de Chamerot. — Chamerot?

CHAMEROT (2). — La ressemblance, j'ai trouvé! Le môme Crevette!

GUÉRISAC, regardant vivement dans la direction de la Môme. — Ah!... c'est épatant!

CHAMEROT, dévisageant également la Môme de loin. — Hein? Crois-tu!

GUÉRISAC, saisi d'un scrupule. — Mais non, c'est pas possible! le docteur n'aurait pas épousé la môme Crevette!

CHAMEROT. — Il ne s'en doute peut-être pas! Enfin, regarde: les façons, le mauvais genre!...

GUÉRISAC (1). — En tout cas, Môme ou non, elle a une de ces tenues!

LE DUC, descendant du buffet et arrivant entre eux pour entendre ces derniers mots. — Qui ça?

CHAMEROT (3), au duc (2). — M^{me} Petypon! c'est une fille!

LE DUC, les toisant et sur un ton pincé. — Je ne trouve pas, moi!

Il leur tourne les talons et remonte derrière le piano.

A ce moment, la duchesse et la Môme attaquent la ritournelle du quadrille.

CHAMEROT, riant. — Mazette! qu'est-ce qu'il lui faut!

LA MÔME, aussitôt la fin de la ritournelle. — Eh! bien, c'est comme ça que vous dansez?

CHAMEROT et GUÉRISAC. — Voilà! Voilà!

Ils courent rejoindre les danseurs déjà placés. La Môme et la duchesse recommencent les neuf premières mesures du quadrille qui forment ritournelle et pendant lesquelles danseurs et danseuses échangent des révérences.

LA MÔME, aussitôt l'accord final. — Vous y êtes?

(*) Pendant la scène qui suit des groupes se forment au fond et on se prépare à danser. Toutes les chaises, aussitôt la fin de la romance, ont d'ailleurs été enlevées et rangées contre la balustrade de la terrasse par les domestiques, aidés de quelques invités. Il ne reste en scène que la bergère et une chaise dans le cintre du piano, indépendamment de la chaise sur laquelle est assis Petypon, avant-scène gauche, et de la chaise de la Môme près du tabouret du piano.

TOUS. — On y est!

La Môme et la duchesse attaquent la première figure, qui commence en fait à la dixième mesure. Le quadrille principal, qui occupe le milieu de la scène, est composé comme suit : à gauche, de profil, Clémentine, avec à sa gauche le sous-préfet ; en vis-à-vis, Guérissac et M^{me} Ponant. A l'avant-scène milieu, dos au public, Chamerot et M^{me} Vidauban ; en vis-à-vis, M^{me} Claux et un officier. Sur la terrasse, s'il y a la place, autre quadrille d'invités. Au commencement de la figure, les messieurs, au milieu, se tenant par la main gauche, font un tour de promenade complet avec les dames

son cavalier et accompagnée dans ce mouvement par Emile. — Non, rien! C'est bien.

M^{me} PONANT, exécutant à son tour son « en avant-deux ». — Votre robe de mariée? Oh! est-ce qu'on pourrait la voir?

LES DAMES DU QUADRILLE. — Oh! oui! Oh! oui!

CLÉMENTINE. — C'est facile! (A Emile.) Après la danse, vous irez chercher ma robe de mariée et vous la descendrez dans cette pièce! (Elle indique par-dessus son épaule la porte gauche au-dessus du piano.)

EMILE. — Bien, mademoiselle!



Le « cavalier seul » de la Môme Crevette chez le général Petypon du Grèlé.

dans le bras droit ; puis, « en avant-deux » de M^{me} Claux avec l'officier, puis de Chamerot et de M^{me} Ponant. A ce moment, arrive de la terrasse Emile, qui semble chercher quelqu'un du regard. Apercevant Clémentine, et au moment où celle-ci commence son « en avant-deux », il en profite pour passer derrière elle et descendre à l'avant-scène gauche.

EMILE, tout en exécutant le même pas à la suite de Clémentine, toutefois à distance respectueuse, et parlant à haute voix. — La couturière vient d'apporter la robe de mariée de mademoiselle. Mademoiselle n'a rien à lui faire dire?

CLÉMENTINE, tout en revenant à sa place à reculons avec

Reprise de la promenade du commencement de la figure:

Emile suit le mouvement et sort par la porte de droite.

LA MÔME, aussitôt la fin de la figure. — Deuxième figure!

TOUS, en écho. — Deuxième figure!

Les danseurs se placent perpendiculairement à la scène, en vis-à-vis quatre par quatre: à gauche, Clémentine, le sous-préfet, M^{me} Claux, l'officier; à droite, Guérissac, M^{me} Vidauban, Chamerot, M^{me} Ponant. Aussitôt que la Môme et la duchesse attaquent la deuxième figure ils font un « en avant-quatre », mais très raides, très guindés.

LA MÔME, chantant, tout en jouant. — Tralala lalala lalala, lalala...

PETYPON, la rappelant à l'ordre. — Allons, voyons!

LA MÔME, à mi-voix, à Petypon: — Ta gueule!

PETYPON. — Oh!

LA MÔME. — Tralala... oh! ce que je l'ai dansé, celui-là!... tralala lalala... (Considérant tout en jouant la façon dont dansent les invités.) Mais, allez donc! Chaud, chaud là!...

PETYPON, même jeu. — Allons, voyons!...

LA MÔME, à Petypon. — Zut! (Aux danseurs.) Vous avez l'air d'être en visite... Vous n'avez pas avalé votre parapluie?

PETYPON, sur les charbons, à la Môme. — Je t'en prie! pas de commentaires!

LA MÔME. — Quoi? on ne peut plus parler! Oh! ce qu'ils sont mous! Aïe donc, là!... Oh! non, ce tas de ballots! (N'y tenant plus, à la duchesse.) Tenez, continuez toute seule! Voir des choses pareilles!...

Elle s'élançait vers le quadrille.

PETYPON, la rattrapant par sa jupe. — J' t'en prie! Je t'en prie!

LA MÔME, lui faisant lâcher prise d'un coup sec sur sa jupe. — Fiche-moi la paix!

Elle a bondi au milieu du quadrille, en séparant brusquement le sous-préfet de Clémentine, et exécute, jusqu'à la fin de la figure, un cavalier seul échevelé à la manière des b. is publics.

TOUS, cloués sur place. — Oh!

PETYPON, s'élançant (1) instinctivement vers la Môme (2) et, de ses deux mains écartant les basques de son habit pour se faire plus large, essayant de lui faire un paravent de son dos, tout en suivant malgré lui les pas de la Môme. — Assez! chose! euh! ma femme!... Je t'en prie! assez! assez!

À ce moment, sur la dernière note de la figure, la Môme a pivoté dos au public et, d'une envolée, rejetant ses jupes par-dessus sa tête, remonte ainsi vers le fond, au grand scandale de toute l'assistance.

TOUS. — Oh!

Les dames surtout se choquent. Plusieurs messieurs ont l'air de trouver cela très bien.

PETYPON, s'affalant sur la chaise près du piano. — C'est la fin de tout! C'est la catastrophe! (Grande agitation générale. On entend des: « Ah! non, tout de même, elle va un peu loin!... Jamais on n'a vu danser comme ça... On ne nous fera pas croire que dans les salons!... », etc. Petypon, s'élançant vers les dames, et avec l'énergie du désespoir.) C'est la grrrande mode à Paris! Ça été lancé chez la princesse de...

LES DAMES, remontant. — Ah! non! non! A d'autres!

PETYPON, interloqué. — Non? non? Bon! bien! alors (Comme diversion.) la farandole! la farandole!

Il gagne l'avant-scène droite.

LA MÔME, qui est redescendue (1) extrême gauche en passant derrière la duchesse, toujours au piano. — C'est ça! la farandole!

Elle va feuilleter le recueil de musique qui est au pupitre du piano.

TOUS. — La farandole!

Mouvement général: une partie des invités (quatorze ou seize) se mettent en place pour la farandole. Les autres remontent sur la terrasse. Le général gagne la droite, près de Petypon.

CHAMEROT, qui est descendu avec Guérissac devant le piano, à mi-voix à Guérissac. — Eh! bien? Tu me diras encore que ce n'est pas la même Crevette?

GUÉRISSAC, même jeu. — Je reste confondu!

CHAMEROT. — D'ailleurs, j'en aurai le cœur net!

TOUS. — La farandole!

LA MÔME, passant en gambadant devant les deux officiers rangés contre le piano. — La farandole!

CHAMEROT (1), vivement, à mi-voix, au moment où la Môme passe devant lui. — Eh! La Môme!

LA MÔME, se retournant instinctivement. — Quoi?

CHAMEROT, à mi-voix, mais sur un ton de triomphe. — Allons donc!

LA MÔME, entre eux deux. — Oh! la moule!

GUÉRISSAC, émoustillé. — Aha!

LA MÔME, vivement et bas, serrée contre eux et en leur saisissant la main à la dérobée. — Oh! Pas de blagues! Au nom du ciel, pas de blagues!... A Paris, tout ce que vous voudrez! mais, ici, pas de blagues!

GUÉRISSAC et CHAMEROT, bas. — A Paris? bon! bon!

LA MÔME, aussi à l'aise que si de rien n'était. — La farandole!

TOUS. — La farandole!

Les deux officiers vont se placer parmi les farandoleurs.

LA MÔME, qui a traversé la scène pour aller au général. — Allons, mon oncle!...

LE GÉNÉRAL. — Merci! Moi, je suis trop vieux! (Prenant Petypon par le bras et le faisant passer devant lui.) Tiens, Lucien! tu me remplaceras!

LA MÔME, happant Petypon au poignet. — C'est ça!

PETYPON, résistant. — Mais non! mais non!

TOUS. — Si! Si!

On entraîne Petypon qu'on encadre dans les farandoleurs dont Guérissac prend la tête. A sa suite est la Môme, Petypon, Clémentine, Chamerot, le reste *ad libitum*. La duchesse attaque la farandole dont tous les farandoleurs chantent l'air en dansant: « *Ta ta ta ta, ta ta ta ta, ta ta ta ta, ta ta ta ta*, etc. » Ils descendent ainsi jusqu'à l'avant-scène droite, passent devant le trou du souffleur et remontent toujours en chantant, pour disparaître par le côté gauche de la terrasse.

LE GÉNÉRAL, qui est remonté à la suite des farandoleurs, s'arrêtant à la baie de gauche de la terrasse. — S'amusez-ils! sont-ils jeunes!... (Se retournant, apercevant Corignon qui arrive du fond droit.) Ah! voilà le fiancé!

Scène IX

LE GENERAL, LA DUCHESSE, CORIGNON, puis CLEMENTINE, puis LA MÔME, puis GABRIELLE.

CORIGNON, arrivant baie du milieu et sur le seuil, saluant militairement le général. — Mon général!

LE GÉNÉRAL, également dans la baie du milieu, face (1). Corignon (2). — Ah! ben, mon ami! vous arrivez un peu tard! Votre fiancée vient justement de partir en farandolant!

CORIGNON, avec un regret de pure convenance. — Vraiment? Oh!

Il salue la duchesse qui lui rend son salut, mais sans cesser de jouer.

LE GÉNÉRAL, remontant sur la terrasse et appelant, dans la direction des farandoleurs. — Clémentine! Eh! Clémentine! (Redescendant.) Ah! ouiche! elle ne m'entend pas! (A la duchesse.) Dites donc, duchesse! pas besoin de vous fatiguer davantage les phalanges! Il n'y a plus personne!

LA DUCHESSE, s'arrêtant de jouer. — Tiens, oui!
Elle se lève.

LE GÉNÉRAL, lui tendant son bras. — Si vous le voulez, nous allons aller à la recherche de la future!

LA DUCHESSE. — Volontiers!

LE GÉNÉRAL. — Vous, le fiancé! attendez là! je vous envoie votre fiancée!... Je crois qu'elle vous ménage une petite surprise...! Je ne vous dis que ça! eh! eh!

CORIGNON (3). — Vraiment, mon général?

LE GÉNÉRAL (2). — Je ne vous dis que ça! (A la duchesse.) Duchesse! En avant, ... arche!

Il sort de gauche avec la duchesse.

CORIGNON, maussade et tout en décrochant de la belière son sabre qu'il dépose contre la console de droite, après y avoir posé son képi. — Une petite surprise! une paire de pantoufles brodées par elle! quelque chose comme ça. (Descendant avant-scène, droite.) Ah! ce mariage! Vrai, j'aurais mieux fait de ne pas revoir la Môme avant-hier! (Apercevant Clémentine qui arrive par la terrasse, côté gauche, en courant, et s'arrête, hésitante, au moment de franchir la baie du milieu.) Ah! la voilà! (Tout en allant à elle.) Je vous attendais avec impatience, ma chère fiancée!

En lui baisant galamment la main il la fait descendre plus en scène.

CLÉMENTINE (1), avec hésitation, puis brusquement. — Ah! le... Ah! le voilà le gros Coco!

CORIGNON (2), qui avait les lèvres sur sa main, se redressant et reculant, ahuri. — Hein!

CLÉMENTINE, toute confuse de son audace, baisse les yeux, puis se reprenant. — Où c' t'y qu'il était donc, qu'il arrive si tard?

CORIGNON, n'en croyant pas ses oreilles. — Ah! mon Dieu!

CLÉMENTINE, qui est allée prendre de la main droite la chaise qui est contre le piano et, tout en la posant plus en scène, tendant la main gauche à Corignon. — Venez là!... (Elle lui prend la main.) qu'on vous regarde! (Sans lâcher la main de Corignon, qui la regarde hébété et se laisse conduire, elle s'est assise sur la chaise. Brusquement, tirant à elle Corignon qui tombe assis sur ses genoux, elle face au public, lui dos côté cour.) Ouh! le petit Ziriguy à sa Titine!

CORIGNON, rejetant le corps en arrière. — Ah! Mon Dieu!

CLÉMENTINE, le ramenant à elle et le tenant de la main gauche par l'épaule, de la main droite par les genoux. — Ouh! ma choute! (Elle l'embrasse dans le cou, près de l'oreille.)

CORIGNON. — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

CLÉMENTINE. — Oh! qu'il aimait donc bien qu'on le bécote à son coucou, le gros père!

Nouveau baiser dans le cou.

CORIGNON, se dégageant et gagnant l'extrême droite. — Mon Dieu! ces mots résonnent à mon oreille comme un refrain déjà entendu!

CLÉMENTINE, se levant et gagnant un peu à gauche. — Eh! bien, je crois qu'on est à la coule, hein?... (Se retournant et enjambant gauchement la chaise qu'elle vient de quitter.) Eh! allez donc! c'est pas mon père!...

CORIGNON (2), à part, de plus en plus décontenancé. — « Eh! allez donc! c'est pas mon père!... » Ah! ça, suis-je fou? Ai-je des hallucinations? C'est comme un écho de la môme Crevette!... (A Clémentine.) Clémentine! est-ce vous? est-ce vous qui me parlez de la sorte?

CLÉMENTINE, tout en allant à Corignon. — Ah! Ah! Ça vous la coupe, ça, eh?... bidon!

CORIGNON. — Est-ce possible? vous la pensionnaire naïve! Qui vous a transformée de la sorte?

CLÉMENTINE, qui est tout près de Corignon, pivotant sur elle-même en manière de minauderie. — Ah! voilà!... c'est ma cousine! (Grâce à ce jeu de scène, apercevant la môme Crevette qui a paru quelques secondes avant et s'est arrêtée dans l'encadrement de la baie pour écouter les propos des deux fiancés.) ma cousine Petypon... que je vous présente!

CORIGNON (3), sursautant d'ahurissement. — La môme Crevette!

LA MÔME, descendant n° 1. — Eh! bien, mon cousin?... Etes-vous content de mon élève?

CORIGNON (3), en oubliant de dissimuler sa stupéfaction. — Vous!... Vous ici!

CLÉMENTINE (2). — Tiens, vous vous connaissez?

CORIGNON, étourdimement. — Oui! (Vivement.) Non! (Un temps.) C'est-à-dire...

LA MÔME, avec un sérieux comique. — Qu'on s'est rencontré chez le photographe!

CORIGNON, prenant Clémentine par la main et tout en la conduisant vers le fond. — Je vous en prie, ma ohère fiancée, laissez-nous un moment! il faut que je parle à... à votre cousine.

CLÉMENTINE, au seuil de la baie du fond. — Oh! allez-y!

CORIGNON. — Merci!

CLÉMENTINE, faisant un rond de jambe au moment où Corignon lui quitte la main. — Eh! allez donc! c'est pas mon père!

CORIGNON, avec découragement. — Oh!

CLÉMENTINE, à part, au moment de s'en aller. — Je crois qu'il doit être content de ma transformation!

Elle se sauve terrasse côté jardin.

CORIGNON, attend que Clémentine se soit éloignée, puis descendant carrément à la Môme qui, pendant ce qui précède, est descendue (3), et la tournant brusquement face à lui. — Qu'est-ce que tu fais là?

LA MÔME (2), sans se déconcerter. — Eh! ben, et toi?

CORIGNON (1). — Moi! moi!... Il ne s'agit pas de moi!... Est-ce que c'est ta place ici? dans une famille honnête!...

LA MÔME, avec une moue comique. — T'es encore poli, toi! Ça m'amusait d'assister à ton mariage! (Bien sous le nez de Corignon.) Après tout, quoi? tu es venu rejoindre ta fiancée? Moi, je suis venue accompagner mon amant!

CORIGNON, rageur, frappant du pied. — Ah!... tais-toi! (Il dégage légèrement à gauche.)

LA MÔME, se rapprochant de lui, et les yeux dans les yeux. — Qu'est-ce que ça te fait?... tu n'es pas jaloux, je suppose?

CORIGNON. — Jaloux? Ah! ah! Certainement non, je ne suis pas jaloux! Mais, enfin... je t'ai aimée; et rien que pour ça, si tu avais un peu de délicatesse...!

LA MÔME, sous son nez. — J'ai pas de délicatesse, moi! J'ai pas de délicatesse!

CORIGNON, même jeu. — Non, t'as pas de délicatesse! Non, t'as pas de délicatesse!

Il lui tourne à moitié le dos.

LA MÔME. — Ah! ben, celle-là!... (Retournant Corignon face à elle.) Dis donc! est-ce que je t'en ai jamais parlé, de mes amants, tant que tu étais avec moi, hein?... (Se détachant un peu à droite.) Mais aujourd'hui que tu ne m'aimes plus...!

CORIGNON, sur un ton boudeur, et les yeux fixés sur son doigt qu'il promène sur le dossier de la chaise. — Ah! je

ne t'aime plus... je ne t'aime plus...! Je n'en sais rien, si je ne t'aime plus!...

LA MÔME, retournant le couteau dans la plaie. — Puis-que tu te maries!

CORIGNON, se retournant, rageur, en frappant du pied. — Ah! et puis ne m'embête pas avec mon mariage! (Il remonte.) C'est vrai, ça! plus j'en approche et plus je recule!...

LA MÔME, le dos à demi tourné à Corignon, malicieusement et en sourdine. — Eh! allez donc! c'est pas mon père!

CORIGNON, brusquement, descendant vers la Môme et la faisant virevolter face à lui. — Ecoute! Te sens-tu encore capable de m'aimer?

LA MÔME, avec une moue comique, les yeux baissés. — On pourrait!

CORIGNON (1), lui prenant les deux mains. — Vrai? Eh! bien, dis un mot! dis! et j'envoie tout promener!

LA MÔME (2), retirant ses mains, d'un petit air sainte nitouche. — Oh! tu ne voudrais pas faire une crasse à cette petite!

CORIGNON, haussant les épaules en remontant vers le fond. — Ah! si tu crois qu'elle m'aime! (La main dans la direction par laquelle Clémentine est sortie, et comme s'il l'indiquait.) Elle m'épouse comme elle en épouserait un autre!... parce que son oncle lui a dit!

LA MÔME, bien catégorique. — Ça... c'est vrai!...

CORIGNON, ahuri, se retourne à blanc, puis. — Comment le sais-tu?

LA MÔME, avec un sourire très aimable. — Elle me l'a dit.

CORIGNON, vexé. — C'est charmant! (Il redescend.)

LA MÔME. — Je lui ai demandé si elle avait de l'amour pour toi, elle m'a répondu: (L'imitant.) « Mais non! l'amour ne doit exister que dans le mariage! Et comme je ne suis pas encore mariée...! Eh! allez donc! c'est pas mon père! »

CORIGNON. — Est-elle bête!

LA MÔME, avec une petite inclination de la tête. — Ah! ben!... tu es bien le premier mari qui aura reproché de pareils principes à sa femme!

CORIGNON. — Non, je te demande: Quel bonheur peut-on espérer d'un mariage où il n'entre d'amour ni d'un côté ni de l'autre?...

LA MÔME. — Le fait est...!

CORIGNON, la reprenant par les deux mains. — N'est-elle pas plus morale, l'union libre de deux amants qui s'aiment, que l'union légitime de deux êtres sans amour?

LA MÔME, courbant la tête contre la poitrine de Corignon et avec un ton d'humilité comique. — Mon passé est là pour te répondre!

CORIGNON, avec transport. — Va! Va! Nous pouvons encore être heureux ensemble! Ne réfléchissons pas! ne discutons pas! laissons-nous aller à l'élan qui nous pousse l'un vers l'autre! veux-tu encore être à moi?

LA MÔME, lui campant ses deux mains sur les épaules. — Tu veux?...

CORIGNON. — Oui, je veux! Oui, je veux!... Et tu me seras fidèle?

LA MÔME, se dérobant comiquement. — Ah! et pis quoi?...

CORIGNON, lui rattrapant les mains. — Si! si! tu me seras fidèle! partons, veux-tu? je t'enlève! partons!

LA MÔME. — Eh! ben, soit!

CORIGNON, radieux, lui lâchant les mains. — Ah!

LA MÔME. — Je passe une mantel! je mets une dentelle sur ma tête... et nous filons!

Elle remonte vers le fond.

CORIGNON (1), qui est remonté parallèlement à la Môme. — C'est ça! C'est ça! (S'arrêtant ainsi que la Môme sur le seuil de la baie.) Moi, j'écris un mot au général, pour lui rendre sa parole!

LA MÔME. — Et moi, je fais dire à Petypon de me renvoyer mes malles!

CORIGNON. — Où y a-t-il de quoi écrire?

LA MÔME, indiquant la porte de droite premier plan. — Par là! (S'élançant avec transport dans les bras de Corignon qui l'enlève dans ses bras et lui ceinturant la taille de ses jambes.) Ouh! le petit Ziriguy à sa Mômôme!

CORIGNON, pivotant sur lui-même de façon à déposer la Môme à terre n° 1. — A la bonne heure! avec toi, ça sonne juste! Chez la petite, ç'avait l'air d'une tradition dans la bouche d'une doublure!

LA MÔME (1). — A tout à l'heure!...

CORIGNON. — A tout à l'heure!

LA MÔME, se retournant au moment de sortir et avec un rond de jambe. — Eh! allez donc, c'est pas mon père! (Elle sort par la porte de gauche.)

CORIGNON, descendant vers la pointe du piano. — Ah! ma foi, c'est le ciel qui le veut! il ne m'aurait pas envoyé la tentation pour que j'y résiste! Il doit me connaître assez pour ça. (Tout en parlant, il est allé prendre machinalement le képi du général qui est posé visière en l'air sur le piano, s'en coiffe et fait volte-face dans la direction de la porte de droite. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il s'aperçoit que le képi est bien large pour lui; il agite sa tête, pour s'en assurer, puis, édifié, retire le képi, fait « Oh! » en constatant son erreur, va respectueusement reposer le képi à sa place, mais cette fois bord et visière en bas, recule de deux pas, réunit les talons, salue militairement, fait demi-tour, remonte à la console, prend son képi dont il se coiffe et gagne vers la porte de droite, tout en raccrochant son sabre à sa belière. Au moment où il s'apprête à sortir, il va donner dans Gabrielle qui, affolée, fait irruption par la porte de droite.) Oh! pardon, madame!

GABRIELLE, s'accrochant désespérément à lui en le tenant par un des boutons de sa tunique, et le forçant ainsi à reculer. — Oh! monsieur! par quelle émotion je viens de passer!

CORIGNON (1). — Ah! vraiment, madame? Je vous demande pardon, c'est que...!

Il fait un pas de côté vers le lointain dans l'espoir de gagner la porte.

GABRIELLE (2), qui a exécuté en même temps le même mouvement que lui et continue ainsi à lui barrer la sortie. — Figurez-vous, monsieur! j'étais entrée dans ma chambre en fermant simplement ma porte sans toucher à la serrure...

CORIGNON, n'ayant d'autre objectif que la porte, mais ne sachant s'il doit passer à droite ou à gauche de M^{me} Petypon qui contrarie toujours ses mouvements. — Oui, madame, oui! c'est que...!

GABRIELLE, sans lui laisser le temps de placer un mot. — Et quand j'ai voulu sortir, monsieur, elle était fermée à double tour!

CORIGNON, passant (2). — Oui, madame, oui!...

GABRIELLE, le rattrapant au passage par le bras droit, sans cesser de parler. — La clef avait tourné toute seule! et voilà une demi-heure que je crie sans que personne entende! (Lui lâchant le bras.) Enfin, heureusement, tout à l'heure...

CORIGNON, lui coupant nettement la parole et avec le

salut militaire, les pieds réunis, — la phrase bien scandée en trois fractions. — Madame! J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il fait demi-tour et sort militairement du pied gauche, laissant Gabrielle bouche bée.

GABRIELLE, après un temps, au public. — Ça n'a pas l'air de l'intéresser, ce que je lui dis là!... (Descendant milieu de la scène.) Ah! le général a beau dire que les revenants n'existent pas...! c'est égal, il y a de ces mystères...! Allons, ne nous mettons pas martel en tête!... Qu'est-ce que je suis venue chercher?... Ah! oui! les clefs de mes malles... (Elle va jusqu'à la pointe du piano et cherche sur la caisse.) Eh! ben?... Ma sacoche?... Je l'avais posée là sur le piano!... Elle est peut-être tombée!...

Appuyée du bras droit sur le piano, côté public, elle se baisse complètement pour chercher sous l'instrument; sa croupe seule émerge de la pointe du piano.

Scène X

GABRIELLE, PETYPON, puis EMILE,
puis TOUTE LA FARANDOLE, puis LE GÉNÉRAL

PETYPON (1), arrivant par le côté gauche de la terrasse, entrant première baie et descendant en scène tout en parlant. — Ah! quelle soirée, mon Dieu! quelle soirée! (Se trouvant, nous ne dirons pas nez à nez, mais c'est tout comme, avec la croupe débordante de sa femme.) Nom d'un chien! on l'a relâchée!...

Il saute sur le bouton de l'électricité à gauche de la console, le tourne et la lumière s'éteint partout.

GABRIELLE*, faisant un bond en arrière. — Qu'est-ce que c'est que ça?

PETYPON, à part. — Filons! (Il s'élançe pour s'éclipser par la terrasse extrême gauche, mais s'arrête brusquement et fait volte-face en se voyant en pleine lumière de la lune.) Oh! sapristi, la lune!...

Il réintègre le salon en se baissant.

GABRIELLE, qui a gagné le milieu de la scène. — Ah! mon Dieu! je n'y vois plus clair! Que signifient ces ténèbres qui soudain m'entourent?

PETYPON, à mi-voix. — Derrière le piano, en me baissant, on ne me verra pas!

Il se dirige à pas de loup, en longeant le mur, dans la direction du clavier du piano.

GABRIELLE. — Ah! suis-je sotte!... c'est un plomb de l'électricité qui aura fondu!... Il n'y a pas de quoi s'alarmer. (S'armant de courage, elle se dirige vers le piano. A ce moment, Petypon trébuche dans le tabouret de piano qu'il n'a pas vu et, en cherchant à se rattraper, applique quatre accords violents sur le piano. Gabrielle, bondissant en arrière en poussant un cri strident.) Ah!

PETYPON, à part. — Oh! maudit tabouret!

Il se dissimule derrière le piano en s'accroupissant, de façon à ce que sa tête soit au niveau du clavier.

GABRIELLE, au milieu de la scène, terrifiée, et d'une voix tremblante. — Qui... qui est là?... (Silence de Petypon.) Au piano, qui est là?... Personne ne répond?... J'ai bien entendu, cependant!... (Se faisant violence.) Allons! voyons! voyons, Gabrielle! (Avec décision, elle reprend le chemin du piano. Ce que voyant, Petypon, toujours accroupi,

lève ses deux mains au-dessus de sa tête et applique à nouveau deux ou trois coups de poing sur le clavier. Gabrielle, bondissant en arrière.) Ah!... (Petypon, voyant que son truc a réussi, se met, toujours à croupetons, à jouer l'air « des côtelettes » sur le piano.) Dieu! le piano qui joue tout seul! le piano est hanté! (Elle se sauve, éperdue, et se précipite dans la pièce de droite. Elle n'a pas plus tôt disparu que, dans cette même pièce, on entend pousser un grand cri d'effroi, et Gabrielle reparait affolée, reculant, les mains en avant, comme pour se protéger, devant l'apparition blanche qui s'avance sur elle. Les bras tendus, la tête courbée, en poussant des petits cris d'effroi, elle vient, par un mouvement arrondi, s'affaler à genoux devant le trou du souffleur, tandis qu'Emile paraît à la porte de droite, portant, à hauteur de sa propre taille et bien face au public, un mannequin d'osier revêtu de la robe de mariée à longue traine de satin qui le dissimule complètement et qui au rayon de lune semble un gigantesque revenant. Emile, sans même se rendre compte de l'émoi qu'il cause, traverse la scène et sort de gauche deuxième plan, cependant que toute la théorie des farandoleurs, qui a fait le tour du parc et dont on entend depuis un moment les chants éloignés à la cantonade droite, fait irruption en scène, toujours dansant, et remplaçant la musique absente par des « tatatata tatatata », sur l'air de la farandole du départ. Elle pénètre par la baie du milieu, descend jusqu'à droite de M^{me} Petypon qui demande : Grâce! Grâce! décrit un demi-cercle au-dessus d'elle, de façon à ce qu'elle soit toujours visible du spectateur, puis, faisant un crochet, remonte vers le fond gauche et, comme le vent, disparaît par la première baie, côté jardin. Gabrielle, pendant tout ce jeu de scène.) Grâce! grâce! messieurs les revenants!

A peine le dernier farandoleur a-t-il franchi la baie que Petypon bondit vers la cloche, en prend la gaine et, s'élançant vers sa femme toujours à genoux, lui couvre la tête avec. Celle-ci, en recevant la gaine, pousse un petit cri de détresse.

PETYPON (1), de la main gauche maintenant la gaine sur la tête de sa femme, de l'autre main se faisant un écran auprès de sa bouche afin d'éloigner sa voix. — Gabrielle! Gabrielle! je suis ton bon ange! Ecoute ma voix et suis mes conseils!

GABRIELLE (2), à genoux. — L'ange Gabriel!

PETYPON, même jeu. — Sous cette égide dont je couvre tes épaules, tu peux braver la malignité des esprits! Mais, pour éviter un malheur, quitte à l'instant ce château ensorcelé!... Emporte ta malle! et pars sans regarder en arrière.

GABRIELLE. — Oh! merci, mon bon ange!

PETYPON. — Va!... et remercie le ciel!

Il relève sa femme et, sans changer de numéro, la dirige vers le fond, elle, la tête toujours recouverte de la gaine.

VOIX DU GÉNÉRAL, cantonade gauche. — Eh! bien, oui, bon! Quoi? c'est bon! Je vais voir.

PETYPON, pivotant sur les talons à la voix du général et courant se cacher à gauche du piano, derrière lequel il s'accroupit. — Sapristi! le général!

LE GÉNÉRAL, arrivant par la première baie gauche. — Eh! ben?... Qu'est-ce qui a éteint l'électricité, donc? (Il tourne le bouton électrique qui rend la lumière partout. Apercevant Gabrielle qui, sous sa gaine, semble jouer toute seule à colin-maillard au milieu de la scène.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Reconnaissant Gabrielle à sa tournure.) Hein! encore la folle! (A Gabrielle.) Ah! ça! qu'est-ce que vous faites là-dessous, vous?

En ce disant, il veut lui enlever la gaine qu'il a saisie par le pompon ou l'anneau du sommet.

(*) La scène est dans l'obscurité. Seule la terrasse est éclairée par un rayon de lune qui doit être dirigé de telle sorte qu'il vienne frapper la porte de droite premier plan. Eteindre les portants qui éclairent la découverte côté cour, de façon à avoir la nuit en coulisse quand on ouvre la porte de droite.

GABRIELLE, défendant sa gaine en la maintenant des deux mains par le bord. — Laissez-moi! laissez-moi!

LE GÉNÉRAL, tirant à lui par le pompon. — Mais, jamais de la vie!

GABRIELLE, retirant à elle par les bords. — Laissez-moi!

LE GÉNÉRAL, même jeu. — Mais non! Mais non! Elle emporte ma gaine, à présent! Voulez-vous me rendre ça?

GABRIELLE, qui est passée n° 1 par rapport au général (2), ceci sans lâcher la gaine ni l'un ni l'autre. — Non!... C'est l'ange Gabriel qui me l'a mise sur la tête! C'est l'ange Gabriel qui me l'a mise sur la tête!

Elle se sauve par la gauche de la terrasse, avec le général à ses trousses.

PETYPON, sortant de sa cachette et traversant toute l'avant-scène jusqu'à l'extrême droite. — Enfin! j'en suis débarrassé! Mon Dieu! je n'ai plus qu'un précipice au lieu de deux! Sauvez-moi du second!

Pendant cette dernière phrase, on a vu arriver de droite, sur la terrasse, Mongicourt, qui s'avance ainsi un peu plus loin que la baie du milieu, semblant chercher des yeux dans le parc. A ce moment, en se retournant, il aperçoit Petypon.

Scène XI

PETYPON, MONGICOURT

MONGICOURT, descendant essouffé par la baie du milieu, après avoir aperçu Petypon. — Ah! te voilà!

PETYPON (2). — Hein! toi ici?

MONGICOURT (1). — Dieu soit loué! J'arrive à temps! Ah! mon cher! Je viens de faire deux cent cinquante kilomètres... — je ne les regrette pas! — pour t'avertir qu'un grand danger te menace!

PETYPON (2), courbant l'échine, sur un ton épuisé. — Allons, bon! qu'est-ce que c'est encore? Parle! Je suis prêt à tout.

MONGICOURT, ménageant son coup de théâtre. — Ta femme... est ici!

Il gagne la gauche comme soulagé d'une mission pénible.

PETYPON, relève la tête, le regarde d'un air ahuri, puis. — Oh! que c'est bête de me faire des peurs comme ça!

MONGICOURT, n'en croyant pas ses oreilles. — Hein?

PETYPON. — Non, vrai, si c'est pour ça, tu aurais aussi bien fait de ne pas te déranger!

MONGICOURT, revenant à Petypon. — Comment! tu le savais?

PETYPON. — Mais, voilà une heure qu'elle est ici! Ce que j'ai eu de peine à m'en débarrasser!

MONGICOURT. — J'en ai eu le pressentiment! C'est fait, alors? Ah! tant mieux!... (S'épongeant le front avec son mouchoir.) Mais, n'est-ce pas? je ne savais pas, moi! Quand j'ai appris que ta femme partait, je me suis dit: « Il faut que j'aie prévenir Petypon! » J'ai couru à la gare; j'ai demandé à quelle heure le premier train; j'ai sauté dedans, en me disant: « Ça y est. J'arriverai avant elle! » Malheureusement, je n'ai pas réfléchi que le premier train était un omnibus, tandis que le second était un express; de sorte que c'est le second qui arrivait le premier! Comme dans l'Evangile: « les premiers seront les derniers »!

PETYPON. — Ah! non! pas de mots, hein? je t'en prie!

MONGICOURT. — Enfin, puisque tout s'est bien passé...!

PETYPON. — Comment, « tout s'est bien passé »! Et la Môme que tu oublies! qui fait pataqués sur pataqués! Ah! il n'y a que toi qui puisses me tirer de là! Va trouver le général; dis-lui que tu es venu me chercher pour une opération qui ne souffre aucun retard! J'invoque l'urgence; j'emmène la Môme; et pour le reste, je m'en charge! (Le poussant vers le fond.) Va! va!... et tu me sauves!

MONGICOURT, se laissant conduire. — Entendu! Où est le général?

PETYPON, sur le seuil de la baie du milieu. — Par là! Dans le jardin! avec ses invités!

MONGICOURT. — J'y cours! (Au moment de s'en aller.) Ah! tu avais bien besoin de te mettre dans ce pétrin-là! (Il sort rapidement terrasse côté jardin.)

Scène XII

PETYPON, puis CORIGNON, LA MÔME

CORIGNON, l'air affairé, arrive de droite premier plan; il tient une lettre à la main. — Voyons! il n'y a pas un valet de pied pour faire porter ma lettre?

PETYPON (1), descendant. — Monsieur Corignon!

CORIGNON (2). — Monsieur Petypon?

PETYPON, comme Mongicourt précédemment. — Ah! monsieur, que je vous avertisse! je crois que c'est mon devoir: la Môme... est ici!

CORIGNON, souriant. — Allons donc!

PETYPON. — Comme je vous le dis!

CORIGNON. — Eh! bien, mon Dieu! grand bien lui fasse.

PETYPON. — Et ça ne vous effraie pas?... Ah! Dieu!... je voudrais la voir à cent lieues d'ici, moi!

CORIGNON, sur un ton énigmatique. — Le ciel vous fera peut-être cette surprise!

PETYPON. — Le ciel vous entende!

CORIGNON, remontant, en cherchant des yeux. — Mais je vous demande pardon, je suis un peu pressé... (Redescendant.) Oh! ben, puisque vous êtes là! voulez-vous me rendre un petit service?

PETYPON. — Moi!

CORIGNON. — Je suis obligé de partir brusquement; voulez-vous remettre cette lettre au général quand vous le verrez?

PETYPON (2), prenant la lettre et redescendant extrême droite. — Très volontiers!

CORIGNON (1). — Merci! (Apercevant la Môme qui paraît, porte gauche, enveloppée dans une mante, la figure couverte d'un voile de dentelle. — S'élançant vers elle et à mi-voix.) Ah! vous voilà! partons!

Il lui offre le bras droit.

LA MÔME, reconnaissant Petypon qui à ce moment se retourne de son côté. — Sapristi, Petypon! (Elle se courbe comme une petite vieille et prenant le bras de Corignon, d'une voix tremblotante.) Au revoir, monsieur!

PETYPON, s'inclinant. — Au revoir, madame! (A part, pendant qu'ils sortent par la terrasse, côté cour.) Sa grand-mère, sans doute!

Scène XIII

PETYPON, LE GÉNÉRAL, puis EMILE

PETYPON. — Quelle drôle d'idée d'écrire au général puisqu'il est chez lui! Enfin, ça ne me regarde pas!

LE GÉNÉRAL (1), venant de la terrasse et entrant par la première baie. Il tient à la main la gaine qu'il repose en passant sur la cloche. — C'est étonnant!... Tu n'as pas vu Corignon? Je ne peux pas mettre la main dessus.

PETYPON (2). — Mais, si fait! (Déclamant.) Voici même une lettre, qu'entre vos mains, mon oncle, il m'a dit de remettre!

Il remet la lettre et discrètement s'écarte un peu à droite.

LE GÉNÉRAL, décachetant la lettre. — A moi? quelle drôle d'idée!... (Après avoir parcouru la lettre des yeux.) Oh!

PETYPON. — Quoi?

LE GÉNÉRAL. — Mille tonnerres!

PETYPON. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE GÉNÉRAL*, s'emportant. — Le polisson! Il me rend sa parole et il m'écrit qu'il part avec sa maîtresse!... Nom d'un chien! Ah! il croit que parce qu'il est mon filleul... Eh! bien, je lui ferai voir! (Remontant et appelant en voyant Emile qui, venant du fond droit, est en train de traverser la terrasse.) Emile!

EMILE, faisant immédiatement demi-tour à l'appel de son nom et accourant par la première baie côté jardin, pour s'arrêter dans l'encadrement de la baie centrale. — Mon général?

LE GÉNÉRAL. — Vous n'avez pas vu le lieutenant Corignon?

EMILE (1). — Si, mon général! il montait en voiture avec M^{me} Petypon.

PETYPON (3). — Hein?...

LE GÉNÉRAL (2), bondissant. — Qu'est-ce que vous dites?... avec M^{me} Petypon?... Corignon?... (Brusquement, faisant pirouetter Emile par les épaules et l'envoyant baller d'une tape du plat de la main.) C'est bien! allez! (Redescendant vivement, à Petypon, tandis qu'Emile se sauve par la porte de gauche.) Tu as entendu? il a enlevé ta femme!

PETYPON, a un sursaut des épaules, puis, joignant les mains et sur un ton pâmé. — C'est vrai?

LE GÉNÉRAL, avec un recul de surprise. — « C'est vrai! » C'est tout ce que tu trouves à dire?... « C'est vrai?... » Vlà tout l'effet que ça te fait?... (Volubile et énergique, en marchant sur Petypon.) Oh! mais, ça ne se passera pas comme ça! Si tu es philosophe, moi je ne le suis pas!... Tu portes mon nom; et tu sauras qu'il n'y a jamais eu de cornards dans ma famille! ce n'est pas toi qui commenceras! (Il est remonté à grandes enjambées jusqu'à la porte de gauche, l'ouvrant d'un coup de poing et appelant.) Emile!

EMILE, sortant de gauche deuxième plan. — Mon général?

LE GÉNÉRAL, qui est revenu dans le mouvement jusqu'à la console de gauche. — Vite! préparez ma valise et celle de M. Petypon et descendez-les!

Il fait pirouetter Emile et l'envoie d'une poussée jusqu'à la porte de gauche par laquelle celui-ci disparaît.

EMILE, tout en se sauvant. — Bien, mon général.

PETYPON, au général qui revient sur lui. — Mais pourquoi?

LE GÉNÉRAL, bondissant à la question de Petypon. — « Pourquoi! » (Saisissant Petypon au collet et le secouant comme un prunier.) Tu penses que je vais les laisser filer sans que nous courions après?... (L'envoyant n° 1 près du piano.) Attends-moi! (Tout en prenant son képi

dont il se coiffe.) Je vais voir si par hasard ils n'ont pas encore eu le temps de partir. Et s'ils sont partis, je t'emmène et nous les rattrapons!

Tout en parlant il remonte au fond, et dans l'encadrement de la baie il rencontre Gabrielle qui, après avoir fait le tour du parc, arrive de droite de la terrasse.

GABRIELLE, toujours palpitante. — Ah! général!...

LE GÉNÉRAL, sans s'arrêter, en passant devant elle. — Oh! vous, la folle, foutez-moi la paix!

Il sort, terrasse côté cour.

Scène XIV

PETYPON, GABRIELLE, puis LE GÉNÉRAL, puis MONGICOURT

GABRIELLE (2), apercevant son mari. — Ah! Lucien!

PETYPON (1), descendant. — Nom d'un chien! Là v'là revenue!

GABRIELLE (2), courant à lui. — Toi! toi ici!...

PETYPON. — Oui! Oui! je t'expliquerai!...

GABRIELLE, haletante. — Ah! Lucien! Lucien! ne me quitte pas! sauve-moi! le château est possédé du démon!

PETYPON, la poussant vers la sortie (terrasse baie du milieu). — Ben oui! Ben oui! Calme-toi! là! nous allons partir! va devant! va devant! (Arrivé à la baie, apercevant le général revenant côté droit terrasse.) Nom d'un chien! le général!

Instinctivement, il donne une dernière poussée à sa femme qui l'envoie près du buffet, en même temps qu'il descend jusque devant le piano.

LE GÉNÉRAL, descendant carrément. — Ça y est! ils sont partis! (A Petypon.) Lucien, M^{me} Petypon est une drôlesse!

GABRIELLE (3) bondissant. — Qu'est-ce qu'il a dit? (Elle descend vers le général, le saisit par l'arrière-bras de façon à lui faire faire demi-tour face à elle et, prenant du champ, lui envoie un soufflet retentissant.) Tiens!

LE GÉNÉRAL (2), se cabrant au soufflet. — Mille tonnerres!

PETYPON (1), comme s'il avait reçu le soufflet lui-même. — Oh!

GABRIELLE, remontant. — Ah! madame Petypon est une drôlesse!

Elle sort furieuse par la porte premier plan droit.

LE GÉNÉRAL, traversant la scène et gagnant l'extrême droite. — Mort de ma vie! C'est la première fois qu'une femme ose porter la main sur moi... pour un pareil motif!

MONGICOURT (2), qui a apparu à gauche sur la terrasse sur ces derniers mots, apercevant le général et descendant à lui, la bouche enfarinée. — Ah! vous voilà, général! Je vous cherchais!

LE GÉNÉRAL (3). — Ah! vous arrivez bien, monsieur!... vous êtes responsable des actes de votre femme: Vlan!

Il lui applique un soufflet retentissant qui l'envoie tomber sur la chaise près du piano.

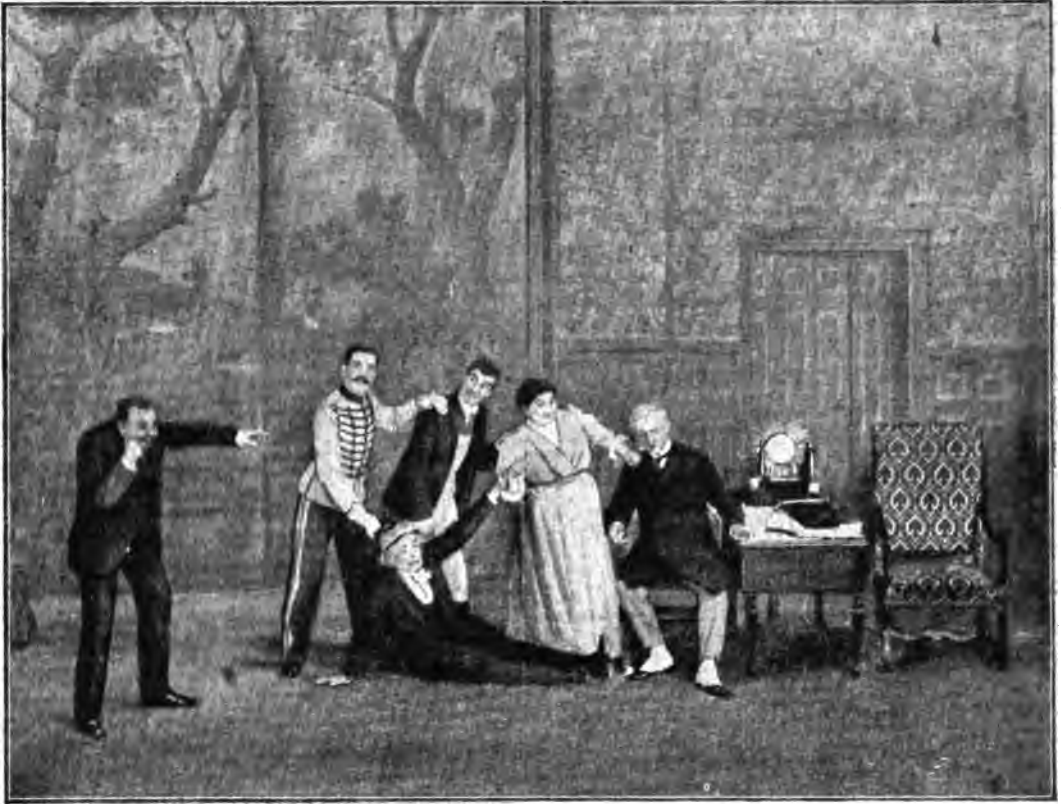
MONGICOURT, s'affalant sur la chaise. — Oh!

LE GÉNÉRAL. — Je suis à vos ordres, monsieur! (A Petypon, tout en remontant vers la terrasse d'un pas accéléré.) Viens, toi! courons après eux!

PETYPON, passant dans un mouvement arrondi devant Mongicourt pour courir à la suite du général. A Mongicourt, tout en passant. — Oh! ça se gâte!... ça se gâte!

Il sort vivement, tandis que Mongicourt reste à se frotter la joue d'un air abruti.

(*) Toute cette scène, ainsi que la scène finale, doit être jouée par le général dans un mouvement d'enfer et sur un diapason à tout casser.



Mongicourt.

Chamerot. Petypont, Etienne. Gabrielle. Le Général.

SCÈNE XII. — Mongicourt : « Sapristi ! ils ont oublié de mettre les gants !... »

ACTE III

Même décor qu'au premier acte. Les meubles sont aux mêmes places où on les a laissés à la fin du premier acte. (Le pouf, inutile pour l'acte, peut être supprimé.)

Scène première

GABRIELLE, ETIENNE

Gabrielle, dans son costume de voyage du second acte (chapeau et cache-poussière), entre de droite, suivie d'Etienne qui porte son sac de nuit et sa couverture de voyage.

GABRIELLE (1), descendant en scène. — Comment, monsieur n'est pas là ?

ETIENNE (2). — Non, madame, monsieur est sorti ! je l'ai vu tout à l'heure, avec son chapeau sur la tête.

GABRIELLE. — Comme c'est agréable ! il aurait bien pu se dispenser, à une heure où il devait bien se douter que j'allais arriver... (On sonne.) Tenez, c'est peut-être lui ! Allez ouvrir.

ETIENNE, posant les deux colis à terre au fond. — Oui, madame !

Il sort de droite en laissant la porte ouverte.

GABRIELLE. — Non, vraiment, je ne comprends rien à la conduite de mon mari !... (S'asseyant sur le canapé.) Il en use vis-à-vis de moi avec une désinvolture !... Hier, il me voit chez son oncle ; il assiste à la scène qui s'est passée !... et au lieu de partir avec moi, justement indigné, il me plante là et il prend

le train avec le général ! C'est d'un manque d'égards ! (Se levant en voyant Etienne qui rentre de droite.) C'est monsieur ?

ETIENNE (2). — Non, madame, c'est un jeune homme qui...

GABRIELLE (1). — Oh ! non, non ! voyez ce qu'il veut ; et, à moins que ce ne soit absolument urgent, je n'y suis pour personne.

ETIENNE. — Bien, madame !

Il ressort par où il est venu.

GABRIELLE, au-dessus du canapé, se dirigeant vers sa chambre. — Ah ! non, merci ! j'ai bien la tête à recevoir des visites !

Elle sort de gauche deuxième plan.

Scène II

ETIENNE, LE DUC

ETIENNE, emboitant le pas au duc qui entre vivement, avec un bouquet de fleurs à la main, et s'arrête au milieu de la scène, l'œil inquisiteur et l'air impatient. — Mais je répète à monsieur que madame arrive à l'instant de voyage ; et, après une nuit de chemin de fer, monsieur comprendra qu'à moins qu'il ne s'agisse d'une affaire très urgente... !

LE DUC, parlé saccadé. — Oh! oui!... très urgente!... Dites seulement à madame que c'est le duc de Valmonté et vous verrez!

Il gagne la gauche.

ETIENNE. — Le duc de...?

LE DUC, par-dessus l'épaule. — ... Valmonté.

ETIENNE, ne pouvant réprimer un sifflement d'admiration — Ffuie!

LE DUC, se retournant. — Vous dites?

ETIENNE, vivement. — Rien, monsieur! rien!

LE DUC. — Allez! Madame doit m'attendre.

Il s'assied sur le canapé.

ETIENNE. — Ah! pour ça non, monsieur.

LE DUC. — Non?

ETIENNE. — Madame m'a dit qu'elle n'y était pour personne.

LE DUC, avec un sourire de fatuité. — Eh! ben...! vous voyez bien qu'elle m'attend!

ETIENNE, étonné. — Ah?

LE DUC, se levant et lui mettant dans la main une pièce de cinq francs. — Tenez! .

Il passe 2.

ETIENNE, regardant la pièce qu'on vient de lui donner. — Oh! merci, monsieur! (A part.) Oh! ces grands seigneurs! comme ils savent donner de la valeur à leurs moindres gestes! (Haut, en avançant la chaise qui est près du canapé.) Je dirai que c'est urgent!

Il prend les deux colis et sort de gauche.

LE DUC. — C'est ça! (Arpentant un instant la scène, puis s'arrêtant en posant la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements.) Je suis très ému! (Posant son bouquet et son chapeau sur la table et tirant de la poche à mouchoir de son veston une petite glace de poche, se mirant avec complaisance.) Pas mal! en physique! (Se regardant de plus près.) Aïe! j'ai un bouton sur le nez! c'est embêtant, moi qui n'en ai jamais! Il faut que précisément aujourd'hui...! C'est l'émotion! (Il remet le miroir dans sa poche, puis, reprenant son chapeau et son bouquet.) Je suis très ému!

VOIX DE GABRIELLE, en coulisse. — Mais, enfin, voyons, je vous avais dit que je n'y étais pour personne!

Scène III

LE DUC, GABRIELLE, ETIENNE

LE DUC, s'élançant radieux vers la porte en la voyant s'ouvrir. — Ah! (Pivotant sur les talons et avec désappointement en voyant paraître Gabrielle.) Zut! c'est son amie!

Il redescend.

ETIENNE, à mi-voix, à Gabrielle qu'il suit. — Il paraît que c'est très urgent, madame! très urgent!

GABRIELLE, grognement de mauvaise humeur. — Ah!

Etienne sort de droite, en adressant au duc en passant des signes d'intelligence, tandis que Gabrielle descend par la gauche du canapé. Gabrielle, surmontant sa mauvaise humeur, s'incline légèrement à la vue du duc.

LE DUC, s'inclinant poliment, mais froidement. — Madame!

GABRIELLE. — Le duc de Valmonté?

LE DUC. — Lui-même, madame!

GABRIELLE, lui indiquant la chaise près du canapé. — Ah! parfaitement, oui, oui!... (Elle s'assied sur le canapé tandis que le duc, faisant contre fortune bon cœur, s'assied sur la chaise, — un temps d'embarras réciproque.) C'est bien vous, monsieur, qui étiez à la soirée du général Petypon du Grêlé quand je suis arrivée?

LE DUC, s'inclinant légèrement. — En effet, madame! c'est là que j'ai eu l'honneur de vous voir! (Ils échangent une petite inclination de tête, puis silence gêné de part et d'autre. Le duc regarde à droite et à gauche derrière lui, visiblement préoccupé de tout autre chose que de la présence de M^{me} Petypon. Celle-ci, ne comprenant rien à l'attitude du duc, promène un œil étonné du duc au public et du public au duc. Brusquement, ce dernier, à Gabrielle.) Et... et madame Petypon va bien?

GABRIELLE. — Pas mal, merci! Un peu fatiguée par le voyage, et en plein dans l'aria des malles.

LE DUC, regardant dans la direction de la porte de gauche où il suppose que doit être celle pour qui il vient. — Oh! comme c'est ennuyeux!

GABRIELLE, intriguée par l'attitude du duc, regardant dans la direction où il regarde et à part. — Qu'est-ce qu'il regarde comme ça?

LE DUC, brusquement. — Mais, enfin, elle n'est pas souffrante?

GABRIELLE, se retournant vers le duc. — Qui?

LE DUC. — Madame Petypon?

GABRIELLE. — Ah? (A part.) Quelle drôle de façon de parler à la troisième personne, comme un valet de chambre. (Haut.) Non! merci bien!

LE DUC. — Ah! tant mieux! tant mieux!

Nouveau regard du duc dans la direction de la porte.

Nouvel étonnement de Gabrielle. A un moment leurs regards se rencontrent, ils échangent une petite salutation avec un petit rire contraint: « Eh! eh! eh! eh! eh! » puis, détachant leur regard l'un de l'autre, ils reprennent chacun leur attitude première.

GABRIELLE, au bout d'un instant, dans un mouvement d'impatience. — Mais, pardon, monsieur... je suis un peu pressée, et si vous vouliez bien...?

LE DUC, se levant et, tout en parlant, remontant entre la chaise et le canapé. — Mais allez donc, madame... allez donc! ne vous occupez pas de moi! je serais désolé...

Il pivote sur les talons et tourne le dos à M^{me} Petypon, sans plus s'occuper d'elle.

GABRIELLE, interloquée, se levant. — Hein?... Mais non, du tout! Ce n'est pas ce que je veux dire! Seulement, je n'ai que quelques instants à vous accorder, et alors, vous comprenez...!

LE DUC, qui dans ce jeu de scène a fait en quelque sorte le tour du dossier de sa chaise, redescendant à droite de celle-ci, sur un ton pincé. — C'est bien aimable à vous! (S'asseyant.) Je n'en abuserai pas!

GABRIELLE, se rasseyant également. — Vous m'excusez, n'est-ce pas?

LE DUC, pincé. — Mais comment donc! (Moment de gêne de part et d'autre. Quand leurs regards se rencontrent, ils échangent une petite salutation accompagnée d'un sourire forcé. Après un temps, et pour dire quelque chose.) Bien charmante soirée, n'est-ce pas, chez le général.

GABRIELLE, le regarde avec étonnement, puis. — Charmante, en effet!

Un temps.

LE DUC. — Quel beau pays que la Touraine!

GABRIELLE, de plus en plus étonnée. — Ah! oui!... mais...

LE DUC. — Le verger de la France!

GABRIELLE, interloquée. — Ah?

LE DUC, à part. — Si elle croit que ça m'amuse de bavarder comme ça avec elle. (Brusquement, à Gabrielle, en tendant machinalement son bouquet vers elle.) Voulez-vous me permettre, madame...

GABRIELLE, qui croit qu'il lui offre le bouquet. — Oh! merci!

Le DUC, ramenant vivement son bouquet qui vient lui fouetter l'épaule gauche. — Non!

GABRIELLE, ahurie. — Ah!

LE DUC. — ...de vous poser une question?

GABRIELLE. — Mais... certainement.

LE DUC. — Est-ce qu'il faut longtemps pour défaire des malles?

GABRIELLE, sentant la moutarde lui monter au nez. — Hein! Mais je ne sais pas! ça dépend! quand on n'est pas dérangé... (Brusquement, en se levant.) Mais, pardon, monsieur! Je ne suppose pas que vous soyez venu pour me parler de la Touraine et du temps qu'il faut pour défaire des malles.

LE DUC, qui s'est levé en même temps que Gabrielle. — Oh! non, madame!

GABRIELLE. — Le valet de chambre m'a dit que c'était pour une chose très urgente...!

LE DUC. — Oh! oui, madame! très urgente!

GABRIELLE, s'asseyant. — Eh! bien, parlez, monsieur! de quoi s'agit-il?

LE DUC. — De quoi?... euh!... (Brusquement, pivotant sur les talons.) J'peux pas vous le dire!...

Il remonte à droite.

GABRIELLE, se levant, absolument ahurie. — Comment?

LE DUC, se retournant vers Gabrielle. — Non, madame, non! ne m'interrogez pas! parlons de ce que vous voudrez; mais quant à vous dire l'objet qui m'amène, n'y comptez pas!

Il remonte fond droit.

GABRIELLE. — Hein? (A part.) Eh! bien, en voilà un original! (Haut.) Mais, pardon, monsieur... alors, pourquoi êtes-vous ici?

LE DUC. — Ça, madame... (Pirouettant sur lui-même, et sur un ton malicieux.) c'est mon affaire!

GABRIELLE, bouche bée. — Ah?

LE DUC, brusquement, et sur un ton assez précipité. — Mais le temps passe! Je vois que madame Petypon est occupée; je ne veux pas la déranger le moins du monde; je reviendrai.

GABRIELLE, même jeu. — Ah?

LE DUC. — Au revoir, madame! je reviendrai!... je reviendrai! (A part, sur le pas de la porte.) Plus souvent que je lui raconterai pour qu'elle aille faire des potins! Ah! ben!

Il sort de droite en remportant son bouquet.

GABRIELLE, reste un temps comme médusée, puis, tout en reposant la chaise au-dessus du canapé. — Mais, qu'est-ce que c'est que ce toqué-là?... (Remontant vers la porte de droite laissée ouverte par le duc.) Il vient me déranger pour me dire que la Touraine est le verger de la France! Il en a un toupet!

Elle referme la porte.

Scène IV

GABRIELLE, PETYPON

PETYPON, surgissant de la tapisserie du fond. — Qui est-ce qui a sonné tout à l'heure?

GABRIELLE, se retournant à la voix de son mari — Lucien!

PETYPON (1), au fond. — Toi!... Ah! ça, depuis quand es-tu arrivée?

GABRIELLE (2), au fond. — Mais depuis dix minutes! Etienne m'avait dit que tu étais sorti.

PETYPON. — Moi, pas du tout... C'est-à-dire que j'étais sorti pour remettre une lettre à un commis-

sionnaire... Mais il y a vingt-cinq minutes que je suis rentré. (Brusquement, la prenant par le poignet et la faisant descendre à l'avant-scène.) Ah! te voilà!... eh bien, tu en as fait de belles!

GABRIELLE, ahurie. — Moi! Où ça? Quand ça? Comment ça, de belles?

PETYPON. — Mais, là-bas, chez mon oncle!

GABRIELLE. — Ah! non, celle-là est raide! C'est bien à toi à me faire des reproches!

PETYPON. — Mais, évidemment! Te permettre de lever la main sur mon oncle!

GABRIELLE. — Tu aurais peut-être voulu que j'acceptasse de sang-froid ses insultes!

PETYPON. — Mais il n'a jamais eu l'intention de t'insulter!

GABRIELLE, remontant et, par un mouvement arrondi, au-dessus de Petypon, gagnant jusque derrière le canapé. — Ah! très bien! Si tu trouves que ce qu'il m'a dit était une gracieuseté!

PETYPON. — Enfin, quoi!... Qu'est-ce qu'il t'a dit?

GABRIELLE, au-dessus du canapé. — Rien, rien. C'est entendu!... (Brusquement, venant s'appuyer sur le dossier du canapé comme sur la rampe d'un balcon.) Et à Mongicourt, hein? ce pauvre Mongicourt qui ne lui avait rien fait... — Oh! il en a ragé pendant tout le voyage! — c'est peut-être aussi par gracieuseté qu'il lui a appliqué la main sur la figure?

Elle est redescendue par la gauche du canapé sur lequel elle vient s'asseoir.

PETYPON, haussant les épaules. — « Une gracieuseté »! Evidemment non, ce n'est pas une gracieuseté; mais, enfin, quand on a reçu une gifflée, on éprouve le besoin de la rendre. C'est humain, ça.

GABRIELLE. — Eh! ben...! Tu étais là, il n'avait qu'à te la rendre.

PETYPON. — A moi?

GABRIELLE. — Dame! c'était plus logique que de la donner à Mongicourt!... Tu es mon mari; ça te revenait!

PETYPON, avec une révérence. — C'est ça, comment donc!... j'aurais même dû offrir ma joue?

GABRIELLE, se levant. — Ah! la la! J'aurais mieux fait de ne pas y mettre les pieds, dans son sale château!... (Gagnant la gauche.) Tout ça pour arriver à me faire traiter de drôlesse.

PETYPON. — Pourquoi as-tu pris ça pour toi?... Il parlait peut-être d'une autre personne! Il y a plus d'une femme à la foire qui s'appelle... Martin!

GABRIELLE. — Mais qui?

PETYPON, écartant de grands bras, tout en gagnant la droite. — Ah! qui? qui? est-ce que je sais, moi?

GABRIELLE, brusquement. — J'y suis!

PETYPON, étonné, se retournant à l'exclamation de Gabrielle. — Tu y es?

GABRIELLE, en ponctuant chaque syllabe. — Il parlait de ta tante!

PETYPON, faisant deux pas vers Gabrielle. — De ma...? (Saisissant la balle au bond.) Oui! oui! Voilà! (A part, les yeux au ciel.) Pardonne-moi, pauvre tante, si tu m'entends là-haut!

Il gagne la droite.

GABRIELLE. — Oh! je suis désolée! Qui aurait cru ça? Une femme si charmante!... (Un temps.) C'est vrai que je l'avais trouvée tout de même un peu drôle!...

PETYPON, ahuri, revenant vers Gabrielle. — Comment, « l'avais trouvée »? tu ne l'as jamais vue!

GABRIELLE. — Moi? Si!

PETYPON, de plus en plus étonné. — Quand ?

GABRIELLE. — Hier !

PETYPON, même jeu, très large. — Hein ?

GABRIELLE, s'asseyant sur le canapé. — Le général nous a présentés !

PETYPON. — Il vous a... ! (A part, ahuri, tout en gagnant l'extrême droite.) Ah ! ça, voyons, voyons ! Je n'y suis plus, moi ! (Récapitulant.) — Elle a vu ma tante, qui n'est plus depuis huit ans ! (Un temps.) et c'est mon oncle qui la lui a présentée ??? (Haut à Gabrielle, en allant vers elle.) Voyons, tu es bien sûre que mon oncle... ?

Scène V

LES MÊMES, ETIENNE

ETIENNE, le bouquet du duc et une lettre à la main. — Voici un bouquet et une lettre pour madame !

GABRIELLE (1), se levant, étonnée. — Pour moi ?

PETYPON (2), prenant bouquet et lettre des mains d'Etienne et passant la lettre à Gabrielle. — C'est ta fête ?

GABRIELLE. — Pas que je sache !

ETIENNE (3), près de Petypon. — C'est le jeune homme de tout à l'heure qui m'a dit de remettre ces fleurs en mains propres à madame, avec ce mot qu'il vient d'écrire.

GABRIELLE. — A moi ! mais qu'est-ce qu'il me veut encore ?

PETYPON. — Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

GABRIELLE. — Je ne sais pas ; un jeune toqué !

ETIENNE. — M. le duc de Valmonté.

PETYPON, ne faisant qu'une volte sur lui-même et allant fouetter de son bouquet la poitrine d'Etienne, à part. — Nom d'un chien !

ETIENNE, recevant le bouquet dans le creux de l'estomac. — Oh !

PETYPON, lui laissant le bouquet dans les bras et le faisant virevolter en le poussant par les épaules vers la sortie. — C'est bien, allez !

ETIENNE, sortant, avec le bouquet. — Je vais le mettre dans l'eau !

PETYPON, redescendant vivement vers Gabrielle. — Attends, donne ! Je vais te lire...

GABRIELLE, qui a déjà décacheté la lettre, écartant celle-ci de la portée de son mari. — Pourquoi ça ? Je lirai bien moi-même !

PETYPON, à part, tout en gagnant la droite. — Mon Dieu ! Quelle nouvelle tuile ?...

GABRIELLE, exclamation de surprise. — Ah !

PETYPON, se retournant vers elle. — Quoi ?

GABRIELLE. — Mais il est fou ! regarde-moi ce qu'il m'écrit, cet imbécile !

PETYPON, se rapprochant. — Quoi donc ?

GABRIELLE, lisant en faisant volontairement ressortir le côté lyrique de la lettre. — Ah ! madame ! Depuis que votre voix enchanteresse m'a dit des paroles d'amour, mon cœur est plein de vous.

PETYPON. — Hein ?

GABRIELLE. — Des paroles d'amour, moi ! Ce tonpet ! (Lisant.) Hélas ! pourquoi faut-il que ma sottise timidité ait paralysé ma langue ? Vous étiez bien encore rageante, cependant !

PETYPON, sur un ton théâtral, tout en lui enlevant d'un geste rapide sa lettre des mains. — Qu'est-ce que tu dis ?

GABRIELLE. — Mais, c'est de la folie ! mais, jamais... !

PETYPON, continuant de lire. — Je vous écris ceci

pour brûler mes vaisseaux ; et quand je reviendrai tout à l'heure vous verrez que mon éloguence sera à la hauteur de votre amour. Je vous embrasse à pleine bouche !... (Sur un ton scandalisé.) Oh !

M^{me} PETYPON. — L'impertinent !

PETYPON, prenant du champ vers la droite pour donner plus d'ampleur à son jeu. — Oh ! Gabrielle !... à ton âge !

M^{me} PETYPON, abasourdie. — Quoi ?

PETYPON, gagnant vers M^{me} Petypon et jouant l'indignation. — Tu as détourné le jeune duc de Valmonté ! toi !

M^{me} PETYPON, de toute son énergie. — Moi ! mais tu es fou ! A peine si je lui ai dit deux mots chez ton oncle ! et quels mots : (Se tournant à demi vers la gauche pour parler à un être imaginaire qui serait censé au n° 1.) « Le général n'est pas là ?... Non ? Je vais en profiter pour voir si on monte mes malles ! » (Se tournant vers Petypon.) Je ne vois pas dans ces paroles... ?

PETYPON, énergiquement sentencieux. — Les paroles ne signifient rien ! C'est l'intonation qui fait tout !... (Changeant de ton.) Tu lui as peut-être dit ça d'un air provocant ! (La voix douceuse, l'œil en coulisse, imitant censément sa femme.) « Je vais voir... (Œillade racrocheuse.) si on monte mes malles... » (Nouvelle œillade, puis, voix ordinaire.) On peut tout dire avec la voix !... Et c'est souvent quand on ne dit rien que l'on dit le plus de choses !

M^{me} PETYPON, presque larmoyante. — Mais je t'assure que rien dans ma voix... !

PETYPON, grandiloquent. — Allons donc ! comme il n'y a pas de fumée sans feu... il n'y a pas de feu sans allumage !

M^{me} PETYPON, même jeu. — Je te jure, Lucien, que je n'ai rien allumé !

PETYPON, avec un geste de clémence. — Eh ! bien, c'est bien !... (Mettant la lettre dans la poche intérieure de sa redingote.) Je veux bien admettre que c'est inconsciemment ! Mais, en tous cas, je te défends, tu m'entends ? je te défends de revoir le duc ! Quand il reviendra, j'exige que tu fasses dire que tu ne reçois pas !

M^{me} PETYPON, tendant la main pour prêter serment. — Oh ! ça, sur ta tête !

PETYPON. — C'est bien ! Ma tête n'a rien à faire là dedans ! (A part et bien scandé, tout en descendant vers la droite.) En voilà un de réglé !...

Scène VI

LES MÊMES, ETIENNE, MONGICOURT

ETIENNE, entrant de droite et annonçant. — Monsieur Mongicourt !

PETYPON, avec découragement. — Ah ! voilà l'autre, maintenant !

Il remonte vivement à l'entrée de Mongicourt.

MONGICOURT, très nerveux, descendant (3). — Petypon ! Ah ! Je ne suis pas fâché de te voir, toi !

PETYPON, avec humeur, à Mongicourt. — Eh ! bien, oui ! bon, bien ! quoi ? tout à l'heure ! (Tout miel, à Gabrielle, tout en la prenant amicalement par les épaules.) Veux-tu me laisser avec Mongicourt, ma chère amie ?

GABRIELLE, se laissant conduire par son mari. — Oui, mon ami !... (A Mongicourt, qui arpenté nerveusement la pièce.) A tout à l'heure, monsieur Mongicourt !

MONGICOURT, sur un ton rageur. — A tout à l'heure, madame !

Gabrielle sort par la gauche.

PETYPON, qui a accompagné sa femme — une fois celle-ci sortie — se retournant à la pointe gauche du dossier du canapé. — Eh! bien, quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

MONGICOURT (2), bondissant à cette question. — Comment, « qu'est-ce qu'il y a »! tu en as de bonnes, toi! (Déposant son chapeau sur la chaise qui est derrière le canapé.) Ah! ça, as-tu oublié ce qui s'est passé entre le général et moi?

PETYPON, sur un ton détaché et avec un geste d'insouciance. — Ah!... oh!

MONGICOURT. — Quoi, « ah! oh! » Comment! ton oncle, à propos de rien, sans provocation de ma part, m'administre une paire de gifles...!

PETYPON, l'arrêtant net. — Pardon! tu as mal compté! une seule!

MONGICOURT, s'asseyant sur le canapé. — Oh! une! deux!...

PETYPON. — Oui! C'est pas la quantité qui fait.

MONGICOURT, se retournant vers Petypon. — Et tu t'imagines que ça va en rester là?

PETYPON, appuyé nonchalamment sur le dossier du canapé. — Alors, quoi?... un duel?

MONGICOURT, écartant les bras comme devant une chose inéluctable. — Eh!... Un duel.

PETYPON, descendant, avec une moue des lèvres et un hochement de tête significatifs. — Oh! c'est embêtant!... Ah! c'est embêtant!

En ce disant, il a passé dos au public et par un mouvement en demi-cercle, devant Mongicourt, et se trouve de ce fait n° 2 à droite du canapé.

MONGICOURT. — A qui le dis-tu?

PETYPON, après un temps. — Ecoute, mon cher, je regrette vivement que l'affaire ait eu lieu avec le général, parce que tu comprends, étant donné le lien de famille, je ne peux vraiment pas te servir de témoin.

MONGICOURT (1), relevant la tête. — Comment, « de témoin »?

PETYPON. — Eh! ben, oui! (Sur un ton facétieux.) Tu ne comptes pas te battre sans témoins!

MONGICOURT. — Me battre? mais où as-tu pris que je voulais me battre?

PETYPON. — Dame! qui dit: « duel »...! Tu voudrais un duel sans te battre?

MONGICOURT. — Mais c'est à toi à te battre! c'est pas à moi!

PETYPON. — Hein! Tu veux que je me batte avec le général? moi?

MONGICOURT. — Evidemment!

PETYPON. — Parce qu'il t'a giflé?

MONGICOURT. — Il m'a giflé... à cause de ta femme!

PETYPON. — Oui! mais parce qu'il croyait que tu étais son mari.

MONGICOURT (1), se levant. — Eh! bien, justement! J'en ai assez de ce rôle! et je vais aller trouver ton oncle pour lui dire toute la vérité.

Il fait mine de se diriger vers la porte.

PETYPON, l'arrêtant et sur un ton autoritaire. — Ah! non, mon ami! non! je t'en prie, hein? ne complique pas!

MONGICOURT, ahuri par son cynisme, redescendant même numéro. — Qu'est-ce que tu dis?...

PETYPON, allant et venant. — C'est vrai ça! Je me donne un mal énorme pour sortir de ce pétrin! Dieu merci, jusqu'ici, il n'y a pas eu d'éclat!...

MONGICOURT, se frottant la joue, encore sous le coup

de la gifle qu'il a reçue. — Ah! Tu trouves qu'il n'y a pas eu d'éclat?

PETYPON (2). — Enfin, il n'y a pas eu d'éclat... qui me touche!... Toi, tu es en dehors!... Ma femme ne se doute de rien; le général est toujours confit dans son erreur; actuellement j'ai pris mes dispositions pour que rien ne vienne modifier la situation: j'ai écrit ce matin au général que je pardonnerais à ma femme et que pour sceller la réconciliation je partais ce soir avec elle en Italie.

MONGICOURT (1). — Toi!

PETYPON, avec des petits yeux malicieux. — Dans une heure je recevrai de Rome une dépêche du docteur Troudinelli ainsi conçue: « Etes prié venir en consultation auprès du Saint-Père qui réclame vos lumières... Troudinelli. »

Scander ce nom ainsi: « Trou » — un temps, puis d'une seule traite « dinelli ».

MONGICOURT, le regardant, ahuri. — Comment le sais-tu?

PETYPON, d'un ton supérieurement détaché. — C'est moi qui l'ai rédigée.

MONGICOURT. — Hein?

PETYPON. — Même d'abord j'avais mis « Vittorio Emanuele ». Mais j'ai réfléchi qu'aujourd'hui les rois, avec leur manie de déplacements...! tandis que le Pape...! je suis bien sûr au moins qu'il ne bougera pas du Vatican!

MONGICOURT, dégageant un peu à gauche. — Tu es machiavélique!...

PETYPON, revenant à la charge. — Et c'est ce plan si bien combiné que tu voudrais démolir, en allant manger le morceau auprès de mon oncle!

MONGICOURT, retournant à Petypon. — Mais, enfin, tu ne peux pourtant pas me demander, pour t'être agréable, de mettre ma gifle dans ma poche avec mon mouchoir par-dessus!

Il remonte.

PETYPON. — Mais est-ce que je te demande ça!

MONGICOURT, redescendant pour s'asseoir sur le canapé. — Non, vraiment, quand je pense que j'ai fait (Accompagnant chaque chiffre d'un coup de poing sur le siège du canapé.) deux cent cinquante kilomètres pour encaisser une gifle!

PETYPON, facétieux. — Oui, ça... c'est un peu loin!

MONGICOURT, avec amertume. — Un peu!

PETYPON, se montant. — Ah! mais, aussi, tu es étonnant à la fin!

MONGICOURT, interloqué. — Hein?

PETYPON. — La France est assez grande, cependant! Il faut que tu ailles juste là-bas, dans un petit pays perdu! à la Membrole! qui est-ce qui connaît la Membrole? au moment où il y a une gifle dans l'air! Tu l'as cueillie... Il y a des gens qui ont la figure malheureuse! Tu n'avais qu'à ne pas venir!

MONGICOURT. — Ah! ben non, tu sais!...

PETYPON. — En tout cas, ce n'est pas une raison pour trahir un ami! (Avec mépris.) Tout ça pour éviter de recevoir quoi? Un petit coup d'épée.

MONGICOURT, vivement, en se levant. — Pourquoi ce serait-il moi qui le recevrais?

PETYPON, du tac au tac. — Quoi? c'est ce qui te fait reculer! Car si tu étais sûr de le donner, ça te serait bien égal d'aller sur le terrain!

MONGICOURT. — Moi!

PETYPON. — Evidemment, parce qu'alors ce ne serait plus un duel; cela reviendrait à une opération

chirurgicale: tu serais à ton affaire!... Et c'est à ça que tu l'arrêtes?

MONGICOURT, suffoquant littéralement. — Oh!

PETYPON. — Tu regardes à quoi? (Avec un superbe dédain.) à ta peau!... Ah! fi!... (Impérieusement.) Non!... non! tu ne parleras pas!... Tu fais profession d'être mon ami, dis-tu?... eh! bien, j'invoque le secret professionnel: tu ne parleras pas!

MONGICOURT, qui n'entend pas de cette oreille. — Oui, eh! bien, c'est ce que nous verrons!

Bruit de voix à la cantonade.

PETYPON, imposant silence à Mongicourt. — Chut! tais-toi!

MONGICOURT. — Qu'est-ce qu'il y a?

VOIX DU GÉNÉRAL, à la cantonade. — Mon neveu est chez lui? oui?

PETYPON, bondissant. — Nom d'un chien, mon oncle! (Entrainant Mongicourt.) Viens! viens! voilà le général!

MONGICOURT, (1) se dégageant. — Eh! bien, il arrive bien! je vais lui dire...

PETYPON, vivement, en rattrapant Mongicourt. — Non, pas toi!... Je lui dirai, moi!... viens!... viens!

MONGICOURT, prenant son chapeau sur la chaise derrière le canapé. — Bon! mais, alors, tu te charges d'arranger tout?

PETYPON. — Oui, oui! J'arrangerai tout! viens! viens!

Ils sortent tous deux par le fond. Au même moment entre Etienne qui introduit la Môme et le général.

Scène VII

LE GÉNÉRAL, LA MÔME, ETIENNE,
puis GABRIELLE

LE GÉNÉRAL (2), qui tient sous son bras deux épées enveloppées dans leur fourreau. — C'est bon! Eh! bien, maintenant, allez prévenir le docteur que le général le demande.

ETIENNE, précisant. — Le général... et madame?

LE GÉNÉRAL. — Non!... non! ne parlez pas de madame! Dites le général tout simplement.

ETIENNE, reluquant avant de sortir la paire d'épées que le général tient maintenant par les poignées, les pointes à terre. — Quel drôle de parapluie!...

Il sort par la droite.

LE GÉNÉRAL, tout en posant ses épées contre la chaise à droite de la baie. — Et maintenant, nous allons tout arranger!...

Il pose son chapeau sur la table.

LA MÔME. — Oui, oh! ben...! si vous croyez qu'il tient tant que ça à me voir!

LE GÉNÉRAL. — Mais si! Mais si! Mais, au fait, il vaut peut-être mieux que je lui parle avant!... Tenez! entrez donc par là, dans le petit salon. Je vous appellerai au moment voulu.

Il la fait passer n° 2.

LA MÔME, au général qui la conduit jusqu'à la porte de droite. — C'est ça, mon oncle! vous m'appellerez! Elle sort.

LE GÉNÉRAL, descendant à droite de la table. — Ah! bien, il va en avoir une surprise! (On frappe à la porte de gauche deuxième plan.) Entrez!

GABRIELLE, passant la tête par la porte entre-bâillée. — La conférence est terminée?

LE GÉNÉRAL, à part. — Sapristi! la folle!

GABRIELLE, à part. — Le général!

LE GÉNÉRAL, à part. — Mais qu'est-ce qu'elle fiche toujours chez mon neveu?

GABRIELLE, gagnant, toute sautillante, jusqu'à la gauche de la table. — Ah! général! que je suis heureuse...!

LE GÉNÉRAL, frappant la table d'un violent coup du plat de la main, ce qui arrête net l'élan de Gabrielle. — Ah! je vous en prie, madame! Après ce qui s'est passé entre nous...!

GABRIELLE, minaudant. — Quoi, général, vous y pensez encore?

LE GÉNÉRAL. — Comment, si j'y pense!... Ma parole, vous ne me paraissez pas avoir la moindre conscience de la gravité de vos actes.

Il descend un peu à droite.

GABRIELLE, de même. — Oh! si, mon oncle!

LE GÉNÉRAL, se retournant et flanquant une nouvelle tape sur le coin de la table. — Ah! et puis, ne m'appellez pas « mon oncle »! (Un temps.) Appelez-moi « général »...

Il s'assied dans le fauteuil à droite de la table.

GABRIELLE, de même. — Quoi? vous ne voulez pas que je sois votre nièce?

LE GÉNÉRAL. — Non!... (Prononcer « nan ».) Avant l'incident, j'ai bien voulu me prêter...! mais maintenant...!

GABRIELLE, au milieu. — Vous êtes donc intraitable! Ah! si vous saviez combien je regrette ce qui s'est passé.

LE GÉNÉRAL. — Il est bien temps, madame.

GABRIELLE. — Mais, vous savez j'étais déjà très énervée par l'apparition de tous ces revenants!

LE GÉNÉRAL, avec un grand coup de poing sur la table qui fait sursauter Gabrielle. — Ah! non, hein? Je vous en prie! (Se levant.) Ne faisons pas intervenir des blagues dans les choses sérieuses!

GABRIELLE. — Des blagues! mais, général, je vous jure...!

LE GÉNÉRAL. — Tenez, voulez-vous que je vous donne un bon conseil? Eh! bien, quand il vous arrivera d'en voir encore, des apparitions, prenez donc une bonne trique; et flanquez-lui une roulée à votre apparition: vous verrez ce qu'il en restera!

GABRIELLE, gagnant légèrement à gauche. — Oh! général, pouvez-vous blasphémer!...

LE GÉNÉRAL. — Parfaitement! (Tout en venant à elle.) Ça vous édifiera sur la valeur de vos croyances, et évitera pour l'avenir de vous faire commettre des actes... que vous déplorez ensuite.

GABRIELLE, avec élan. — Oh! oui, général, de tout mon cœur! et je vous en demande bien sincèrement pardon.

LE GÉNÉRAL, promène un instant sur elle un regard de côté, puis sur un ton radouci. — Allons! soit, madame! (Lui donnant une petite tape amicale sur la joue.) devant l'expression de vos regrets...

GABRIELLE, même jeu. — Ah! général...!

LE GÉNÉRAL, l'arrêtant court. — Mais ceci, bien entendu, à la condition que votre mari confirme vos excuses en y ajoutant les siennes!

Il passe n° 1 devant Gabrielle.

GABRIELLE. — Oh! si ce n'est que ça, il vous les fera.

LE GÉNÉRAL. — Vous comprenez, moi... j'ai giflé votre mari!

GABRIELLE *. — Hein? aussi? Il ne me l'avait pas dit.

LE GÉNÉRAL. — Tiens, parbleu? il ne s'en est pas vanté! (Remontant fond droit.) Moi, au fond, je ne lui en veux pas.

Scène VIII

LES MÊMES, PETYPON

PETYPON (1), surgissant du fond. — Ah! mon oncle! (A part.) Fichtre, ma femme!...

LE GÉNÉRAL (2), se retournant à la voix de Petypon. — Eh! Arrive donc, toi! tu me fais attendre...

En ce disant, il descend obliquement vers la gauche en passant devant Petypon.

GABRIELLE, qui est allée vivement à Petypon. — Ah! Lucien! Nous nous sommes expliqués avec le général. Il est bon! Il m'a pardonné.

PETYPON. — Oui?

LE GÉNÉRAL, de l'extrême gauche et face au public. — Ah! oui, mais à condition que votre mari me fera des excuses.

PETYPON. — Mais comment donc! Mais c'est entendu.

LE GÉNÉRAL, entre chair et cuir. — Oui! Enfin ça... c'est son affaire!

Il s'assied sur le canapé.

PETYPON. — Chère amie, j'ai à causer avec mon oncle, alors, si tu veux bien...?

GABRIELLE, se dirigeant vers la porte de droite, accompagnée par Petypon. — Oui, oui! comment donc! (Fausse sortie. Se retournant vers Petypon, et à voix basse.) Dis donc! Tu ne m'avais pas dit que le général t'avait giflé.

PETYPON, la suivant. — Hein! Moi? Quand ça donc?

GABRIELLE. — C'est lui qui vient de me le dire...

PETYPON. — Ah! oui!... Oh! j'étais tout petit!

GABRIELLE. — Mais non, hier!

PETYPON. — Ah! hier, oui! oui! oh! mais si gentiment.

GABRIELLE. — Ah?

PETYPON. — D'un oncle, tu sais, c'est une taloche.

GABRIELLE, peu convaincue par cette explication. — Oui! Oui!

PETYPON. — Allez! Va! va!

Il la fait sortir et referme la porte.

LE GÉNÉRAL, qui de son canapé n'a pas cessé de les observer d'un œil amusé. — Dis donc! C'est pas possible! T'en pincas pour elle!

PETYPON, redescendant. — Hein! Moi? Pourquoi?

LE GÉNÉRAL. — Dame, chaque fois qu'on vient ici on la trouve!... Sais-tu que, si elle était un peu moins... blette, ça donnerait à jaser!

Il se lève.

PETYPON, qui goûte peu ce genre de plaisanterie. — Oh! mon oncle.

(*) Eviter comme le font quelquefois, par irréflexion, des interprètes du rôle de Gabrielle de dire: « Hein? lui aussi? » au lieu de « Hein? aussi? » qui est écrit. C'est en effet cette absence du mot *LUI* qui permet la confusion. Pour le général, il ne peut s'agir que de la giffe qu'il a donnée à Mongicourt et de celle qu'il a reçue de Gabrielle, tandis que Gabrielle entend la giffe que le général a donnée à Mongicourt et une autre qu'il aurait donnée à Petypon.

LE GÉNÉRAL, se rapprochant de Petypon. — Comment s'appelle-t-elle déjà? Tu me l'as présentée, mais je ne peux jamais me rappeler un nom!...

PETYPON, vivement. — Hein?... Madame, euh...! (S'arrêtant court, puis bien froidement.) M^{me} Mongicourt.

LE GÉNÉRAL. — Ah! C'est ça!... Oui, oui! « Mongicourt »! (Répétant.) « Mongicourt »! Je penserai à « gilet ».

PETYPON (2), le regardant, étonné. — A « gilet »?

LE GÉNÉRAL. — Oui... « Mon-gilet-est-trop-court »... « Mon-gilet-est-court »... « Mon-gilet-court »... « Mongicourt »! (Un temps.) J'arrive au nom comme ça.

PETYPON. — Ah! oui!... (Un temps.) Maintenant, est-ce que vous ne croyez pas que vous auriez plus vite fait de vous rappeler « Mongicourt » tout bonnement?

LE GÉNÉRAL (1), se dégageant à gauche. — Oh! la la! Oh! non!... Non!... c'est trop compliqué!...

PETYPON. — Ah?

LE GÉNÉRAL, revenant à Lucien. — Mais, je ne suis pas venu ici pour parler de ça! Lucien! je viens te prêcher la conciliation.

PETYPON. — Comment ça?

LE GÉNÉRAL. — Il ne s'est rien passé entre ta femme et Corignon!...

PETYPON, jouant le doute. — Oui, oh!...

LE GÉNÉRAL, l'arrêtant du geste. — J'en ai eu la certitude... Donc, je viens te dire: « Oublie et pardonne! »

PETYPON. — Ah! mon oncle! (Lui prenant la main.) c'est tellement mon avis, que je vous ai écrit ce matin pour vous annoncer que je pardonnais à ma femme; et que, pour sceller la réconciliation, je l'emmenais dès ce soir en Italie!

LE GÉNÉRAL. — Oui? Ah! que je suis heureux! (Brusquement le faisant virevolter par les épaules.) Attends-moi! Attends-moi!

Il se dirige précipitamment vers la porte fond droit en passant au-dessus de Petypon.

PETYPON, abasourdi. — Hein? Quoi? Qu'est-ce?

LE GÉNÉRAL. — Attends-moi!

Il sort.

PETYPON, abasourdi, gagnant la gauche devant le canapé. — Eh! bien, où va-t-il? Qu'est-ce qui lui prend?... Ah! la! la! Quel bolide que cet homme! Heureusement que je ne suis pas fragile!

Scène IX

PETYPON, LE GÉNÉRAL, LA MÔME

LE GÉNÉRAL, arrivant avec la Môme. — Venez, mon enfant! Venez!

PETYPON, bondissant en reconnaissant la Môme. — Hein?

LE GÉNÉRAL, poussant la Môme vers Petypon. — Et jetez-vous dans les bras de votre mari! il vous pardonne.

LA MÔME, entrant dans la peau du rôle, allant à Petypon les bras tendus. — Lucien...! (Prononcer « Lucian »).

PETYPON, hors de lui. — Ah! non! non! ça ne va pas recommencer! Emmenez-la! je ne veux plus la voir! emmenez-la!

LE GÉNÉRAL, descendant. — Hein? Mais comment...?

PETYPON, se réfugiant à l'extrême gauche. — Non, non! je l'ai assez vue, celle-là! (Envoyant des ruades

dans le vide dans la direction de la Môme.) Emmenez-la, je vous dis! emmenez-la!

LE GÉNÉRAL, descendant (2) entre la Môme et Petypon. — Mais, voyons! Mais tu perds la tête!

LA MÔME, commençant à sentir la montarde lui monter au nez. — Ah! et puis, zut, tu sais!... Moi, ce que j'en fais c'est pour le général! mais je m'en fiche, après tout! qu'il reste donc avec sa vieille peau!

LE GÉNÉRAL. — Hein!

PETYPON. — Qu'est-ce qu'elle a dit?

LA MÔME. — Bonsoir!

Elle remonte vers la porte comme pour s'en aller.

LE GÉNÉRAL, la retenant. — Non, non, mon enfant! Au nom du ciel! pas de coup de tête! vous le regretteriez.

LA MÔME, se laissant ramener par le général. — C'est vrai, ça! Je me mets en quatre pour lui être agréable!... pour lui éviter des embêtements!

PETYPON, craignant les pieds dans le plat. — Hein? Oui, chut!

LA MÔME. — Il n'y a pas de « hein? oui! chut »!...

LE GÉNÉRAL, cherchant à la calmer. — Mon enfant! mon enfant!

LA MÔME. — Estime-toi bien heureux que je sois bonne fille, parce que sans ça...!

LE GÉNÉRAL (2). — Oui, oui! vous avez raison! Tenez! Allez m'attendre dans le petit salon.

LA MÔME. — Oui, oh! ben, je l'ai assez vu, le petit salon.

LE GÉNÉRAL. — Si! Si! mon enfant, je vous en prie! Je vous appellerai.

LA MÔME, se laissant amadouer. — Ah! ben, c'est bien pour vous, allez!... Ah! la la!... (Sur le pas de la porte, avant de sortir.) A-t-on jamais vu! Ce vadrouilleur à la manque!

Elle sort.

Scène X

PETYPON, LE GÉNÉRAL, puis ETIENNE

LE GÉNÉRAL (2), qui a accompagné la sortie de la Môme, revenant sur Petypon toujours extrême gauche. — Ah! ça, mais tu es fou? Qu'est-ce qu'il te prend?... Comment! tu m'as dit que tu lui pardonnais; que tu l'emmenais en Italie; et quand je la jette dans tes bras, voilà comment tu l'accueilles?

PETYPON (1), devant le canapé, l'air contrit. — Je vous demande pardon, mon oncle! mais sur le moment, n'est-ce pas?... après ce qui s'est passé...! un mouvement de révolte...!

LE GÉNÉRAL, presque crié, comme s'il parlait à un sourd. — Mais puisque je te dis qu'il ne s'est rien passé!

PETYPON (1). — Oui, vous avez raison, mon oncle, appelez-la donc et que tout soit fini!...

LE GÉNÉRAL, lui tapant amicalement sur l'épaule. — A la bonne heure! Voilà qui est bien parlé.

PETYPON. — Oui!

Petypon, avec la moue d'un homme très ému, regarde le général, en le remerciant de la tête, puis brusquement, comme obéissant à l'élan de son cœur, lui tend la main droite.

LE GÉNÉRAL, lui serrant énergiquement la main de sa main droite. — Mais, dame, voyons! (Il fait mine de remonter vers la porte du fond, Petypon, qui n'a pas lâché sa main, le tire à lui. Le général, ramené contre Petypon.) Qu'est-ce qu'il y a? (Petypon, sans lâcher la main du général, tend sa main gauche, par-dessus son poignet droit. Le

général, regardant la nouvelle main qu'il lui tend.) Ah! (Il lâche la main droite de Petypon, et de sa main gauche lui serre la main gauche.) Mais oui, oui! (Il fait de nouveau volte-face pour s'en aller, mais Petypon, qui ne l'a pas lâché, le ramène à lui comme précédemment et lui tend sa main droite par-dessus sa main gauche. Le général regarde cette troisième main, étonné, puis.) Y en a plus?

PETYPON, dans un reniflement d'émotion. — Non!

LE GÉNÉRAL. — C't heureux!

PETYPON, à part, tandis que le général remonte. — Je la ficherais à la porte dès qu'il sera parti, voilà tout!

LE GÉNÉRAL, fausse sortie. — Ah! si je n'étais pas là pour tout arranger!

ETIENNE, paraissant à la porte sur le vestibule. — Monsieur, il y a deux messieurs qui sont déjà venus avant-hier.

PETYPON. — Quels deux messieurs?

ETIENNE, descendant au-dessus et à gauche du fauteuil, extatique. — Messieurs Marollier et Varlin. Ils disent qu'ils viennent de la part de M. Corignon.

LE GÉNÉRAL, exclamation. — Ah!... Je sais!

PETYPON. — Quoi?

LE GÉNÉRAL. — C'est pour ton duel!

PETYPON, bondissant et remontant vers le général. — Comment, mon duel?

LE GÉNÉRAL, catégorique. — Oui!... Tu te bats avec Corignon!... Je lui ai dit que tu attendais ses témoins.

PETYPON, redescendant devant le canapé. — Hein! Mais pas du tout! Mais en voilà une idée!

LE GÉNÉRAL, à Etienne. — Priez ces messieurs d'attendre au salon!... (Au moment où Etienne fait demi-tour pour sortir, brusquement.) Non! (Demi-tour d'Etienne en sens inverse.) Madame y est!... Dans la salle à manger...!

PETYPON, effondré. — Oh! lala! lala!

LE GÉNÉRAL, rappelant Etienne qui déjà s'en allait. — Ah!... (Etienne revient.) et puis, dites à M^{me} Petypon...! (Répétant, pour bien préciser.) à M^{me} Petypon... que le général la prie de venir dans le cabinet de monsieur.

PETYPON, vivement. — Hein! Mais non! mais non!

LE GÉNÉRAL, à Etienne. — Mais si, mais si! quoi? (A Etienne.) Allez!

ETIENNE. — Oui, mon général!

PETYPON, descendant devant le canapé. — Ah! ça va bien! Ah! ça va bien!...

LE GÉNÉRAL, descendant avec les épées qu'il est allé prendre au fond. — Et maintenant, dis que je ne suis pas un homme de précaution.

Il tire une des épées hors de la gaine.

PETYPON, se retournant. — Quoi? (Manquant de s'embrocher.) Oh!

LE GÉNÉRAL (2), relevant l'épée. — Eh! là!... attention, que diable!... il est inutile de te blesser d'avance! (Plaisamment.) c'est l'ouvrage de ton adversaire!

PETYPON (1). — C'est délicieux! (Changeant de ton.) Ah! ça, mon oncle, ça n'est pas sérieux?

LE GÉNÉRAL, sur les derniers mots de chaque phrase, fouettant l'air avec son épée de façon à raser le nez de Petypon qui est face au public, légèrement au-dessus de lui, et qui sursaute à chaque coup. — Comment ça, pas sérieux? Ce garmement mérite une leçon! (Même jeu.) Moi, comme général, je ne peux pas la lui donner! (Même jeu.) mais toi, comme mari offensé...!

Même jeu, après quoi il va poser les épées sur la table, les poignées du côté de l'avant-scène.

PETYPON, descendant extrême gauche. — Mais, qu'est-ce qu'ils ont donc tous à vouloir que je me batte?

Scène XI

LES MÊMES, MONGICOURT, puis GABRIELLE

MONGICOURT, passant la tête par l'embrasure des rideaux de la baie et appelant à voix basse. — Eh! Petypon?

PETYPON, bondissant. — Nom d'un chien, l'autre! (Se précipitant vers Mongicourt, et bas.) Oui, oui! ça va bien! je suis en train! Va, je t'appellerai!

MONGICOURT, à mi-voix. — Enfin, dépêche-toi!

PETYPON. — Mais va donc! puisque je te dis que je suis en train!

Il le repousse dans la pièce du fond.

LE GÉNÉRAL, qui rangeait les épées, se retournant. — Qu'est-ce que c'est?

PETYPON, se retournant vivement en tenant les deux rideaux fermés derrière lui. — Rien!... un malade!... un malade qui s'impatiente!... Oh! il peut attendre!... c'est une maladie chronique!

Il redescend et gagne n° 1 devant le canapé.

VOIX DE GABRIELLE. — Dans le cabinet de monsieur? le général? Bon!

LE GÉNÉRAL, allant à Petypon. — Oh! on vient de ce côté!... Ça doit être ta femme. Tu ne vas pas recommencer comme tout à l'heure?

PETYPON, voyant entrer Gabrielle. — Nom d'une pipe! Gabrielle! v'là ce que je craignais!

LE GÉNÉRAL, se retournant et reconnaissant Gabrielle. — Allons, bon! encore la folle.

GABRIELLE, allant toute sautillante jusqu'au général. — Vous m'avez fait demander, général?

LE GÉNÉRAL, avec un haussement d'épaules, passant devant Gabrielle et gagnant la droite. — Mais non, madame! Mais non!

PETYPON (2), faisant passer sa femme n° 1. — Non, non! c'est une erreur!... Va dans ta chambre! va dans ta chambre.

LE GÉNÉRAL (3), debout devant le fauteuil extatique, à part. — Ils se tutoient!

GABRIELLE (1), à Petypon. — Mais non!... Etienne m'a dit que le général me priait de venir dans ton cabinet.

LE GÉNÉRAL, éclatant de rire. — Non? Ah! quel idiot! (Se laissant tomber sur le fauteuil extatique en se tordant de rire.) Il m'envoie M^{me} Mon... Mongiletourt!

PETYPON, voyant le général sur le fauteuil. — Oh!

GABRIELLE, devant le canapé. — Qu'est-ce qu'il dit?

LE GÉNÉRAL, tandis que Petypon en catimini s'élançe derrière le fauteuil extatique. — ...quand je l'ai chargé de faire venir M^{me} Pe...

Le général reçoit le choc électrique et reste figé et souriant; c'est que Petypon vivement a frappé sur le bouton du fauteuil et que le fluide opère.

PETYPON, à part, tout en s'éloignant, de l'air le plus détaché du monde. — Ouf!

Les pouces dans l'emmanchure du gilet, il gagne avec un air détaché jusqu'au-dessus du canapé et va s'asseoir sur le bras gauche de ce dernier.

GABRIELLE, qui n'a pas vu tout le manège de son mari, tournée qu'elle est vers l'avant-scène gauche, au bout de six ou sept secondes, étonnée de ne plus entendre le général, se retournant de son côté. — Ah! mon Dieu!... le général! voix donc...!

Tout en parlant, instinctivement, elle s'est élançée vers le général.

PETYPON, sans se retourner. — Quoi?

GABRIELLE, à peine a-t-elle touché l'épaule du général, recevant la commotion. — Ah!

Elle reste figée, le sourire aux lèvres, la main gauche sur l'épaule du général, la droite en l'air, le corps bien face au public. Un temps de quatre ou cinq secondes.

PETYPON, sans se retourner. — Eh! ben, quoi? que je voie quoi? (N'obtenant pas de réponse, il se retourne et apercevant sa femme en état d'extase.) Gabrielle! qu'est-ce que tu fais?

Il se précipite vers elle, instinctivement lui aussi, l'attrape par le bras, et, subissant le fluide, glisse à terre par la force de l'élan, et reste figé sur place, les jambes allongées parallèlement à la rampe, la main gauche tenant toujours le bras de sa femme, la main droite appuyée à terre. Huit ou neuf secondes se passent ainsi. Se baser pour cela sur l'intensité et la durée de l'effet, attendre le decrescendo du rire.

Scène -XII

LES MÊMES, ETIENNE, CHAMEROT, puis MONGICOURT

ETIENNE, au bout de ce temps, paraissant à la porte de droite et annonçant. — Monsieur Chamerot! (Il attend trois ou quatre secondes qu'on lui dise : « Faites entrer! » Ne recevant pas de réponse, il descend plus en scène. Avec stupeur.) Ah!... mais qu'est-ce qu'ils ont? (S'avançant jusqu'au milieu de la scène.) Monsieur!... Madame!... Ah!

Choc, extase; il a touché de la main gauche l'épaule de M^{me} Petypon et le courant a opéré. De nouveau huit secondes environ.

CHAMEROT, las de poser dans le vestibule, entrant carrément. — Eh! ben, quoi donc, ma petite Môme! on fait attendre comme chez le dentiste? (Descendant au milieu de la scène.) Oh! sapristi, du monde!... Mon Dieu! le général! (La main au képi, parlant au général.) Mon général, excusez-moi!... J'allais chez mon oncle qui demeure au-dessus... je me serai évidemment trompé d'étage, et... Comment?... Oh! pardon, je croyais que mon général me parlait... (Devant le silence général, regardant de plus près.) Ah! çà, qu'est-ce qu'ils ont? ils sont changés en statues! (S'affolant.) Ah! mon Dieu, mais ils sont pétrifiés! (Courant jusqu'à la baie du fond, dont il écarte les rideaux en passant sans les ouvrir.) Au secours! A l'aide! (Sans s'arrêter, il est allé jusqu'à la porte de gauche qu'il entr'ouvre pour crier.) Au secours! une catastrophe! au secours!

MONGICOURT, accourant par la baie et se précipitant à la suite de Chamerot. — Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?

CHAMEROT, qui, sans s'arrêter, a fait le tour du canapé, traversant la scène en courant dans la direction du groupe. — Je ne sais pas, monsieur! Là! là! regardez-les!

Il a touché l'épaule d'Etienne, et, toc! reste figé dans la position du coureur, une jambe en l'air, tandis que sa main droite vient coiffer du képi qu'elle tient la tête de Petypon (visière du côté de la nuque).

MONGICOURT, devant le canapé. — Sapristi! ils ont oublié de mettre les gants! (Se tordant.) Le musée Grévin à domicile!... C'est à se tordre! et je n'ai pas d'appareil pour faire un instantané! (Tout en se tordant, il a traversé la scène, pour remonter jusqu'au-dessus

du fauteuil. Frappant sur le bouton de droite.) Allez! debout, les dormeurs!

Il redescend n° 1 devant le canapé. Choc simultané chez les cinq dormeurs, sur l'arrêt brusque de la machine, puis, chacun poursuivant son rêve extatique.

PETYPON (2), dansant et chantant.

A la Monaco, l'on danse,

L'on y danse,

A la Monaco, l'on danse tout en rond!

Boléro de la Cruche cassée.

Trala lalala, lalala, lala, la, etc.

Il descend vers le canapé.

CHAMEROT (3), avec des gestes d'amour, son képi dans la main.

Vous êtes si jolie,

O mon bel ange blond,

Que mon amour pour vous est un amour [profond,

Que jamais on n'oublie, etc.

LE GÉNÉRAL (6), devant la table.

As-tu vu la casquette, la casquette,

As-tu vu la casquette au père Bugeaud!

Taratata, ratata, ratataire,

Taratata, ratata, ratata.

GABRIELLE (4), amoureuxment, à Etienne.

Oh! parle encore,

Ah! je t'adore,

Oui, près de toi, je veux mourir.

Ah! oui, mourir, mourir!

ETIENNE (5), enlaçant la taille de Gabrielle et chantant sur un air à lui.

Aglé, ne sois pas farouche,

Aglé, ne m' fais pas droguer,

Et donn'-moi ta bouche,

Ta bouche à baiser...

Presque en même temps, le réveil s'opère chez chacun des sujets.

PETYPON, à part. — Qu'est-ce qu'il y a eu donc?

GABRIELLE, à part, dans les bras d'Etienne. — Où suis-je?

CHAMEROT, à part. — Eh! ben, mais, quoi donc?

LE GÉNÉRAL, à part, descendant à droite. — Ah! ça, j'bats la breloque?

TOUS, étonnés de se voir. — Ah!

ETIENNE, en retard sur le réveil général, bissant le dernier vers de la chanson. — ...*Ta bouche à baiser.*

Il embrasse Gabrielle sur les lèvres.

GABRIELLE, complètement réveillée par ce baiser. — Etienne! ah! pouah!

Elle le repousse.

ETIENNE. — N... de D...! la patronne!

Il détale, poursuivi jusqu'à la porte par Gabrielle furieuse.

CHAMEROT, apercevant le général. — Le général ne m'a pas vu! filons!

Il se précipite vers la porte de sortie qu'obstrue Gabrielle. Sans égard, il la fait pirouetter, l'envoie descendre avant-scène droite, et s'éclipse.

GABRIELLE. — Oh! brutal!

MONGICOURT, sur un ton moqueur, à Petypon. — Eh! ben, mon vieux...!

PETYPON, qui, à peine revenu à lui, n'avait pas remarqué Mongicourt. — Sapristi, Mongicourt!...

MONGICOURT (1). — Et maintenant, puisque voici le général... (Au général.) Général!

PETYPON, affolé en devinant son intention. — Non! non! Pas maintenant!

LE GÉNÉRAL (3), devant la table. — Monsieur Mongilet trop court!

MONGICOURT, à Petypon. — Comment est-ce qu'il m'appelle?

LE GÉNÉRAL, s'avançant milieu de la scène. — Nous n'avons rien à nous dire, monsieur!... que par l'entremise de nos témoins!

MONGICOURT, s'avançant vers le général, dont il est séparé par Petypon. — Mais, permettez...!

PETYPON, presque crié, en essayant de repousser Mongicourt. — Si! si! il a raison!

LE GÉNÉRAL, à Petypon. — Toi! attends-moi!... je vais chercher ta femme!

PETYPON, à pleine voix, de façon à couvrir la voix du général, sur « ta femme ». — Aha!... Oui, oui! je sais!... allez!

LE GÉNÉRAL. — Je reviens.

Il sort de droite.

GABRIELLE, aussitôt le général sorti, se rapprochant curieusement de Petypon. — Qu'est-ce qu'il a dit qu'il va chercher?

PETYPON, vivement. — Rien, rien! sa pipe, il va chercher sa pipe.

GABRIELLE. — Mais non, il a dit « ta femme ».

PETYPON. — Parfaitement! « Taphame », c'est comme ça que ça s'appelle en Algérie! Ça veut dire pipe en arabe.

GABRIELLE. — Ah!

PETYPON. — On dit je fume ma « Taphame ». (Cherchant à les entrainer dans la chambre de gauche.) Tenez! allons par là! Voulez-vous? Allons par là!

MONGICOURT, résistant. — Ah! ça, mais tu ne lui as donc pas parlé?

PETYPON, sur des charbons. — Mais si! mais si! Seulement, ça ne se fait pas si vite!...

VOIX DU GÉNÉRAL, à la cantonade. — Mais oui, mon enfant, mais oui! Je vous en réponds!

PETYPON, à part, bondissant. — Le voilà qui revient! (Saisissant Mongicourt et Gabrielle chacun par un poignet et les ramenant tous deux l'un contre l'autre pour les pousser vers la pièce de gauche.) Venez par là, venez par là!

GABRIELLE MONGICOURT
(Bousculés et roulant l'un contre l'autre dans la poussée de Petypon.)

Mais, pourquoi, pour- | Mais non, mais non! quoi?

PETYPON, poussant de plus belle. — Allez! Allez!

LE GÉNÉRAL, paraissant à la porte de droite. — Ah! Lucien, mon garçon...!

PETYPON. — Oui, oui, tout à l'heure! (Envoyant une dernière poussée.) Mais, allez donc!

Ils disparaissent tous trois derrière la porte, qui se referme.

Scène XIII

LE GENERAL, LA MOME

LE GÉNÉRAL, ahuri. — Eh! bien, quoi? il s'en va au moment où nous arrivons! (Se retournant pour faire entrer la Môme qui attend dans le vestibule.) Venez, mon

ENSEMBLE, pendant que Mongicourt (1) suit le spectacle, amusé.

PUSQU'EN J'AVI TR'VS

enfant, venez, je vais vous ramener votre mari aussi empressé et amoureux que par le passé.

LA MÔME, qui suit le général. — Ah! ben! c'est bien pour vous, général, ce que j'en fais!

LE GÉNÉRAL, (1), milieu de la scène, serrant la Môme affectueusement dans son bras gauche. — Allons, mon enfant, pas de nerfs surtout! pas de nerfs.

LA MÔME (2), appuyée langoureusement contre sa poitrine. — Ah! vous êtes bon, vous, général! (Lui frisant sa moustache de la main droite.) Vous me comprenez.

LE GÉNÉRAL, bien culotte de peau. — Mais oui, je suis bon!... (Se campant face au public, les jambes écartées, les genoux pliés, et les mains sur les genoux.) Allons, ma nièce, embrassez votre oncle.

Il tend sa joue.

LA MÔME, langoureusement. — Ah! oui, mon oncle!... Avec joie!

Elle lui prend la tête entre les deux mains, la tourne face à elle au grand étonnement du général, et longuement lui promène ses lèvres sur les yeux.

LE GÉNÉRAL, très troublé, entre chair et cuir. — Oh! nom d'un chien!... (Plus fort.) Oh! nom d'un chien! (Se dégageant et gagnant la droite.) Ah! nom d'un chien de nom d'un chien, de nom d'un chien!

LA MÔME, avec un lyrisme comique. — Ah! ce baiser m'a fait du bien!

LE GÉNÉRAL, à part, avec élan, tout en revenant à la Môme. — Ah! si elle n'était pas ma nièce! Cré nom de nom!

LA MÔME, langoureusement appuyée contre la poitrine du général, tout en lui caressant les cheveux. — Ah! C'est un homme comme vous qu'il m'aurait fallu, général! un homme... (Lui introduisant furtivement l'index dans l'oreille, ce qui le fait sursauter.) qui me comprit!... Ah! je vous assure qu'avec vous...!

LE GÉNÉRAL, se dégageant si brusquement que la Môme en manque de perdre l'équilibre. — Eh! Quoi?... Alors, mon neveu...! Il ne vous comprendrait pas?

LA MÔME. — Oh! pour ce que je lui suis!...

LE GÉNÉRAL, revenant à elle et lui prenant les mains. — Est-il possible! Il vous délaisse!... Oh!... (Brusquement, et sur un ton profond.) Et pour une autre, peut-être!

LA MÔME, courbant la tête. — Oh! ne parlons pas de ça!...

LE GÉNÉRAL. — Ah! nom de nom! Je comprends maintenant pourquoi votre coup de tête!

LA MÔME, laissant tomber sa tête contre l'épaule gauche du général. — Je n'en calculais pas la portée.

LE GÉNÉRAL, la serrant dans son bras gauche et, par un mouvement circulaire de la main droite renversée, désignant la Môme, en lui dirigeant les extrémités de ses doigts dans le creux de l'estomac. — Ah! pauvre innocente!... que de ménages ainsi disloqués par l'ineurie des maris!

Il lui donne un gros baiser.

LA MÔME, avec élan. — Ah! mon oncle!

Elle lui prend la tête comme précédemment et l'embrasse longuement sur les yeux.

LE GÉNÉRAL, émoussillé, tandis qu'elle l'embrasse. — Entre chair et cuir. — Ah! nom de nom!... (Un peu plus fort.) Ah! nom de nom! (Se dégageant et gagnant la droite en ramenant nerveusement un côté de sa redingote sur l'autre.) Ah! nom de nom, de nom, de nom! (Avec transport.) Ah!... pourquoi faut-il qu'elle soit ma nièce!... (Revenant à elle et l'enlaçant fiévreusement de son bras gauche.) Et c'est cette petite femme-là que son mari, par son indifférence, jetterait dans les bras

d'un autre?... Non, non! (Il l'embrasse sur la tempe droite.) Je ne veux pas d'un autre!... (Nouveau baiser.) Un autre ne l'aura pas!... (Nouveau baiser.) Tenez, mon enfant! (La conduisant au fauteuil extatique.) asseyez-vous là. (Tandis que la Môme s'assied, gagnant la gauche.) Je vais lui parler, moi, à votre mari!... et nous verrons!... (Revenant à la Môme.) Ah! mais, si je m'en mêle, mille millions de tonnerres...! (Il donne un grand coup de poing sur le bouton gauche du fauteuil; courant, — choc. La Môme est endormie. Le général, sans se rendre compte de l'effet de son geste, a gagné à grandes enjambées la porte de gauche; arrivé sur le seuil, il se retourne et avec un geste de la main.) Bougez pas!

Il sort. — Un temps. — La porte de droite s'ouvre et Etienne paraît.

Scène XIV

LA MÔME, endormie, ETIENNE, LE DUC

ETIENNE, annonçant. — Le duc de Valmonté!

Il s'efface pour laisser passer le duc puis sort.

LE DUC, un nouveau bouquet à la main, allant droit au canapé et s'asseyant. — J'espère que cette fois je serai plus heureux!... Je ne la comprends pas! C'est elle qui m'a demandé de venir... je lui fais dire que je suis là, et elle m'envoie la vieille! Ah! non, ça... (Apercevant la Môme endormie.) Ah! mais la voilà! (Se levant.) Ah! madame, vous étiez là! moi qui désespérais de vous voir!... Ah! je suis bien heureux! j'ai bien pensé à vous depuis hier, aussi je n'ai eu de cesse...! J'ai dit à maman que je venais chez vous... elle m'a chargé de vous exprimer tous ses bons souvenirs!... Alors, n'est-ce pas...? Mais qu'est-ce que vous regardez comme ça?... (A part.) Qu'est-ce qu'elle regarde? (Haut.) Madame! (A part.) Elle me fait une blague. (Haut.) Madame, je vous préviens que si vous me faites une blague je vais me venger!... Mais... en vous embrassant, madame... Oh! vous pouvez sourire!... Vous ne me connaissez pas, quand une fois je m'y mets...! Une fois? deux fois? Vous ne voulez pas me répondre? Non? Eh! bien, tiens!...

Il se jette à genoux et l'embrasse. Immédiatement, contact, choc. Le duc, sa figure dans le cou de la Môme, son bouquet à la main, subit l'effet du fluide.

Scène XV

LES MÔMES, endormis, LE GÉNÉRAL et PETYPON

LE GÉNÉRAL, de la coulisse, tout en ouvrant la porte de gauche. — Viens, mon ami! (Paraissant et entrant à reculons en train qu'il est de parler à Petypon qui le suit.) Viens la voir l'image de l'Innocence! Regarde-la l'image de l'Innocence! (Se retournant et apercevant le groupe endormi.) Ah!

PETYPON. — Allons, bon! qui est-ce qui a fait marcher le fauteuil!

Tout en parlant il passe devant le général et gagne jusqu'au fauteuil.

LE GÉNÉRAL, descendant à droite du canapé. — Mais, qu'est-ce que c'est?

PETYPON, pressant sur le bouton de droite du fauteuil. — C'est rien, tenez!

Il remonte devant la porte de droite. Le duc, et la Môme ont reçu le choc. — Un temps, — puis :

LE DUC

LA MÔME

(Ensemble, dans les bras l'un de l'autre.)

Une femme du monde! Ouh! le petit Ziriguy
Je suis l'amant d'une à sa Momôme! Ouh! ma
femme du monde! Oh! choute! Oh! mon lapin
maman! maman! vert.

(Ils s'embrassent.)

LE GÉNÉRAL. — Qu'est-ce qu'ils racontent?

Mais le réveil s'est produit de part et d'autre. Ils se regardent étonnés et se lèvent. La Môme descend devant la table, le duc à gauche du fauteuil. Tous deux ont encore le regard un peu égaré.

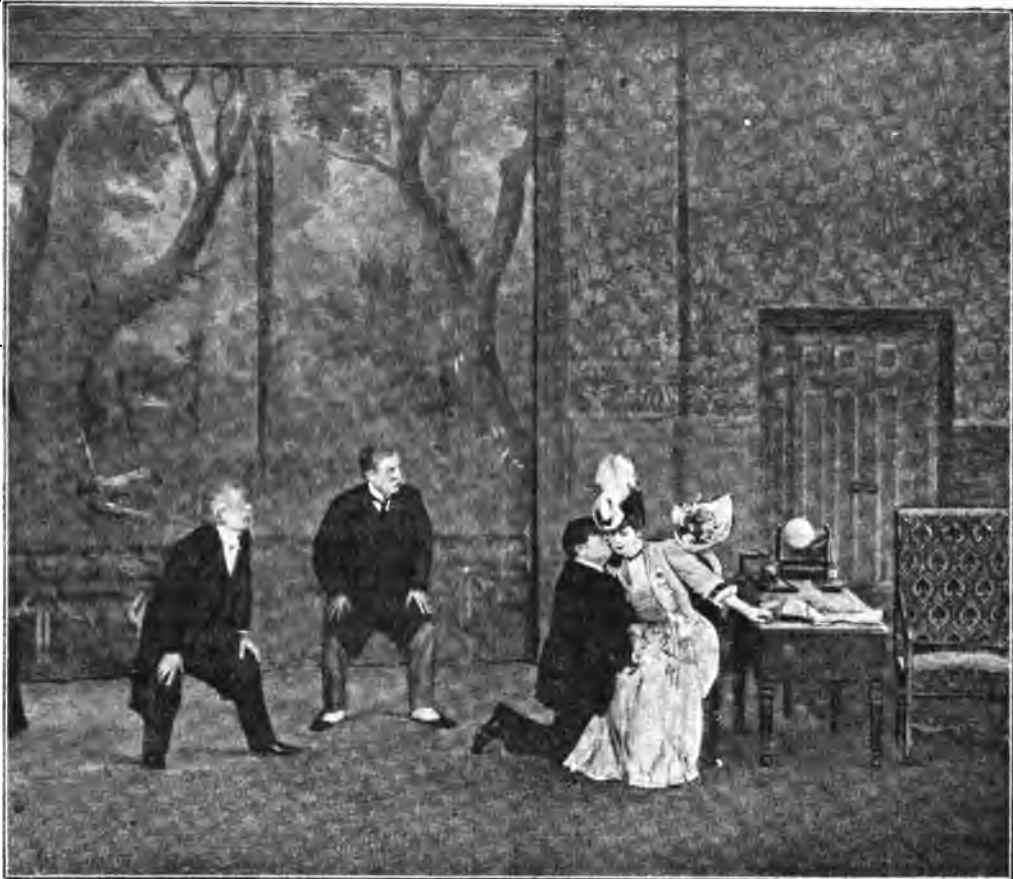
LE GÉNÉRAL (1). — Non?... Tout le monde?
PETYPON, descendant milieu de la scène. — Tout le monde.

LE GÉNÉRAL. — Oui-da! Eh! ben, moi... ça ne m'endormirait pas!...

PETYPON, sur un ton railleur. — En vérité!

LE GÉNÉRAL, passant n° 2 pour aller à la Môme. — Mais c'est pas tout ça! Mes enfants, nous voilà en présence, pas d'explications et embrassez-vous!

PETYPON, à part. — Ah! ma foi, puisqu'il n'y a pas moyen autrement...! (Haut.) Dans mes bras, ma femme!



Petypon. Le Général. Le Duc. La Môme.

Petypon : « Allons, bon! qui est-ce qui a fait marcher le fauteuil!... »

LE DUC. — Où suis-je?

LA MÔME. — Eh! bien, quoi?

LE DUC, revenu à lui tout à fait, apercevant le général.
— Le général!

Il se précipite instinctivement vers la porte de sortie, va donner contre Petypon qui obstrue le passage, et, rebroussant chemin, se précipite dans la chambre du fond.

LE GÉNÉRAL. — Hein! d'où sort-il, celui-là?

LA MÔME (3), descendant à droite. — Mais qu'est-ce que j'ai eu donc?

PETYPON (2), descendant à gauche du fauteuil extatique.
— C'est rien! rien!... C'est le fauteuil extatique: quand la bobine est en mouvement et qu'on s'assied, on s'endort.

LE GÉNÉRAL, la poussant vers Petypon. — Allez-y, sa femme!

LA MÔME, se jetant dans les bras de Petypon, dans un lyrisme comique. — Lucian!

En s'embrassant ils pivotent lentement sur eux-mêmes de façon à prendre, la Môme le n° 1, Petypon le 2.

Scène XVI

LES MÊMES, GABRIELLE, puis ETIENNE

GABRIELLE, surgissant brusquement de gauche et poussant une exclamation en voyant le tableau. — Ah!

Elle descend par la gauche du canapé.

PETYPON, se dégageant vivement et à part. — Sapristi, ma femme!

LE GÉNÉRAL, à part, gagnant la droite. — Ça y est! encore Ja folle!

GABRIELLE, allant à la Môme, les bras tendus. — Oh!... Comment, c'est toi! C'est toi qui es là!

PETYPON, à part. — Hein!

LA MÔME (2), embarrassée. — Mais oui, c'est... c'est moi!

GABRIELLE (1), lui faisant fête. — Ah! que je suis contente de te voir!

PETYPON (3), à part, ahuri. — Ma femme tutoie la Môme!...

GABRIELLE, qui tient la Môme par les mains, l'attirant à elle et l'embrassant. — Ah! ma tante!

PETYPON, à part. — Qu'est-ce qu'elle dit?

GABRIELLE, même jeu. — Ma chère tante!

LE GÉNÉRAL (4). — Ça y est!... v'là la crise...

GABRIELLE. — Ah! ce que je suis contente!... (Passant et à Petypon.) Ma tante! C'est ma tante! (À la Môme.) Oh! mais, je ne t'ai pas dit... Je ne t'ai pas dit ce qui s'est passé à la Membrole!

LA MÔME, à moitié abruti. — Non!... Non!

PETYPON, bondissant vers elle. — Non! C'est pas la peine! nous savons! nous savons!

GABRIELLE. — Mais ma tante ne sait pas...

PETYPON. — Oui, eh! bien, c'est pas le moment! pas ici! pas ici!

GABRIELLE. — Ah! comme tu voudras! (À la Môme.) Eh! bien, alors, viens dans ma chambre; je te raconterai.

PETYPON, voyant Gabrielle qui déjà remonte avec la Môme par la droite du canapé, essayant de s'interposer. — Mais non! mais non!

GABRIELLE. — Mais si, quoi?... Je te laisse avec le général et j'emmène ma tante!... (Avec élan.) Viens, ma tante!... ma chère tante!

PETYPON, les suivant. — Mais voyons...

LA MÔME. — Oh! ce qu'elle m'embête, ma nièce!

Elles sortent toutes deux par la gauche.

PETYPON, qui a suivi jusqu'à la porte, redescendant extrême gauche. — Mon Dieu! Il me semble que je navigue dans un rébus!

Tout en parlant, il a passé devant le canapé et s'assied sur le bras droit de ce dernier.

LE GÉNÉRAL, riant encore de la scène qu'il vient de voir. — Ah! c'est pas pour dire, mais elle est vraiment toquée avec sa manie de parenté!...

PETYPON, riant sans conviction. — Oui!... oui! elle est un peu...

LE GÉNÉRAL, allant vers Petypon. — Mais laissons cette échappée de cabanon...

PETYPON, à part. — Oh!

LE GÉNÉRAL. — ... et parlons de toi. Tu ne saurais croire combien je suis content de t'avoir ramené ta femme.

PETYPON. — Ma f... Ah! et moi donc!

LE GÉNÉRAL. — Quand on pense que tu délaisses une petite femme comme ça! Mais, elle est adorable, idiot! (Il lui envoie une bourrade au défaut de l'épaule.) Elle est exquise, brute! (Nouvelle bourrade.) Mais tu veux donc qu'un autre te la souffle, daim!

Nouvelle bourrade plus forte qui fait basculer Petypon.

PETYPON, assis le corps sur le siège du canapé et les jambes sur le bras de ce dernier. — Eh! mais, dites donc...! vous me paraissez bien emballé, mon oncle!

LE GÉNÉRAL, avec élan. — Moi?... Ah! je ne le cache pas! Si elle n'était pas ta femme!... si elle n'était pas ma nièce!... Ah! ah! ah!... (Ne sachant

comment traduire mieux sa pensée.) Et allez donc, c'est pas mon père!

Il pivote sur lui-même et remonte légèrement.

PETYPON, toujours dans la même position. — Qu'est-ce que vous feriez donc?

LE GÉNÉRAL, redescendant. — Ah!... je ne sais pas! Je crois, nom d'une brique, que je serais capable de t'avantager sur mon testament!

PETYPON. — Non?... Votre parole?

LE GÉNÉRAL. — Ma parole!

PETYPON, à part, tout en se levant. — Mon Dieu, et moi qui me donnais tout ce mal! (Allant au général et bien lentement pour ménager son effet.) Eh! bien, mon oncle, soyez heureux!... Elle n'est pas ma femme!

LE GÉNÉRAL, le regardant bien en face. — En vérité!

PETYPON. — Non!

LE GÉNÉRAL, avec un hochement de tête qui semble approbatif, puis. — Elle est bonne!

PETYPON. — Comment?

LE GÉNÉRAL, comme au deuxième acte. — Elle est bonne! Elle est bonne! Elle est bonne!

PETYPON. — Mais, mon oncle!...

LE GÉNÉRAL. — Ah! assez, hein? tu ne vas pas encore recommencer! Si tu dois me la faire comme ça tous les deux jours... Ah! non, non, ça ne prend plus!

PETYPON. — Je vous assure, mon oncle...

LE GÉNÉRAL, sur un ton cassant. — Oui, eh! bien, assez! J'aime pas les blagues.

Il remonte.

ETIENNE, paraissant à la porte de droite pan coupé. — Monsieur!...

LE GÉNÉRAL (2), saisi d'une inspiration. — Ah! ça n'est pas ta femme! Eh! bien, nous allons bien voir! (Se campant, le poids du corps sur les genoux écartés et pliés, les deux mains étendues pour parer à toute communication d'un personnage avec l'autre, — à Etienne.) Eh! vous...! je ne sais pas comment vous vous appelez... (Bien posément, comme pour l'énoncé d'un problème.) De qui M^{me} Petypon est-elle la femme? (Vivement, à Petypon.) Chut!

ETIENNE (3), au-dessus un peu à gauche du fauteuil extatique. — Mais... de monsieur Petypon.

LE GÉNÉRAL, triomphant. — Là! je savais bien!

ETIENNE, à part. — Mais... il est bête!

PETYPON, gagnant l'extrême gauche. — Ah! non, non! il est étonnant! Il n'y a que quand on lui ment qu'il vous croit, cet homme-là!

ETIENNE, de sa place à Petypon. — Monsieur! Ce sont les deux messieurs de tout à l'heure qui demandent si on ne les a pas oubliés?

LE GÉNÉRAL. — Ah! c'est juste! Faites-les entrer.

PETYPON, tandis qu'Etienne sort. — Ah! bon, les autres maintenant!

Scène XVII

LE GÉNÉRAL, PETYPON, puis LE DUC, puis ETIENNE, MAROLLIER, VARLIN, puis GABRIELLE.

LE GÉNÉRAL, descendant vers Petypon. — Ah! pour ta gouverne! afin de ne pas mêler ta femme à tout ça...

PETYPON. — Bien!

LE GÉNÉRAL. — Quoi « bien »?... Tu ne sais pas ce que je vais te dire... Il est convenu avec Corignon que le véritable motif de la rencontre resterait ignoré.

PETYPON, s'en moquant complètement. — Bien, bien!

LE GÉNÉRAL. — Même de ses témoins...

PETYPON. — Bon, bon!

LE GÉNÉRAL. — Donc ils ne savent rien.

PETYPON. — Bon, bon!

LE GÉNÉRAL. — Le prétexte: n'importe quoi.

PETYPON. — Oui, oui.

LE GÉNÉRAL. — Vous vous battez... parce que tu aurais dit... ou qu'il aurait dit...

PETYPON. — Entendu! entendu.

LE GÉNÉRAL. — Enfin à propos de potins... sans préciser davantage.

Il remonte.

PETYPON. — Oui! oui! Tout ce qu'on voudra. (A part, en gagnant l'extrême gauche.) Ça m'est égal, je ne me battra pas.

LE GÉNÉRAL, au-dessus du fauteuil extatique. — Ah! Diable, mais...!

PETYPON. — Qu'est-ce qu'il y a encore!

LE GÉNÉRAL. — Tu n'as pas de second témoin!

PETYPON. — Ah!... non!

LE GÉNÉRAL. — Je ne peux pas faire les deux témoins à moi tout seul.

PETYPON. — Ah! évidemment vous ne... (Brusquement.) Ah! bien, v'là tout! On se battra une autre fois!

Il redescend.

LE GÉNÉRAL. — Hein! Mais pas du tout! Mais tu en as de bonnes!

LE DUC, faisant une brusque apparition et virevoltant aussitôt en apercevant le général, pour disparaître par où il est venu. — Sapristi! Encore là!

LE GÉNÉRAL, qui a eu le temps de reconnaître le duc, d'une voix bien étalée. — Le duc!... Mais le voilà, ton second témoin! (Il remonte, écarte le rideau de droite et l'on aperçoit, à la tête du lit, le duc assis, la jambe gauche repliée sous la cuisse droite, et son bouquet toujours à la main. Au duc.) Venez, duc! venez!

LE DUC, très troublé. — Hein! Général, c'est que...!

LE GÉNÉRAL, le faisant descendre. — Mais venez, je vous dis! N'avez pas peur, quoi? on ne vous mangera pas! C'est vous qui êtes le second témoin.

LE DUC (2). même jeu. — Moi?

LE GÉNÉRAL (3). — Vous.

LE DUC, même jeu. — C'est que...

LE GÉNÉRAL. — Ne vous inquiétez pas. Vous n'avez qu'à me laisser parler et à opiner; par conséquent...

LE DUC. — J'opinerai, mon général! j'opinerai! (A part, en allant s'asseoir sur le canapé.) C'est pourtant pas pour ça que je suis venu.

ETIENNE, annonçant. — Messieurs Marollier et Varlin.

LE GÉNÉRAL, debout à droite du canapé. — Veuillez entrer, messieurs!

Marollier et Varlin entrent.

PETYPON, qui est remonté par l'extrême gauche et prend le milieu du fond de la scène, indiquant aux arrivants le général et le duc. — Mes témoins!

Marollier et Varlin descendent un peu. Echange de saluts entre les témoins tandis que Petypon, toujours par le fond, descend extrême droite, où il se tient à l'écart, adossé discrètement contre la table. Le duc, indifférent à ce qui se passe, est assis extrême droite du canapé, la jambe droite repliée sous la cuisse gauche et le corps à demi tourné dans la direction de la porte de gauche par laquelle il espère toujours voir arriver celle pour qui il est là.

MAROLLIER (3), bien qu'en civil, faisant le salut militaire au général (2). — Mon général, c'est avec orgueil que j'ai appris que j'avais à défendre les intérêts de mon client avec un témoin de votre haute importance. Aussi vous pouvez être sûr que je ferai tout...

LE GÉNÉRAL, l'arrêtant net. — Oh! je vous en prie, lieutenant!... (Un temps.) Veuillez considérer, pour la conduite de cette affaire, qu'il n'y a plus ici un général et un lieutenant...! mais des mandataires, ayant mission égale et, partant, des droits égaux. Par conséquent...!

MAROLLIER, avec un sourire légèrement sceptique. — Oui!... C'est très joli, mon général, mais comme une fois l'affaire réglée vous redeviendrez le général; et moi le lieutenant...!

LE GÉNÉRAL, même jeu. — Soit! Mais, en attendant, nous sommes témoins; restons témoins!

MAROLLIER, s'incline, puis, présentant. — Monsieur Varlin, le second témoin.

Echange de saluts.

LE GÉNÉRAL, présentant le duc en l'indiquant de la main, sans se retourner vers lui. — Le duc de...

Le duc, étant assis, reçoit la main du général en pleine joue.

LE DUC, qui précisément avait la tête tournée vers la porte, se retournant vivement. — Oh!

LE GÉNÉRAL, vivement et bas au duc, en lui cinglant le gras du bras du revers de la main. — Mais levez-vous donc!

LE DUC. — Ah?... pardon!

LE GÉNÉRAL, présentant. — Le duc de Valmonté, le second témoin.

LE DUC, s'inclinant, en ramenant dans son geste de révérence son bouquet sur sa poitrine. — Messieurs!

LE GÉNÉRAL, au duc, vivement et bas. — Posez donc votre bouquet!

LE DUC. — Comment?

LE GÉNÉRAL, même jeu. — On ne règle pas une affaire d'honneur avec un bouquet.

LE DUC, déposant son bouquet à côté de lui sur le canapé. — Oui!

VARLIN, malicieusement. — Monsieur croit peut-être être témoin à un mariage.

MAROLLIER, vivement, à mi-voix, le rappelant à l'ordre. — Ah! non, hein! pas de mots! taisez-vous, ne recommencez pas!

LE GÉNÉRAL, à Marollier et Varlin, tout en prenant pour lui-même et l'apportant près du canapé la chaise qui est au-dessus du dit canapé. — Si vous voulez prendre des sièges, messieurs!

MAROLLIER. — Parfaitement, mon général!

Il va prendre la chaise qui est au fond droit et la descend au niveau de celle du général.

LE GÉNÉRAL, à Varlin qui cherche des yeux un siège, lui indiquant le fauteuil extatique. — Tenez, vous avez un fauteuil qui vous tend les bras.

VARLIN, déclinant l'invitation avec un sourire ironique. — Merci!... merci bien!

Il prend la chaise qui est au-dessus de la table et l'apporte entre celle de Marollier et le fauteuil extatique. Tout le monde s'assied, sauf le duc dont la pensée est ailleurs.

LE GÉNÉRAL. — Vous êtes au courant, messieurs, du... (Apercevant le duc, toujours debout près de lui, et lui cinglant comme précédemment le gras du bras gauche.) Assseyez-vous donc! (A part, tandis que le duc, furieux et bougonnant intérieurement, s'assied en se frottant le bras avec

honneur.) Quel cosaque! (Haut aux témoins.) Vous êtes au courant, n'est-ce pas? messieurs, du motif de la rencontre? A la vérité, il n'est pas bien grave; mais, pour des gens comme nous, la gravité des causes importe peu. (Les autres témoins s'inclinent pour acquiescer.) Votre client a dû vous le dire: il s'agit de potins.

MAROLLIER. — En effet, c'est bien ce que le lieutenant nous a dit: M. Petypon ici présent aurait affirmé que ce n'était pas le premier épicier de Paris.

LE GÉNÉRAL, qui écoutait dans une attitude concentrée, le coude gauche sur la cuisse, la nuque baissée, redresse la tête, reste un instant interdit, puis se tournant vers Marollier. — Qui?

MAROLLIER. — Potin.

PETYPON, ahuri. — Moi!

LE GÉNÉRAL, rêveur. — Pot...? (Comprenant subitement.) Ah! oui!... oui, parfaitement!... (Changeant brusquement de ton.) Eh! ben mais... si mon client maintenant n'a plus le droit de donner son avis en matière d'épicerie...! Je réclame donc pour lui la qualité d'offensé.

MAROLLIER, très déferent, en esquissant machinalement des petits saluts militaires. — Je suis absolument de votre avis, mon général! absolument! mais...

LE GÉNÉRAL. — Mais, quoi?

MAROLLIER. — ... Mais il me semble que c'est tout le contraire.

LE GÉNÉRAL. — Comment, « vous êtes de mon avis et c'est tout le contraire »?

MAROLLIER. — Il me semble que cet avantage doit revenir à mon client.

LE GÉNÉRAL. — Et pourquoi ça, à votre client?...

MAROLLIER. — Dame, absolument, puisque c'est la phrase prononcée par votre client, mon général, qui a offensé le mien.

LE GÉNÉRAL. — Eh! bien tant pis pour lui! Il n'avait qu'à ne pas s'offenser d'une phrase qui ne s'adressait pas à lui; tandis que c'est lui en se mettant en colère après mon client...

MAROLLIER. — Ah! permettez mon général...

LE GÉNÉRAL. — Permettez vous-même!

MAROLLIER. — Cependant...!

LE GÉNÉRAL. — Il n'y a pas de cependant.

MAROLLIER. — Mais...

LE GÉNÉRAL, se dressant comme mu par un ressort. — Ah! et puis en voilà assez! (Marollier, instinctivement, s'est levé et prend immédiatement la position du « garde à vous ». Varlin se lève également.) Je n'admets pas qu'un simple lieutenant se permette de contredire son général.

MAROLLIER, face au général, le petit doigt de la main gauche sur la couture du pantalon, la main droite à la tempe. — Vous avez raison, mon général! vous avez raison!

LE GÉNÉRAL, entre chair et cuir. — Je vous ficherais aux arrêts, moi!...

PETYPON, traversant l'avant-scène et allant jusqu'au général. — D'ailleurs, écoutez, c'est bien simple: si on veut, je la retire, moi, la phrase; par conséquent, ça arrange tout.

LE GÉNÉRAL, le repoussant par les épaules de façon à le faire pivoter sur lui-même et à l'envoyer vers Marollier. — Ah! toi, on ne te demande rien! Mêlé-toi de ce qui te regarde.

MAROLLIER, à Petypon en le repoussant comme le général. — Mon général a raison! Mêlez-vous de ce qui vous regarde!

VARLIN, même jeu, à Petypon. — Mêlez-vous de ce qui vous regarde, puisqu'on vous le dit!

PETYPON, à part, après avoir roulé de l'un à l'autre. — C'est trop fort! il s'agit de mon existence; et ça regarde tout le monde excepté moi!

Il va reprendre sa place à l'écart, contre la table.

LE DUC, toujours ailleurs. — Qu'est-ce qu'elle peut faire M^{me} Petypon qu'on ne la voit pas!

LE GÉNÉRAL, voyant que le duc est assis quand tout le monde est debout, le cinglant au gras du bras. — Levez-vous donc!

LE DUC, se relevant, l'air furieux et intérieurement (le mot seulement perceptible par le mouvement des lèvres): — Ah! m...e!

LE GÉNÉRAL, faisant signe à Marollier et Varlin de s'asseoir. — Messieurs...! (Une fois assis lui-même.) Je réclame donc pour... (Apercevant le duc toujours debout, et le regardant avec un hochement de tête.) C'est effrayant! (Lui envoyant une tape plus forte que les autres.) Mais asseyez-vous donc, sacré nom!

LE DUC, perdant l'équilibre et tombant sur son bouquet qu'il écrase. — Oh! mon bouquet!

LE GÉNÉRAL, à Marollier et Varlin. — Je réclame donc pour mon client la qualité d'offensé.

MAROLLIER, prêt à toutes les concessions. — Mais comment donc, mon général! si ça peut vous être agréable...!

LE GÉNÉRAL. — J'y tiens d'autant plus que cette qualité nous donne le choix des armes; et nous permet d'écarter l'épée, qui, j'y réfléchis bien, mettrait mon client dans un état d'infériorité absolue! Le lieutenant Corignon l'embrocherait comme un poulet.

PETYPON, à part, frissonnant. — Firrou!

MAROLLIER. — C'est évident!

LE GÉNÉRAL, se tournant vers le duc. — N'est-ce pas votre avis, duc?

LE DUC, qui pendant tout ce qui précède s'est évertué à remettre son bouquet en état, — à part. — Je ne pourrai jamais lui offrir ça!

LE GÉNÉRAL, voyant que le duc ne l'écoute pas. — Duc!

LE DUC, comme si on le réveillait en sursaut. — Eh?

LE GÉNÉRAL. — Quoi, « eh? » Je vous demande si c'est votre avis?

LE DUC. — Hein? Oh! pffut!

Il fait prouter ses lèvres.

LE GÉNÉRAL, le regarde, puis: — Merci! (A Varlin.) Et vous, monsieur?

VARLIN. — Oh! moi vous savez je m'en f...!

MAROLLIER, vivement couvrant sa voix. — Oui!

LE GÉNÉRAL. — Ah! nous sommes bien secondés! (A Marollier.) N'importe! je vois que nous sommes d'accord: nous choisirons donc le pistolet. (Il se lève.) MAROLLIER et VARLIN, se levant également. — C'est ça, le pistolet! (Ils se disposent à reporter leurs chaises où ils les ont respectivement prises.)

PETYPON, de sa place. — Mais... il peut me toucher!

LE GÉNÉRAL, sa chaise à la main. — Ah! naturellement, il peut; mais toi aussi! Tu n'imagines pas que nous allons te préparer un duel où tu ne risques rien? (Au duc.) Vous pouvez vous lever, vous savez, duc! c'est fini!

LE DUC. — Ah?

LE GÉNÉRAL, à Petypon, catégoriquement, tandis que le duc se lève. — Au pistolet!

Tous. — Oui, oui, au pistolet!

Chacun remet sa chaise à sa place primitive.

PETYPON, gagnant jusqu'au milieu de la scène et énergiquement. — Oui? Eh! bien non!

TOUS, redescendant. — Quoi?

PETYPON, face aux témoins, dos au public. — C'est trop fort à la fin! Vous disposez de moi, là! vous y allez...! vous y allez...! (Brusquement.) Je ne me battrais pas! (Il redescend à droite.)

TOUS. — Hein!

PETYPON. — C'est vrai, ça! « l'épée; le pistolet! » Vous en parlez à votre aise!... (Revenant sur eux.) On veut que je me batte? eh! bien, soit! j'ai le choix des armes? je prends le bistouri! (Il redescend à droite.)

LE GÉNÉRAL. — Mais tu es fou!

MAROLLIER. — Il se moque de nous!

GABRIELLE, sortant de chez elle et descendant extrême gauche. — Que signifie ce tapage?

PETYPON, sans faire attention à sa femme, allant (4) au général (3). — Après tout c'est moi qui me bats, n'est-ce pas? Eh! bien, je choisis mon arme!

GABRIELLE, se précipitant (3) entre le général (2) et Petypon (4) pour étreindre ce dernier. — Qu'entends-je? tu as un duel! Lucien, je ne veux pas! je ne veux pas que tu te battes!

PETYPON, essayant de se dégager de son étreinte. — Ah! toi, laisse-moi!

LE GÉNÉRAL, gagnant jusque devant le canapé. — Allons, bon, la revoilà!

GABRIELLE, s'agrippant à lui. — Lucien, je t'en supplie! je ne veux pas! Songe à moi! à moi qui t'aime!

LE GÉNÉRAL, se frappant le front. — Ah! mon Dieu!...

MAROLLIER, à droite du groupe formé par Gabrielle et Petypon. — Mais non, madame, rassurez-vous! il n'y a pas de duel!

LE GÉNÉRAL, à lui-même. — Mais oui!

VARLIN, à gauche de Gabrielle. — On causait amicalement.

LE GÉNÉRAL, même jeu. — C'est bien ça!

GABRIELLE. — Si, si, j'ai entendu! Lucien! mon Lucien!

LE GÉNÉRAL, pendant que Gabrielle supplie son mari, et que les autres cherchent à la persuader. — Je comprends tout, maintenant, ses tutoiements, sa présence continuelle ici...! (Au duc [1].) Et c'est pour des femmes comme ça que les maris délaissent le foyer conjugal! (Appliquant brusquement sa main droite dans le dos du duc, et sa main gauche dans celui de Varlin, et projetant le premier contre l'estomac du second, de façon à les coller l'un contre l'autre.) C'est bien, messieurs!

LE DUC, dont le bouquet se trouve écrasé dans la rencontre. — Oh! mon bouquet!

LE GÉNÉRAL, poussant vers la porte les trois témoins qu'il a rassemblés en paquet. — Allez! nous reprendrons cet entretien ailleurs!

VARLIN, MAROLLIER, LE DUC, roulés les uns contre les autres. — Oui, mon général!

LE GÉNÉRAL. — Allez! Allez! (Il les pousse dehors tandis que Petypon, obsédé par Gabrielle qui le supplie, gagne l'extrême gauche, suivi de sa femme.)

Scène XVIII

LE GÉNÉRAL, GABRIELLE, puis LA MÔME, puis MONGICOURT

LE GÉNÉRAL (3), du seuil de la porte, aussitôt la sortie des témoins, tout en gagnant à larges enjambées jusqu'au canapé. — Ah! je comprends tout, maintenant! Madame est ta maîtresse!

PETYPON (1). — Hein?

GABRIELLE (2). — Qu'est-ce que vous dites?...

PETYPON, passant n° 2. — Mais, mon oncle...!

LE GÉNÉRAL. — Laisse-moi tranquille!

Il remonte jusqu'à la porte de gauche.

GABRIELLE. — Moi, moi, sa maîtresse!

PETYPON, à Gabrielle. — Hein? oui! non! ne te mêle pas! ne te mêle pas!

Il gagne à droite.

GABRIELLE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

LE GÉNÉRAL, qui est sorti de scène une seconde, repaissant avec la Môme et descendant entre Gabrielle (1) et Petypon (4). — Venez, pauvre enfant, et apprenez à connaître ce que vaut celle que vous appelez votre ami... Elle vous trompe avec votre mari!

LA MÔME (2), à part. — Aïe!

GABRIELLE (1). — Moi! moi! Mais je suis sa femme!

LE GÉNÉRAL (3), un peu au-dessus avec la Môme. — Vous!

PETYPON, au général. — Je vous expliquerai!

LE GÉNÉRAL. — Laisse-moi tranquille! (Designant la Môme.) Ta femme, la voici!

GABRIELLE. — Elle? mais c'est votre femme!

PETYPON, vivement, se précipitant (2) vers Gabrielle et la poussant vers la gauche, devant le canapé. — Hein! oui, chut!...

LA MÔME, s'écartant prudemment vers le fond, — à part. — Fichtre! ça se gâte!

LE GÉNÉRAL. — Ma femme, elle! (Courbé par le rire et se laissant tomber dans le fauteuil extatique.) Ah! ah! laissez-moi rire!

PETYPON, à qui ce jeu de scène du général n'a pas échappé. — Le fauteuil!

Il se précipite derrière le fauteuil pour presser le bouton; mais, au moment où il fait fonctionner la bobine, le général se relève.

LE GÉNÉRAL, redescendant, toujours en riant, jusque devant la table. — Ah! Ah! Ah!

PETYPON, avec désespoir en redescendant à gauche du fauteuil. — Raté!

GABRIELLE, gagnant le milieu de la scène. — Ah! ça, général, expliquez-vous!

PETYPON, énergiquement, s'interposant. — Non, non! pas d'explications!

MONGICOURT, qui est entré de gauche, descendant extrême gauche. — Ah...! Vous, général! Il faut que je vous parle!

PETYPON, à part, en pleine détresse. — Mongicourt à présent!... Ah! tout est perdu!

Il se laisse tomber dans le fauteuil sans s'apercevoir que la bobine est en mouvement. Immédiatement, il reçoit le choc; un hoquet: « Youp! » et le voilà figé dans son attitude dernière, mais le sourire aux lèvres.

LE GÉNÉRAL, gagnant le milieu de la scène. — Non, monsieur, non! pas d'explications!

MONGICOURT. — Mais permettez!...

LE GÉNÉRAL. — Inutile, monsieur! après ce qu'a fait votre femme...! (Il remonte un peu.)

MONGICOURT. — Où ça, ma femme? Qui ça, ma femme?

LE GÉNÉRAL, désignant Gabrielle. — Mais... Madame!

GABRIELLE. — Moi!

MONGICOURT. — Mais ça n'est pas ma femme!

GABRIELLE. — Je suis la femme du docteur Petypon!

LA MÔME, qui pendant ce qui précède s'est peu à peu rapprochée de la sortie. — V'là le grabuge, caltons!

Elle s'esquive par la porte droite.

LE GÉNÉRAL. — Oui? eh! bien, ça ne prend pas! vous pensez bien que je la connais! Je la connais la femme de mon neveu! puisqu'il l'a amenée à la Membrole avec lui.

GABRIELLE. — Hein! il l'a amenée, lui!

LE GÉNÉRAL. — Mais parfaitement! De même que je sais bien que vous êtes la femme de M. Chose, là, Machincourt.

GABRIELLE et MONGICOURT. — Quoi?

LE GÉNÉRAL. — Mais c'est le genre, ici, de tous jours prétendre que vos femmes ne sont pas vos femmes!... à ce point que vous en arrivez à vouloir me faire croire que la femme de mon neveu est ma femme! vous comprenez que cela dépasse les bornes!

GABRIELLE, se prenant la tête à deux mains. — Mais qu'est-ce qu'il dit?

LE GÉNÉRAL. — Allons, assez de blagues comme ça!... Non, me persuader qu'elle est ma femme, elle!... Eh bien! où est-elle donc? (Appelant en remontant.) Ma nièce!... ma nièce!

GABRIELLE, emboitant le pas au général. — Mais enfin, général!...

MONGICOURT, à la suite de Gabrielle. — Général, voyons!...

LE GÉNÉRAL. — Allez, rompez! (Il sort de droite en appelant.) Ma nièce! ma nièce!

MONGICOURT, descendant à droite au-dessus de la table. — Ah! non, par exemple, celle-là!...

GABRIELLE, descendant à gauche du fauteuil. — Ah! c'est trop fort! (A Petypon endormi.) Ah! gredin, tu avais une maîtresse et tu la faisais passer pour ta femme!... Ah! tu!... (A Mongicourt.) Non, mais regardez-le!... et il ose sourire!... Ah! bien, attends un peu!... (Elle s'élançe sur lui pour le souffleter.)

MONGICOURT, vivement. — Prenez garde! Vous n'avez pas de gants!...

GABRIELLE, allant au-dessus de la table. — Vous avez raison. Où sont-ils les gants?

MONGICOURT, s'interposant. — Mais non! Mais non, voyons!

GABRIELLE, écartant Mongicourt et farfouillant sur la table, prenant la boîte et en tirant les gants. — Si! Si! Où sont-ils les gants? Ah! les voilà! (Elle prend le gant de la main droite et l'enfile tout en redescendant à gauche du fauteuil.) Ah! tu m'as trompée! Ah! tu as abusé de ma confiance! Eh! bien, tiens! (Ayant pris un peu de champ, elle soufflette son mari du revers de la main droite. La figure de Petypon reste souriante et immobile.) Ah! tu as une maîtresse! Eh! bien, tiens! (Nouveau soufflet du revers de la main droite.) Ah! tu fais la fête! Eh! bien! tiens! tiens! tiens!

Un soufflet, toujours du revers, à chaque « Tiens! »

MONGICOURT, se précipitant au-dessus du fauteuil et appuyant sur le bouton de droite. — Assez! assez! grâce pour lui! (Il redescend jusqu'au canapé. A la pression du bouton, Petypon a reçu le choc du réveil. Il se lève, descend de biais, en trois pas de théâtre, jusque devant le trou du souffleur, puis:

PETYPON. (2), la main sur le cœur, chantant.

*Il pleut des baisers,
Piou! piou!*

GABRIELLE. — Quoi?

PETYPON

Il pleut des caresses...

GABRIELLE (3). — Ah! je vais t'en donner, moi, des caresses! Tiens!

Elle lui envoie une maîtresse gifle.

PETYPON, complètement réveillé par la douleur. — Oh!

GABRIELLE. — Tu l'as sentie, celle-là!

Elle quitte le gant et le remet sur la table.

PETYPON. — Gabrielle!...

GABRIELLE. — Arrière, monsieur! Le général m'a tout dit!... Désormais, tout est fini entre nous! Je reprends ma vie de jeune fille!

PETYPON. — Gabrielle, voyons!

GABRIELLE, descendant vers lui. — Il n'y a pas de « Gabrielle, voyons »! Je vous dicte mes volontés; vous n'avez qu'à vous soumettre!

PETYPON, jouant la résignation. — C'est bien!

GABRIELLE. — Je quitte cette maison!

PETYPON, même jeu. — Bon!

GABRIELLE. — Nous divorçons!

PETYPON, même jeu. — Bon!

GABRIELLE. — Je reprends ma fortune!

PETYPON, même jeu. — Bon! (Relevant la tête.) Oh! tout, alors?

GABRIELLE, d'un geste large. — Tout! (Remontant pour lui faire la place et lui indiquant la porte.) Et maintenant, sortez! que je ne vous voie plus!

PETYPON, avec une résignation comique. — Bon! (L'échine pliée, d'un pas lourd, il gagne théâtralement la porte de droite. Arrivé sur le seuil, il se retourne et mélodramatiquement.) Je retourne chez ma nourrice! (Il sort.)

MONGICOURT, qui était assis sur le canapé, se levant et allant à Gabrielle. — Ce pauvre Petypon! vous avez été dure pour lui!

GABRIELLE. — Jamais trop! Si vous croyez m'apitoyer sur son sort!... (Marchant sur Mongicourt qui recule à mesure.) Ah! il veut faire le gandin à son âge! Ah! je ne lui suffis pas! Eh! bien, qu'il aille se faire consoler ailleurs! (Elle remonte.)

Scène XIX

GABRIELLE, MONGICOURT, ETIENNE,
puis LE DUC, puis PETYPON, puis LE GÉNÉRAL

ETIENNE, paraissant à la porte de droite et annonçant. — Le duc de Valmonté!

GABRIELLE. — Lui! Ah! bien, il arrive bien!

LE DUC, entrant d'une traite, tandis qu'Etienne sort aussitôt le duc passé. — J'espère que cette... (Se trouvant nez à nez avec Gabrielle et pivotant aussitôt sur lui-même pour filer.) Nom d'un chien! encore elle!

GABRIELLE, le rattrapant au vol et le faisant descendre, peu rassuré, milieu de la scène. — Venez, duc, venez! Ah! vous pouvez vous vanter d'arriver au moment psychologique!

LE DUC (3) et MONGICOURT (1), chacun dans un sentiment différent. — Hein!

GABRIELLE (2). — Vous m'avez écrit que vous m'aimiez?

LE DUC, de toute son énergie. — Moi!

GABRIELLE, le rassurant. — Ne vous en défendez pas! Je ne serai pas cruelle!

LE DUC, terrifié. — Qu'est-ce qu'elle dit?

MONGICOURT, à part, en riant sous cape. — Ah! le malheureux! (Il se laisse tomber en riant sur le canapé.)

GABRIELLE. — Et d'abord... (Saisissant de la main gauche la main du duc qui tient le bouquet, et de la main droite farfouillant dans les fleurs.) cette fleur de votre bouquet à mon corsage...

LE DUC, défendant son bouquet. — Non! non!

GABRIELLE, arrachant la plus belle fleur. — ... comme emblème d'amour! (Elle la met à son corsage.)

LE DUC, furieux, son bouquet contre la poitrine. — Oh! mais, madame, vous m'abîmez mon bouquet.

GABRIELLE, dessinant un léger « par le flanc droit ». — Et maintenant, (Plongeant sur elle-même dans cette position pour se donner un élan.) emmenez-moi, duc! (Se laissant tomber sur la poitrine du duc dont elle écrase ainsi le bouquet.) je suis à vous!

LE DUC, faisant une rapide volte-face. — Hein! Ah! mais non! ah! mais non!...

GABRIELLE, le rattrapant par le pan de derrière de son veston, puis lui entourant la taille de ses bras. — Venez, duc! venez! C'est une femme qui a soif de vengeance qui vous le demande!

LE DUC, se débattant et entraînant Gabrielle, toujours agrippée à lui, jusqu'à la porte. — Laissez-moi! Au secours! Maman! Maman! (D'un coup de hanche il arrive à se dégager et se sauve éperdu.)

GABRIELLE, sur la porte. — Hein! quoi? il se sauve!

MONGICOURT, assis sur le canapé, d'un ton blagueur. — On dirait!

GABRIELLE, descendant. — Les voilà, les hommes, tenez! Diseurs de belles paroles et quand on les prend au mot...! (Elle complète sa pensée en faisant craquer l'ongle de son pouce contre ses incisives supérieures.)

VOIX DE PETYPON, venant du fond, lointaine et éthérée. — Gabrielle!... Gabrielle!...

GABRIELLE, arrêtée net à l'appel de son nom. — Qui m'appelle?

PETYPON, même jeu. — C'est moi! ton bon ange!

MONGICOURT, à part. — Hein?

GABRIELLE, tout émue, descendant la tête courbée, les bras tendus, jusque devant le fauteuil. — Ah! mon Dieu! l'ange Gabriel! Je reconnais sa voix! (Mongicourt, intrigué, est allé tirer le rideau du fond, et l'on aperçoit, debout sur le lit, Petypon enveloppé d'un drap, le visage éclairé par en dessous comme la Môme au premier acte.)

MONGICOURT, à part, avec un sursaut en arrière. — Petypon!

PETYPON, à mi-voix, à Mongicourt. — Chut!

MONGICOURT, redescendant par la gauche du canapé. — Eh bien! il en a un toupet!

PETYPON, de sa voix céleste, à Gabrielle qui se tient prosternée face au public. — Gabrielle! Gabrielle!

GABRIELLE. — Je t'écoute, ô mon bon ange!

PETYPON. — Gabrielle, tu es en train de faire fausse route! tu as le meilleur des maris!... Tu... (Apercevant le général qui surgit de droite.) Nom d'un chien! mon oncle! (Il dissimule vivement son visage derrière son coude gauche relevé.)

LE GÉNÉRAL, descendant extrême droite. — Mille tonnerres, on s'est moqué de moi!... (Apercevant l'apparition sur le lit.) Ah!

PETYPON. — Ça y est! pigé! (Dans l'espoir d'intimider le général, il se met à faire des moulinets avec son drap, à la façon de la Loie Fuller.)

LE GÉNÉRAL, ahuri. — Qu'est-ce que c'est que ça?

GABRIELLE, se redressant. — Le général! Ah! il arrive bien! (A l'apparition, mais sans se retourner vers elle.) Pardonne-moi ce que je vais faire, ô ange Gabriel! mais c'est pour convaincre un hérétique!

D'un geste large, sur la table, elle saisit par la poignée une des deux épées et la brandit au-dessus de sa tête.

PETYPON, inquiet. — Qu'est-ce qu'elle fait?...

GABRIELLE, le glaive en l'air, au général. — Regardez,

général! et soyez converti! (Elle pivote sur elle-même et remonte vers le lit, l'épée tendue.)

MONGICOURT, se tenant les côtes de rire. — Oh! là! là! oh! là! là!

PETYPON, affolé en voyant sa femme fencer sur lui. — Gabrielle! une épée! eh! là! eh! là!

GABRIELLE, reconnaissant Petypon. — Ah!

PETYPON, même jeu. — Gabrielle! pas de bêtises!

GABRIELLE, s'élançant pour le pourfendre. — Ah! c'est toi, misérable! toi qui te moques de moi!

PETYPON, bondissant hors du lit par le côté opposé à Gabrielle. — Gabrielle!... Gabrielle!

GABRIELLE, grimpaçant à moitié sur le lit pour essayer d'atteindre Petypon. — Attends un peu! attends un peu!

PETYPON, profitant de la position de Gabrielle pour flier par la pointe du lit et détalant en scène, toujours entouré de son drap qui flotte au vent. — Au secours! Au secours!

GABRIELLE, s'élançant à sa poursuite. — Attends un peu! Ah! gueux! Ah! scélérat!

Poursuite à travers la scène. Descente par l'extrême gauche, traversée devant le canapé; Petypon trouve sur son passage Mongicourt, riant, dos à lui; il le saisit, le retourne face à la pointe de sa femme; « Eh! là! eh! là! » crie Mongicourt en se débattant. Petypon remonte vers la droite, trouve le général, le retourne comme précédemment Petypon face à la pointe de sa femme, descend extrême droite, puis, traversant obliquement la scène, disparaît porte de gauche avec Gabrielle à ses trousses.

Scène XX

MONGICOURT, LE GÉNÉRAL

MONGICOURT, assis sur le canapé, et riant encore. — Ah! ah! ah! ce pauvre Petypon!

LE GÉNÉRAL, assis sur la chaise qui est à la tête du lit. — Ah! ah! ah! je crois qu'elle doit être édiflée sur ses apparitions!

MONGICOURT. — Ah! ah! je n'ai pourtant pas envie de rire!

LE GÉNÉRAL. — Ah! monsieur mon neveu, vous voulez mystifier le monde!... Mais tout finit toujours par se découvrir; vous venez d'en avoir la preuve!... (Descendant et à Mongicourt.) Et à ce propos, monsieur, je vous fais toutes mes excuses!

MONGICOURT, se levant. — A moi, général?

LE GÉNÉRAL (2), sévèrement. — Je sais tout!... Cette chère petite enfant m'a tout dit; (Emoustillé.) elle est délicateuse! Figurez-vous qu'elle ne connaît pas l'Afrique! (Brusquement, de nouveau sévère.) Vous n'êtes pas le mari de M^{me} Mongicourt?

MONGICOURT. — Mais non, général, puisqu'elle est la femme de Petypon!

LE GÉNÉRAL. — Bien oui, je le sais bien! mais, hier, n'est-ce pas? j'ignorais! alors, je vous ai envoyé une... (Il esquisse le geste du soufflet.)

MONGICOURT, vivement, comme s'il le parait. — Oui!

LE GÉNÉRAL. — Qu'est-ce que vous voulez? je sais bien qu'une gifle est une gifle!... Mais l'insulte n'est pas dans le fait, mais dans l'intention!... Ici, elle ne s'adressait à vous, que du moment que vous étiez le mari de la femme qui m'avait...

MONGICOURT, même jeu. — Oui!

LE GÉNÉRAL. — Vous ne l'êtes pas... Cette gifle n'est donc plus un affront! Ce n'est qu'une commission.

MONGICOURT, ne voyant pas où il veut en venir. — Comment ça ?

LE GÉNÉRAL, bien lentement. — Le vrai destinataire est mon neveu Petypon ; (Avec un petit geste d'offrande.) vous n'avez qu'à la lui faire parvenir.

Il remonte.

MONGICOURT, ravi à cette idée. — Mais... c'est vrai !

En parlant il passe extrême droite, devant la table.

Scène XXI

LES MÊMES, PETYPON, GABRIELLE,
puis LA MÔME

LE GÉNÉRAL, voyant entrer Petypon. — Lui !

PETYPON, à part, sur le pas de la porte. — Mon Dieu ! pardonnez-moi ce dernier mensonge, il le fallait, pour convaincre ma femme !... (A Gabrielle, encore hors de vue.) Viens, Gabrielle !

Il la prend par la main et la fait entrer en scène.

LE GÉNÉRAL, au milieu de la scène, à Petypon. — Ah ! te voilà, toi ! Je sais tout ! Tu m'as menti.

PETYPON (2), au-dessus du canapé. — Hein ?

GABRIELLE (1). — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LE GÉNÉRAL (3). — La chère enfant que tu m'as présentée pour ta femme n'a jamais été ta femme ! Ta femme, c'est madame !

GABRIELLE. — Evidemment !

PETYPON, venant au général. — Mais c'est ce que je me tue à vous répéter.

LE GÉNÉRAL. — Ah ! tu t'es moqué de moi ! C'est très bien ! Je t'ai donné ma parole que je ne te déshériterais pas, je la tiendrai !...

PETYPON, ravi de cette idée. — Oui ?

LE GÉNÉRAL, l'arrêtant du geste. — Mais c'est fini entre nous ! Je ne te reverrai de ma vie !

PETYPON, à part. — Je n'en demande pas davantage. (Haut.) Oh ! mon oncle !

LE GÉNÉRAL, descendant. — Non ! Non !

GABRIELLE, devant le canapé. — Général, pardonnez-lui ! Sachez que c'est par abnégation qu'il a fait

passer cette femme pour la sienne. Il savait qu'elle était la maîtresse de M. Corignon et c'est pour éviter un scandale et empêcher la rupture du mariage qu'il a fait ce pieux mensonge.

LE GÉNÉRAL. — Je ne sais qu'une chose : il s'est moqué de moi, ça suffit.

TOUT LE MONDE, voyant la Môme qui entre et s'arrête sur le pas de la porte. — Ah !

LA MÔME, au général, descendant n° 4. — Eh ! bien, y es-tu ?

LE GÉNÉRAL, empressé. — Voilà, bébé ! je te suis !

Il remonte vers elle.

TOUS, étonnés. — Ah !

MONGICOURT, passant, à Petypon. — Quant à moi, je me suis expliqué avec le général ; tu sais, pour l'affaire.

PETYPON. — Ah !

MONGICOURT. — Oui, il a trouvé un arrangement qui concilie tout : c'est de considérer la gifle, non comme un affront, mais comme une commission,

PETYPON, sans comprendre. — Excellente idée !

MONGICOURT. — Vraiment ?... Alors.. tu sous-cries ?...

PETYPON. — Mais, comment donc, tu penses !...

MONGICOURT. — Oui ?... Ah ! bien, alors... (Il s'éloigne pour prendre du champ et lui envoie un formidable soufflet.) Vlan !

PETYPON, bondissant en arrière. — Oh !

LE GÉNÉRAL, qui pendant ce qui précède a été prendre les épées et son chapeau sur la table, tout en se dirigeant vers la Môme qui a gagné près de la porte. — Touché !

PETYPON, se frottant la joue. — Nom d'un chien !

GABRIELLE, se précipitant vers son mari. — Lucien !

MONGICOURT, s'effaçant pour montrer le général et bien lentement. — C'est de la part du général !

LE GÉNÉRAL, à la Môme. — Je suis à tes ordres.

PETYPON, inquiet. — A moi ?

LE GÉNÉRAL, offrant son bras gauche à la Môme tout en l'indiquant de la main droite. — Non ! je parle à madame.

LA MÔME. — Et allez donc ! (Donnant une petite tape amicale au général.) c'est pas mon père !

Elle sort avec le général.

RIDEAU



Mongicourt.

Petypon.

Gabrielle.

Le Général.

SCÈNE XIX. — Gabrielle : « Regardez, général ! et soyez converti ! »

La Dame de chez Maxim, au théâtre des Nouveautés.

La Dame de chez Maxim ? Est-elle perdue dans la plus reculée province où cette phrase n'éveille aujourd'hui dans les esprits les souvenirs les plus joyeux ? La Dame de chez Maxim ? Chacun sait que cette combinaison de mots compose le titre d'une pièce follement amusante, qui a été représentée des centaines et des centaines de fois depuis sa création, en 1899, au théâtre des Nouveautés, maintenant disparu. Colportée de ville en ville par des tournées successives, et toujours accueillie par les mêmes éclats de rire, elle a été mainte et mainte fois remise à la scène ; elle le sera longtemps encore, et souvent.

On a traité M. Georges Feydeau de « roi des vaudevillistes » et, à l'époque de la Dame de chez Maxim, il avait déjà, par vingt vaudevilles triomphants, conquis ce titre ; il l'a, depuis, toujours justifié ; mais, avec la Dame de chez Maxim, il fit quelque chose de plus ; non seulement il se fit acclamer par tous les critiques, ou spectateurs, volontiers enclins à s'abandonner au rire, « qui est le propre de l'homme », mais il désarma par l'hilarité, il contraignit aux applaudissements, il réduisit enfin à la béate admiration les adversaires par principe de ce genre de théâtre, et même — bien qu'il ne voulût pas en convenir absolument — le plus déterminé, le plus verveux, le plus irréductible, semblait-il, d'entre eux, pour tout dire leur chef à tous, Catulle Mendès.

Voici, en effet, ce que Mendès écrivait, il y a quinze ans, au lendemain de la première, dans le Journal :

« Et allez donc ! c'est pas mon père ! » Le moyen d'avoir raison contre quelqu'un qui vous fait pouffer ? on ne peut pas se fâcher quand on est chatouillé jusqu'à se tordre ; et il est difficile de tenir son sérieux lorsqu'on se tient les côtes. Bien évidemment, je ne suis pas réconcilié avec le vaudeville à quiproquos ; je continue à déplorer que M. Georges Feydeau emploie, à des pièces qui, jouées quatre ou cinq cents fois de suite et reprises quatre ou cinq fois, ne seront jamais lues, les dons vraiment remarquables qui lui furent départis ; mais quoi ? ce jeune homme a le droit de jeter, s'il lui plaît, son talent par le guichet du bureau de location ; et il faut, quelque usage qu'il en fasse, constater, admirer même, son imagination bouffonne, son art de combinaisons, et sa verve endiablée, qui ne se lasse point, toujours rallumée et ressantante. Jamais sa belle humeur ne fut aussi ingénieuse ni aussi excessive que dans ce vaudeville ! Tout est bien qui fait bien rire. « Et allez donc ! c'est pas mon père ! »

Catulle Mendès aventura là, d'ail-

leurs, une opinion qui se trouve étrangement controuvée aujourd'hui. Les pièces de M. Feydeau, disait-il, ne seront jamais lues. Or, nous avons publié, parmi les pièces de M. Georges Feydeau, non seulement celles qui relèvent de la comédie moliéresque comme *On purge Bébé*, *Mais n'te promène donc pas toute nue* ! mais aussi de purs vaudevilles comme *Occupe-toi d'Amélie*, et nous n'avons pas besoin d'insister sur le succès qu'obtinrent ces publications ; il sera surpassé, et légitimement du reste, par celui de la Dame de chez Maxim si nous en croyons la curiosité préventive soulevée par la seule annonce de sa publication.

En même temps Henry Fouquier observait, dans le Figaro, que cette pièce, appelée par l'affiche « vaudeville », pouvait être plus justement qualifiée « comédie-bouffe », car c'était son originalité d'être faite d'idées de comédie traitées en manière de bouffonnerie. Il en proclamait, bien entendu, le succès éclatant :

« On a ri quatre heures d'horloge, et si je reprochais quelque chose à l'œuvre, ce serait l'abondance extrême des inventions et des incidents. Mais le public ne se plaint jamais qu'il y en ait trop et que la mariée soit trop belle.

« Le théâtre gai, la farce outrancière même, doit garder une certaine logique et une certaine vraisemblance, étant admis le postulat ; la fantaisie, dont je fais le plus grand cas, ne doit pas être la déraison et l'in vraisemblance trop flagrante : c'est une broderie à laquelle il faut un canevas. Le canevas, ici, est solide et l'idée maîtresse, à laquelle se greffent des incidents innombrables, est simple et est même une idée de comédie. »

M. Léon Kerst demeurait étonné devant la solidité de ces trois actes copieux, devant l'abondance des événements, devant la clarté et la logique des développements, devant la finesse de l'observation. — C'est irrésistible... déclarait-il dans le Petit Journal, où il tentait d'en faire l'analyse :

« Mais, réellement, je me demande comment j'ose même essayer de conter cette débauche d'inventions comiques, ce monde tumultueux où une folie intense ne cesse que pour faire place aussitôt à une folie plus intense encore, au point qu'il y a là de quoi établir dix vaudevilles !

« Telle est la surabondance que, positivement, on finirait par demander grâce ! Mais, je l'ai dit, l'auteur est sans pitié ; il a juré de nous faire mourir de rire, et il tient son serment jusqu'au bout. Bon gré, mal gré, il faut rire, et rire encore, même quand on croyait n'en plus avoir la force. »

M. Emile Faguet, dans le Journal des Débats, convenait qu'il avait ri « comme les autres » à la représentation de ces trois actes, mais sans s'associer complètement au « succès d'enthousiasme fait à ce vaudeville ». L'éminent critique avouait d'ailleurs, avec son habituelle et spirituelle bonhomie, qu'il ne se trouvait pas très bien disposé ce soir-là... Heureuse précaution ! M. Emile Faguet ne concluait-il pas, en effet, en prédisant que cette fièvre nerveuse de bouffonnerie à toute outrance, ce paroxysme d'exagération continuelle fatigueraient sans doute le public, — et n'exprimait-il pas quelques craintes pour la destinée de l'ouvrage à partir de la... vingtième représentation ?...

Ces craintes étaient vaines, et le temps a confirmé ce jugement, puisque, quinze ans après sa première représentation, la Dame de chez Maxim continue à faire la joie des spectateurs. Cette joie, M. Georges Feydeau, à en croire ses biographes, ne la porterait pas sur sa personne, selon la légende qui veut que les auteurs tragiques soient d'un naturel gai cependant que les auteurs comiques se montrent généralement moroses. Voici un joli Instantané du Figaro qui en témoigne :

« Georges Feydeau a donné tant de joie à ses contemporains qu'il semble avoir perdu la sienne. Et cela est bien naturel. Il est le seul à ne pas pouvoir s'amuser aux pièces de Georges Feydeau. En vérité, il faut le plaindre.

« Georges Feydeau est élégant et nonchalant. Il a l'air de se résigner au succès. Mais ce distrait, quand il travaille, est l'homme le plus précis du monde et le plus méthodique. C'est le grand ingénieur en chef du vaudeville. Il prévoit l'imprévu, il échafaude l'irréel, il canalise la fantaisie. L'abondance et l'éclat de son invention comique éblouissent et stupéfient. Nul n'a ainsi dilaté les rates « jusqu'à la limite des dilatations », comme dit le poète des Mille et une Nuits.

« Ce qui appartient en propre à Georges Feydeau, ce qui est son précieux secret, le voici : il prend ses bonshommes dans la vérité, il leur donne un caractère réel, un type défini, et ce n'est que lorsqu'il a réussi à nous intéresser à eux dans la vie qu'il les jette dans les situations les plus extravagantes. Et voilà pourquoi, si l'action de ses pièces est purement vaudevillesque, ses personnages souvent relèvent du domaine de la comédie et de l'observation. »

Dans ses Portraits intimes, M. Adolphe Brisson a consacré un intéressant chapitre à M. Georges Feydeau à qui

il était allé demander « une leçon de vaudeville ». Lui aussi, le trouva si triste, si triste qu'il crut devoir s'informer de sa santé :

« M. Georges Feydeau leva sur moi un regard rêveur. Un pâle sourire erra sur ses lèvres :

« — Je me porte à merveille, dit-il. Ne vous étonnez pas si je suis triste. Telle est en effet ma disposition habituelle. Je ne ressemble point à mes pièces que l'on s'accorde à trouver réjouissantes. Je suis mauvais juge en ces matières. Je ne ris jamais au théâtre. Je ris rarement dans la vie privée. Je suis taciturne, un peu sauvage. »

M. Adolphe Brissón interroge M. Georges Feydeau sur ses procédés de travail :

« — Mes pièces sont entièrement improvisées ; l'ensemble et le détail, le plan et la forme ; tout s'y met en place à mesure que j'écris. Et pour aucune d'elles je n'ai fait de canevas. »

Un peu plus tard, M. Georges Feydeau confesse à son interlocuteur que le travail l'ennuie :

« — Quand j'étais écolier, j'éprouvais un ravissement à écrire des comédies, car, par elles, j'échappais à la tâche prescrite qui m'a toujours été odieuse. J'aime les fruits défendus et les chemins de traverse. Or, aujourd'hui, a situation est retournée. Le théâtre est devenu pour moi la règle, le devoir. C'est mon métier. C'est la voie où il faut que je marche normalement. Cela suffit pour que j'aie le désir de m'en écarter. Quand je commence une pièce, il me semble que je me verrouille dans un cachot et que je m'en vade quand je la termine. Oh ! non, je ne suis pas de ceux qui enlèvent dans la voie. En arrangeant les folies qui déchaîneront l'ilarité du public, je n'en suis pas égaré, je garde le sérieux, le sang-froid du chimiste qui dose un médicament. J'introduis dans ma pilule un gramme d'imbroglio, un gramme de libertinage, un gramme d'observation. Je m'axe du mieux qu'il m'est possible ces éléments. Et je prévois presque à coup sûr l'effet qu'ils produiront. L'expérience m'a appris à discerner les bonnes des mauvaises herbes. Et il est rare que je m'abuse quant au résultat. »

M. Paul Acker a noté dans *Gil Blas* que, ce qui lui sembla si merveilleux chez M. Georges Feydeau, c'était la logique de sa fantaisie :

« Nulle n'est plus échevelée, elle est, même outrancière : elle invente, elle invente, elle invente, non pas seulement les situations, mais — comment dira-t-elle — elle trouve des inventions de savant, l'auteur de *Dame de chez Maxim*, par exemple. Mais cette fantaisie est si terriblement logique dans ses bonds les plus fous qu'elle nous fait tout accepter, non pas seulement comme vraisemblable, mais comme vrai. Tout

s'enchaîne avec une rigueur impeccable. Et, ravi en même temps que riant, vous suivez le mécanisme subtil mais régulier de toute cette machine que l'auteur fait fonctionner.

« Ne nous y trompons pas, néanmoins. Georges Feydeau est un grand vaudevilliste, je le veux bien, et c'est même le plus grand des vaudevillistes, mais il n'est pas que cela. Il y a chez ce vaudevilliste un auteur comique extrêmement fin. Tel inventeur d'extravagances est un exact observateur de la nature humaine et dans le vaudeville le plus abracadabrant un observateur se montre toujours. C'est une scène, c'est parfois tout un acte de comédie légère, spirituelle, où les êtres sont pris sur le vif, peints avec quelques répliques d'une justesse profonde. »

M. Camille Le Senne accordé à M. Georges Feydeau les deux qualités magistrales : la simplicité du plan et la vérité de l'observation :

« Prendre des situations vraies et les développer dans la vérité en n'usant que du procédé légitime et même indispensable, du grossissement théâtral, c'est le comble de l'art pour un auteur comique et c'est l'art vraiment supérieur de M. Georges Feydeau. »

M. Camille Le Senne note encore l'extraordinaire et même extravagante cocasserie des détails des grandes mises en scène de M. Georges Feydeau, et il conclut fort justement :

« En nous privant par excès de puritanisme de savourer ces fantaisies ultra-drolatiques, nous nous priverions du rire sain, du rire hygienique, du rire qui dilate et qui détend. Cette gaieté exorbitante et désorbitée est bien française ; on peut même dire qu'elle rattache le grand vaudeville boulevardier aux origines de notre littérature comique.

« La comédie de mœurs, en effet, n'a pas été chez nous un phénomène de génération spontanée. Elle a procédé, elle procède encore de la farce, genre national, genre qui a traversé toute notre littérature, depuis le moyen âge, sous divers titres et en portant des masques différents. Nos grands auteurs comiques n'ont pas été les philosophes moroses, les moralistes austères évoqués par la critique académique, ou du moins ils l'ont été à leurs heures et dans certaines conjonctures ; ils furent aussi et surtout des farceurs, au sens technique du mot, des auteurs de farces, et c'est par là qu'ils ont exercé une action si profonde sur des générations de spectateurs. »

On le voit, si le vaudeville fut attaqué, il est bien défendu aussi ; il l'est surtout depuis les chefs-d'œuvre qu'en a donnés M. Georges Feydeau, au premier rang desquels, précisément, *la Dame de chez Maxim*. A chaque grande reprise parisienne de cette pièce les critiques, en la voyant ou en la revoyant, constataient, émerveil-

lés, qu'elle ne prenait pas d'âge et que son rire irrésistible avait toujours le même étincellement.

C'est à l'occasion d'une des plus récentes de ces reprises que M. Pierre Mortier, tenant à dire son mot dans la question, le faisait avec une judicieuse netteté. Pour M. Pierre Mortier le vaudeville est un genre aussi louable en soi que le drame, la comédie, ou la pièce en vers :

« Le tout est d'y réussir. Et ce n'est pas un médiocre talent que celui qui consiste à divertir ses contemporains. A tout prendre, Molière, qui fut le plus grand auteur dramatique de tous les temps, ne fut bien souvent, ni aussi qu'un vaudevilliste et sa réputation n'en a pas souffert.

« Ce qui, sans doute, a compromis un genre de théâtre fort estimable en soi, c'est la manière dont certains l'ont entrepris. Il est évident que le vaudeville, qui consiste simplement à prendre la foule par ses plus bas instincts, n'est peut-être pas tout à fait digne d'inspirer admiration. C'est, malheureusement, le cas de la plupart des ouvrages de ce genre.

« M. Georges Feydeau prend dans la vie des situations de comédie, c'est-à-dire de vraies situations observées, il choisit comme personnages des êtres qu'il a rencontrés, avec lesquels il a vécu, et qu'il connaît à fond ; comme un caricaturiste, il synthétise tout ce qu'il y a en eux de risible ou de plaisant, aussi bien dans leur physique que dans leur caractère, leur manière de vivre, ou même leur santé, et il les fait ensuite se mouvoir dans l'action dramatique qu'il a agencée, naturellement et logiquement.

« Son théâtre est d'une seule pièce, d'une seule poussée, d'une seule venue, il est merveilleusement ogique et vraisemblable. »

Les reprises parisiennes de la *Dame de chez Maxim* se sont succédé d'abord, avec des interprétations dont ne variaient qu'une partie des titulaires. Il ne peut d'ailleurs être fait ici état que des principaux artistes de la création. M. Germain s'y montra épique dans l'ahurissement ; M. Tarride, parfait comédien de composition, y fut étonnant avec simplicité ; MM. Torrin, Colombey, Vêret, y tinrent eurs rôles respectifs avec naturel et justesse. Mme Maurel, duègne excellente et du meilleur comique, y composa non sans adresse son personnage. Mais M^{lle} Cassive, brûlant le planches avec un entrain endiable, anima la pièce de toute la drôlerie de ses mimiques et du réalisme inimitable de son jeu. Elle est restée pour tous les « dame de chez Maxim », de même que l'on imaginera difficilement à « dame de chez Maxim » avec un physique autre que le sien.

LES SUPPLÉMENTS DE THÉÂTRE

de *L'ILLUSTRATION*

Du 16 avril 1898 au 12 avril 1919, *L'Illustration* a publié :

362 PIÈCES DE THÉÂTRE

dont 13 en grand format et 349 en petit format.

Les noms les plus célèbres de l'art dramatique contemporain figurent dans cette collection avec les plus grands succès de ces vingt dernières années.

En août 1914, *L'Illustration* avait suspendu la publication de ses suppléments de théâtre. Elle a cependant offert à ses lecteurs, le 11 mars 1916, dans le corps même du journal, en grand format, le texte d'un acte en vers de M. André Rivoire, joué à la Comédie-Française : **L'HUMBLE OFFRANDE**.

Puis ce fut, le 1^{er} avril de la même année : **L'IMPROMPTU DU PAQUETAGE**, de M. Maurice Donnay, représenté au Théâtre Antoine.

Et, les 15, 22, 29 décembre 1917, acte par acte, la pièce en vers de M. François Porché : **LES BUTORS ET LA FINETTE**, représentée au Théâtre Antoine.

Enfin, le 15 février 1919 : **LE SOURIRE DU FAUNE**, acte en vers de M. André Rivoire, représenté, comme *L'Humble Offrande*, à la Comédie-Française.

Depuis, *L'Illustration* a repris la publication des suppléments de théâtre en petit format. Et, dans cette nouvelle série de *La Petite Illustration Théâtrale*, ont déjà paru, le 1^{er} mars :

PASTEUR,

pièce en 5 actes, de M. Sacha Guitry, représentée au théâtre du Vaudeville.

Le 12 avril :

LA JEUNE FILLE AUX JOUES ROSES,

pièce en 3 actes, de M. François Porché, représentée au Théâtre Sarah-Bernhardt.

Dans les prochains suppléments paraîtront :

MONSIEUR CÉSARIN, ÉCRIVAIN PUBLIC,

comédie en 3 actes, en vers, de M. Miguel Zamacoïs, représentée au théâtre de l'Odéon ;

LES SŒURS D'AMOUR,

pièce en 4 actes, en prose, de M. Henry Bataille, représentée à la Comédie-Française ;

COLETTE BAUDOCHE,

pièce en 3 actes, d'après le roman de M. Maurice Barrès, de l'Académie Française, par M. Pierre Frondaie, représentée à la Comédie-Française.